

UNIVERSITÉ PARIS, SCIENCES & LETTRES
ÉCOLE NATIONALE DES CHARTES

Michel Capot

Sous la direction

*de M. Jean-Baptiste Camps (maître de conférences, École nationale des chartes)
et M. Dan Arbib (maître de conférences, École normale supérieure)*

**POSSIBILITÉ ET VIRTUALITÉ
DANS L'ŒUVRE D'HENRI BERGSON :
APPROCHE TEXTOMÉTRIQUE**

Volume de texte

Mémoire de seconde année de master
« Humanités numériques et computationnelles »

Juin 2021

Résumé

Ce mémoire s’attache à étudier, grâce aux méthodes quantitatives et computationnelles, la relation entre les notions de possible et de virtuel dans l’œuvre d’Henri Bergson à travers leur contexte d’occurrence.

La notion de possible est déjà familière aux lecteurs et commentateurs de Bergson : le philosophe français la dénonce explicitement comme une fiction rétrospective, le possible ne pouvant qu’être aperçu dans le passé une fois l’événement accompli. La notion de virtuel, notamment étudiée à travers *Le Bergsonisme* de Gilles Deleuze (1966), semble alors se réappropriier l’objet visé par le possible tout en dépassant les critiques que Bergson lui a adressées. Malgré sa pertinence, une telle distinction entre *bon* et *mauvais* possible s’avère trop schématique, compte tenu de la diversité d’emploi de ces deux termes.

Nous tentons ici de mettre en évidence les apports des outils numériques à l’intelligibilité de ces deux notions ; nous dévoilons entre autres, grâce à cette approche globale des textes, une certaine porosité entre elles que les études bergsoniennes se doivent, à notre sens, de prendre en compte.

Mots-clés : Humanités numériques ; philosophie ; textométrie ; sémantique ; linguistique

Informations bibliographiques : Michel Capot, *Possibilité et virtualité dans l’œuvre d’Henri Bergson : approche textométrique*, mémoire de master 2 « Humanités numériques et computationnelles », Université Paris, Sciences & Lettres, 2021.

Abstract

Relying on quantitative and computational methods, this thesis aims at studying the relationship between the notions of possible and virtual in Henri Bergson's work, focusing on the context in which they occur.

Henri Bergson's readers and scholars are already familiar with the notion of possible, which was criticized by the French philosopher as a retrospective fiction, since the possible can only get grasped in the past once the event is carried out. The notion of virtual, mostly reviewed by Gilles Deleuze in his 1966 *Le Bergsonisme*, seems to recapture the possible's target while overcoming Bergson's objections. Despite its relevance, such a distinction between *good* and *bad* possible turns out too schematic, regarding the various uses of these two terms.

We try to highlight the benefits that algorithmic tools are able to provide to the intelligibility of these two notions; among other points, thanks to this global approach to the texts, we uncover a tangible permeability between them that ought to be taken into account in the realm of bergsonian studies.

Keywords : Digital humanities ; philosophy ; textometrics ; semantics ; linguistics

Bibliographic information : Michel Capot, *Possibility and virtuality in Henri Bergson's work : textometric approach*, M.A.2 thesis « Digital and computational humanities », Université Paris, Sciences & Lettres, 2021.

*Merci à tous les proches qui m'ont accompagné dans ce long travail
en m'éclairant de leurs conseils et en relisant mes épreuves.
Merci à mes directeurs de recherche pour la confiance placée en mes compétences.*

*J'adresse également une pensée reconnaissante aux rues, parcs et places
du 18^e arrondissement, sources intarissables de réflexion.*

Main opposée, Richard !

Florian Maurice, OLTV

27 janvier 2008

Introduction

Nos perceptions, sensations, émotions et idées se présentent sous un double aspect : l'un net, précis, mais impersonnel ; l'autre confus, infiniment mobile, et inexprimable, parce que le langage ne saurait le saisir sans en fixer la mobilité, ni l'adapter à sa forme banale sans le faire tomber dans le domaine commun. Si nous aboutissons à distinguer deux formes de la multiplicité, deux formes de la durée, il est évident que chacun des faits de conscience, pris à part, devra revêtir un aspect différent selon qu'on le considère au sein d'une multiplicité distincte ou d'une multiplicité confuse, dans le temps-qualité où il se produit, ou dans le temps-quantité où il se projette¹.

Cette citation extraite de la thèse de doctorat d'Henri Bergson illustre parfaitement la posture de défiance adoptée par le philosophe vitaliste vis-à-vis du langage : en raison de leur nature discrète et de leur prétention à la généralisation, les mots découpent arbitrairement des formes dans l'étoffe du réel, et s'avèrent par là incapables de restituer la singularité de l'expérience vécue par le sujet dans sa continuité. Si l'on comprend bien comment les artefacts de l'intelligence, fort commodes pour le traitement des besoins matériels, contribuent à voiler l'unicité des états de conscience, on prend également conscience que le projet scriptural bergsonien devrait être d'emblée voué à l'impasse : comme le remarque très justement Alain Lhomme, « comment écrire, publier de la philosophie si l'intuition est rigoureusement indicible² ? » On s'aperçoit pourtant à mesure que l'on découvre l'œuvre que le style clair et élégant de Bergson contribue précisément à faire entendre la finesse de sa pensée, comme par retournement des topiques les plus banals, et à remporter l'adhésion du lecteur bien plus facilement que ne le permettrait une accumulation technique d'abstractions. C'est que Bergson parvient, selon les termes de Frédéric Cossutta, à trouver les « moyens langagiers et discursifs obliques » aptes à déjouer le « paradoxe performatif de [son] expression philosophique »³, et les méthodes

1. Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition), Presses Universitaires de France, Paris, 1991 (Quadrige), p. 96.

2. Alain Lhomme, « Formuler l'informulable : analyse d'un paradoxe pragmatique », dans *Lire Bergson : "Le possible et le réel"*, dir. Frédéric Cossutta, Presses Universitaires de France, Paris, 1998 (Collège international de philosophie), p. 109.

3. F. Cossutta, « Avant-propos », dans *Lire Bergson : "Le possible et le réel"*, dir. Frédéric Cossutta, Presses Universitaires de France, Paris, 1998 (Collège international de philosophie), pp. 5-6.

algorithmiques, offrant une perspective globale sur les textes, sont susceptibles de nous aider à ressaisir les tendances lexicales et syntaxiques qui participent de cette prouesse formelle, comme nous l'avons déjà envisagé dans nos travaux de première année.

Dans le cadre d'un mini-mémoire rendu pour la validation d'un séminaire à l'École Normale Supérieure, nous avons passé en revue l'ensemble des occurrences du mot "possible" dans les ouvrages majeurs d'Henri Bergson (six essais et deux recueils d'articles et conférences parus entre 1888 et 1934) ; une attention particulière portée à ses cooccurents nous avait permis de dégager deux régimes pour cette notion : un premier emploi pragmatique, issu du sens courant de possible entendu comme *non-contradictoire*, ou comme *susceptible de se produire*, et un emploi philosophique critique, explicitement thématiqué dans *Le Possible et le réel* (1920, extrait de *La Pensée et le mouvant*, 1934), à travers lequel Bergson dénonce une transposition induite du sens pragmatique de possible au plan métaphysique conférant à ce concept un caractère d'illusion rétrospective. Nous avons cependant relevé dans notre corpus l'évidence d'une acception métaphysique alternative du possible, qui semble revêtir marginalement un aspect évocateur et inchoatif incompatible avec la dimension négative qui lui est traditionnellement reconnue chez Bergson ; cette connotation positive apparaissait entre autres clairement à travers l'association de la notion de possible à celle de virtuel, et particulièrement dans *Matière et Mémoire* (1896), ouvrage au sein duquel ces deux termes sont significativement sur-représentés, comme l'atteste le diagramme de spécificités proposé en Fig. 1. :

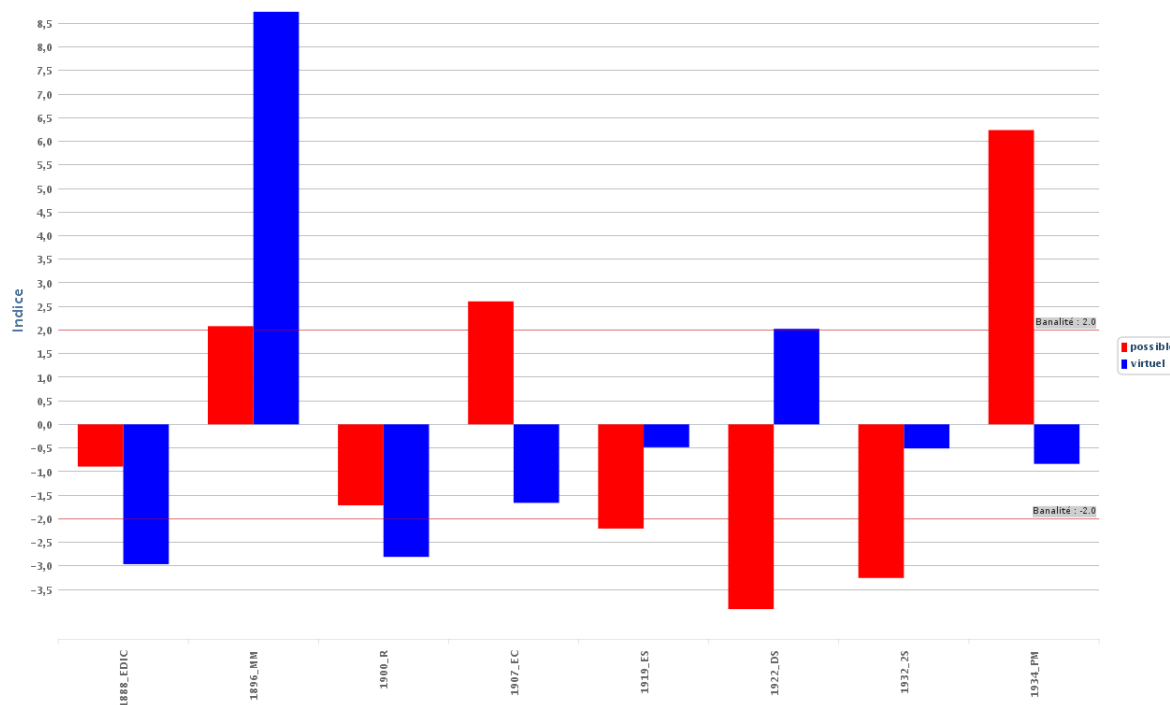


FIGURE 1 – Diagramme de spécificités inter-textes pour les occurrences de "possible" et "virtuel" (réalisé avec le logiciel TXM)

Un petit nombre de prises de position sur la question du possible et du virtuel sont à répertorier dans la littérature secondaire, essentiellement polarisée par le remarquable *Bergsonisme* de Gilles Deleuze (1966), au fil duquel le philosophe de la *French Theory* peint avec clairvoyance les qualités principales du virtuel bergsonien, posant les jalons de sa propre conceptualisation de la notion, développée deux ans plus tard dans *Différence et répétition*. Nous remarquons, entre les publications rattachées à ce sujet, la constance formelle d'un postulat implicite : le point de départ est toujours l'existence d'une relation supposément figée entre les deux termes, qu'il s'agisse d'une différence de nature indépassable (chez Gilles Deleuze, mais aussi chez Marc Parmentier⁴) ou d'une identification stricte conduisant, par transitivité, à leur rejet systématique (chez Anthony Feneuil par exemple⁵). Ces sources alimenteront bien entendu notre réflexion de façon considérable, mais nous souhaitons d'emblée marquer notre distance critique vis-à-vis du postulat susmentionné : nous pressentons le possible et le virtuel en tant que deux notions impliquées dans une relation dynamique, présentant tout à la fois des caractéristiques distinctes et des points de recoupement, voire des zones de coïncidence, comme nous le suggèrent nos analyses préliminaires. Cette perspective s'inscrit d'ailleurs en conformité avec la seconde idée véhiculée par notre citation de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* : le possible et le virtuel pourraient être les deux versants d'un même « fait de conscience », l'un relevant de l'inclination spatiale et quantitative de la raison (le possible), et l'autre participant d'une qualité diffuse (le virtuel), et pourtant indissociables du fait de leur visée commune, alors jusqu'ici réduite à l'état de « mixte mal-analysé » au sens où l'entendrait Deleuze.

Mais quel est au juste l'objet que ces notions, avec des succès divers, tentent d'atteindre ? Quelle relation conceptuelle et ontologique le possible et le virtuel entretiennent-ils précisément, et quelle est leur place dans la philosophie du temps élaborée par Bergson ? Afin de répondre à ces questions, nous détaillerons dans un premier temps notre méthodologie de recherche, fondée sur des techniques quantitatives qui, nous l'espérons, sauront éclairer notre chemin de pensée ; nous nous aventurerons dans un second temps sur un terrain plus substantiellement philosophique, envisageant le possible puis le virtuel sous l'angle de leur ipséité, avant de considérer finalement leur coalescence dans l'accomplissement créateur du devenir.

4. Marc Parmentier, « Virtualité et théorie de la perception chez Bergson », *Methodos*, 17 (2017).

5. Anthony Feneuil, « No future - sur une fausse distinction entre le possible et le virtuel dans la philosophie de Bergson et ses implications », *Revue philosophique de Louvain*, 117/1 (2019).

Chapitre 1

Considérations méthodologiques : principes et outils de recherche

Avant de procéder à l’approche textométrique des notions de possible et de virtuel au sein des textes bergsoniens, il convient de resituer ce projet au sein des cadres qui le circonscrivent pour assurer l’élaboration d’une méthodologie rigoureuse. Notre champ d’étude se déploie à l’intersection des méthodes computationnelles, développées depuis le siècle dernier avec des règles propres en vue d’une application aux données issues d’un large spectre de disciplines, et de la philosophie, riche d’une tradition de pensée plurimillénaire ; nous allons tenter ici de faire droit à leurs spécificités conceptuelles et exigences respectives tout en œuvrant à leur articulation optimale dans l’esprit de la recherche en humanités numériques.

A cet effet, nous allons tout d’abord expliciter les principes généraux qui guident nos travaux, issus aussi bien de la littérature que de notre expérience de terrain ; nous nous attacherons ensuite à présenter les deux outils informatiques principaux que nous avons créés aux fins de nos analyses : une édition synoptique des ouvrages majeurs d’Henri Bergson sous la forme d’un corpus TXM, ainsi qu’un module Python permettant de visualiser des cooccurrences de mots comme graphes pondérés. Afin d’éviter d’alourdir notre propos de considérations techniques susceptibles de distraire le lecteur du contenu philosophique, nous le renverrons régulièrement à un glossaire situé en fin de mémoire incluant les définitions des notions mathématiques mobilisées et de termes couramment employés en programmation. Le code utilisé à chaque étape de traitement est disponible sur notre page github personnelle (<https://github.com/johnloque>).

1.1 Principes de recherche

Les résultats de nos analyses dépendent en premier lieu de notre rapport aux données : faut-il les laisser s’exprimer sans projeter sur elles nos a priori, ou au contraire s’y

confronter pour tester une hypothèse de recherche prédéfinie ? Nous possédons différentes raisons de prendre parti pour la seconde option.

Dans leur article *History of Philosophy in Ones and Zeros*¹, Arianna Betti et Hein van den Berg s'attachent à étudier la diffusion de la notion de « schème conceptuel », employée dans différentes branches des sciences humaines (philosophie, sciences cognitives, psychologie, sociologie, anthropologie...), et questionnent l'évolution de sa définition. Une première approche *data-driven* des données étudiées (à savoir plus de 40 000 articles issus de revues américaines spécialisées entre 1895 et 1959) n'a pas su dégager de tendance claire. Les auteurs ont alors pris pour référence une acception précise, formulée en 1932 par Lawrence Henderson, dans le but d'y comparer les occurrences de la notion dans le corpus ; c'est seulement de cette manière qu'un phénomène patent a pu être mis en évidence : la propagation progressive de cette définition depuis son foyer originel (Harvard) vers d'autres universités américaines (et notamment Chicago à partir des années 1930). Ils réaffirment de ce fait la conviction, déjà pressentie dans leurs publications antérieures, que « les chercheurs en histoire de la philosophie (et plus largement en sciences humaines) ne peuvent adéquatement analyser de grands volumes de données que sur la base de cadres conceptuels qualitatifs ».

Laisser parler les données d'elles-mêmes peut pourtant présenter un intérêt lorsque l'on en dispose en quantités colossales : à l'instar du célèbre article sur les *culturomics*², il est possible, à partir de calculs de fréquence de *n-grams*, de faire émerger de cette masse d'informations des phénomènes thématiques à l'échelle globale et sur le temps long, représentatifs d'une certaine transformation de la société aux niveaux linguistique, technologique, idéologique... Cette étude est toutefois réalisée sur plusieurs millions d'ouvrages numérisés (soit près de 4% de l'ensemble des livres jamais imprimés), ordre de grandeur extrêmement éloigné de la taille de notre corpus de recherche, qui se restreint à huit textes. En première année de master, nous avons tenté d'appliquer ce type d'approche à la seule *Évolution créatrice* dans une perspective exploratoire, ce qui nous a conduit à éprouver son insuffisance dans une telle configuration : les tendances thématiques mises à jour dans les résultats (aussi bien par calculs de fréquences que par *topic-modelling*) se bornaient à confirmer une connaissance élémentaire des sujets traités dans l'œuvre et ne contribuaient pas à la plus-value que nous souhaitions réaliser sur le plan sémantique.

Nous jugeons donc pertinent de nous rallier cette fois à la méthode scientifique, et de chercher directement dans le discours bergsonien, à l'aide d'outils quantitatifs, les éléments susceptibles de valider (ou d'invalidier) le caractère dynamique de la relation entre possible et virtuel, deux entités dont il apparaît alors nécessaire de cerner les spécificités

1. Arianna Betti et al., « History of Philosophy in Ones and Zeros », dans *Methodological Advances in Experimental Philosophy*, dir. Eugen Fischer et Mark Curtis, Bloomsbury Academic, 2019 (Advances in Experimental Philosophy).

2. Jean-Baptiste Michel et al., « Quantitative Analysis of Culture Using Millions of Digitized Books », *Science*, 331 (2011).

et la communauté de sens. A cet effet, nous reprenons à notre compte l'hypothèse distributionnelle, répandue dans les travaux de linguistique computationnelle, selon laquelle « un mot est connu grâce à son entourage ³ », pour reprendre la formule de John Rupert Firth ; ce postulat peut être également retrouvé chez certains philosophes, comme Ludwig Wittgenstein, qui pose parmi les règles du langage le principe suivant : la signification d'un mot n'est pas à chercher dans un éventuel substrat, mais dans son utilisation réelle ⁴. En d'autres termes, au lieu de viser pour chacune de ces notions l'unification d'un sens absolu, nous nous appuyerons sur leurs contextes d'apparition (et celui des mots dérivés), évidemment fluctuants au fil des textes, pour objectiver leurs différentes inclinations sémantiques, aussi bien divergentes que convergentes. Nous espérons par là rendre justice au caractère mouvant de la pensée défendu par Bergson, par opposition aux concepts forgés par la raison qui, quoique commodes à manipuler, s'avèrent souvent plutôt fantasmés qu'attestés.

Afin de rendre compte des informations que nous glanerons sur le plan du sens, nous mettrons à profit les aménités des techniques de visualisation déjà identifiées dans notre mémoire de première année. Rappelons succinctement en quoi la spatialisation de l'information se prête à une interprétation pertinente : la visualisation peut être assimilée à l'*image*, que Bergson substitue au traditionnel *symbole* pour proposer une mise en scène parallèle à l'enchaînement des concepts, et ainsi conduire le lecteur à « revivre l'état simple éparpillé en phrases et en mots ⁵ » ; elle évite en ceci au commentateur une accumulation de strates méta-discursives qui perpétueraient les défauts (déjà recelés par les textes étudiés) relatifs à leur nature langagière. Une solution graphique de ce genre devrait donc être capable de fonctionner comme une « projection de l'intuition ⁶ » d'un geste ostensif indivisible, suggérant la vie qualitative de la conscience par le prisme d'une spatialité assumée, et non en prétendant la représenter dans un langage fatalement homogène ⁷.

Si les techniques de visualisation employées en humanités numériques, du fait de leur point de vue global sur les données, portent la promesse d'une telle « immédiateté retrouvée ⁸ », nous devons toutefois nous rappeler que Bergson vise à replacer le lecteur dans l'élan au sein duquel la pensée émerge et avance, et par là prendre en compte la nécessité d'opérer un retour au texte pour restituer les phénomènes lexicaux et sémantiques dans leur mouvement naturel. A plus forte raison, la lecture rapprochée apparaît comme le complémentaire indispensable d'une lecture distante, du moins en philosophie : comme

3. John Rupert Firth, « A synopsis of linguistic theory », dans *Studies in linguistic analysis*, Blackwell, Oxford, 1957 (Studies in linguistic analysis).

4. Ludwig Wittgenstein, *Philosophical Investigations*, Basil Blackwell, Oxford, 1953, cf. section 43.

5. H. Bergson, *L'Évolution créatrice (3e édition)*, Félix Alcan, Paris, 1907, p. 228.

6. Dimitri Tellier, *Apprendre à philosopher avec Bergson*, Ellipses, Paris, 2011.

7. d'après Pierre Lauret, « Bergson et le langage », *Cahiers philosophiques*, 103 (2005).

8. Axel Cherniavsky, « L'expression de la durée », dans *Annales bergsoniennes IV L'évolution créatrice 1907-2007 : Épistémologie et métaphysique*, dir. Anne Fagot-Largeault, Frédéric Worms et Jean-Luc Marion, Presses Universitaires de France, Paris, 2008 (Épiméthée).

nous l'avons dit, la simple présence d'un terme nous renseigne au mieux sur certains aspects thématiques du texte (censément déjà connus), et ne nous dit rien quant à l'emploi qu'en fait l'auteur. Pour se prémunir des contresens, il s'agit de comprendre dans quel raisonnement chaque occurrence s'inscrit et de saisir la posture adoptée par Bergson vis-à-vis des thèses qu'il expose, celles-ci pouvant être aussi bien soutenues que réfutées. Sur ce dernier point, les algorithmes d'analyse de sentiment offrent des perspectives intéressantes, mais encore trop limitées ; comme le montre malgré lui Hamza Mamood dans un billet de blog⁹, la caractérisation des propositions par le biais d'une polarisation binaire n'est pas suffisamment fine pour distinguer ce qui relève de la connotation intrinsèque du propos (à titre d'exemple, les sentiments négatifs détectés dans la *Généalogie de la morale* de Nietzsche sont attribués à la thématique des « maux ») de ce qui relève de l'attitude de l'auteur dans son discours (les sentiments négatifs détectés dans la *Critique de la raison pure* de Kant sont attribués à la simple nature critique de son projet).

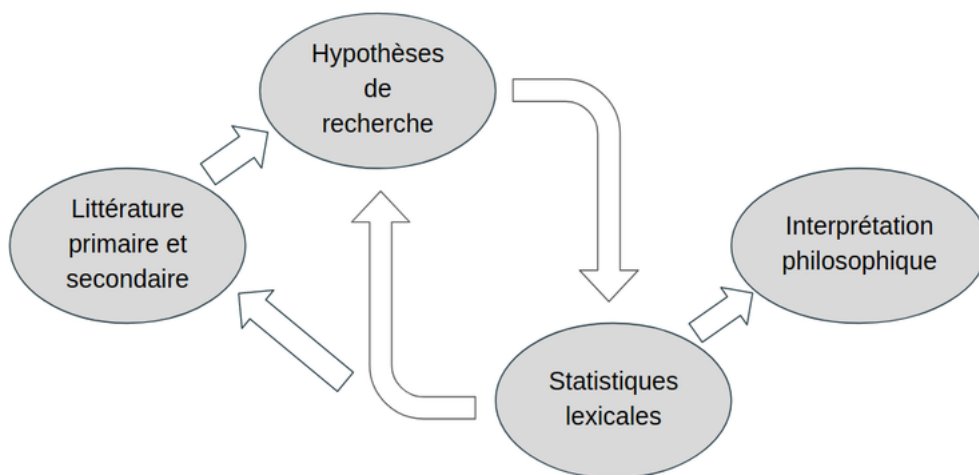


FIGURE 2 – Schéma du flux de travail suivi

Ayant ainsi établi la pertinence conjointe des visualisations et de la lecture rapprochée pour saisir la relation existant entre les notions de possible et de virtuel à travers leur contexte d'occurrence, nous pouvons à présent expliciter le flux de travail par lequel nous comptons les articuler (schématisé ci-dessus en Fig. 2, à lire de gauche à droite), non sans résonance avec les préconisations de Mark Alfano¹⁰ – universitaire pionnier de l'application des méthodes numériques à la recherche en philosophie. La connaissance que nous possédons de notre corpus et des commentaires qui en ont été faits nous permet de

9. Hamza Mahmood, *Intersecting Philosophy and Text Mining*, 2018, URL : <https://towardsdatascience.com/a-text-mining-approach-to-philosophy-fb757b7e1c1f>, dernière consultation : 9 juin 2021.

10. cf. Mark Alfano, « Digital Humanities for History of Philosophy : A Case Study on Nietzsche », dans *Research Methods for the Digital Humanities*, dir. Lewis Levenberg, Tai Neilson et David Rheams, Palgrave Macmillan, 2018.

poser des hypothèses de recherche fondamentales, orientant le traitement de nos données¹¹ et aboutissant à la production de statistiques lexicales. Ces dernières font l’objet d’une première interprétation philosophique, mais constituent également des clés de (re)lecture des passages les plus significatifs, et incitent à formuler de nouvelles hypothèses de recherche vouées à ajuster et affiner les précédentes, pour enfin donner lieu aux analyses statistiques subséquentes qui alimenteront à leur tour notre réflexion. Conçu comme un cercle vertueux, ce processus itératif devrait tendre à maximiser notre gain d’intelligibilité philosophique de l’œuvre, à laquelle il convient à présent de se confronter concrètement.

1.2 Constitution du corpus TXM

Le logiciel *open-source* TXM¹² nous offre fort opportunément la possibilité d’analyser statistiquement une collection de textes (par calcul de fréquences, concordances, co-occurrences, spécificités...) tout en replaçant les phénomènes lexicaux dans leur contexte d’apparition. Suite à notre stage de recherche au sein du laboratoire IHRIM pour le projet Digital Theological Hobbes¹³, nous avons entrepris la construction d’une édition synoptique de notre corpus dans TXM : pour chaque page de l’œuvre sont alignées côte-à-côte l’image du fac-similé disponible sur Gallica¹⁴ et la transcription traitée par les différents algorithmes, garantissant à la fois la fiabilité des données utilisées pour nos analyses et un système de citation facilité.

Nous avons choisi d’étendre notre corpus de recherche aux huit ouvrages majeurs publiés par Henri Bergson entre 1889 et 1934 ; il consiste ainsi en six essais et deux recueils d’articles, conférences et essais, auxquels nous avons attribué des identifiants comme résumé dans le tableau 1 :

Nom de l’ouvrage	Genre	Date de publication	Identifiant
Essai sur les données immédiates de la conscience	Essai (thèse de doctorat)	1888	1888_EDIC
Matière et mémoire	Essai	1896	1896_MM
Le Rire	Essai	1900	1900_R
L’Évolution créatrice	Essai	1907	1907_EC
L’Énergie spirituelle	Recueil	1919	1919_ES
Durée et simultanéité	Essai	1922	1922_DS
Les Deux sources de la morale et de la religion	Essai	1932	1932_2S
La Pensée et le mouvant	Recueil	1934	1934_PM

TABLE 1 – Récapitulatif des textes inclus dans le corpus

De façon analogue, les deux recueils présents dans le corpus peuvent être subdivisés selon les tableaux 2 et 3 :

11. Une fois celles-ci recueillies, nettoyées et structurées selon un protocole détaillé dans la section suivante.

12. Serge Heiden, Jean-Philippe Magué et Bénédicte Pincemin, *TXM : Une plateforme logicielle open-source pour la textométrie - conception et développement (JADT 2010)*, Rome, Italy.

13. cf. <https://cahier.hypotheses.org/dth>.

14. Bibliothèque numérique de la BnF, cf. <https://gallica.bnf.fr>.

Nom de l'ouvrage	Genre	Date de publication	Identifiant
La Conscience et la vie	Conférence	1911	1911_CV
L'Âme et le corps	Conférence	1912	1912_AC
"Fantômes de vivants" et "recherche psychique"	Conférence	1913	1913_FVRP
Le Rêve	Conférence	1901	1901_R
Le Souvenir du présent et la fausse reconnaissance	Article	1908	1908_SPFR
L'Effort intellectuel	Article	1902	1902_EI
Le Cerveau et la pensée : une illusion philosophique	Article	1904	1904_CPIP

TABLE 2 – Récapitulatif des textes inclus dans *L'Énergie spirituelle* (1919)

Nom de l'ouvrage	Genre	Date de publication	Identifiant
Introduction (première partie)	Essai	1922	1922_I1
Introduction (deuxième partie)	Essai	1922	1922_I2
Le Possible et le réel	Essai	1930	1930_PR
L'Intuition philosophique	Conférence	1911	1911_IP
La Perception du changement (première conférence)	Conférence	1911	1911_PC1
La Perception du changement (deuxième conférence)	Conférence	1911	1911_PC2
Introduction à la métaphysique	Essai	1903	1903_IM
La Philosophie de Claude Bernard	Discours	1913	1913_PCB
Sur le Pragmatisme de William James. Vérité et réalité	Essai	1911	1911_PWJ
La Vie et l'œuvre de Ravaisson	Notice	1904	1904_VOR

TABLE 3 – Récapitulatif des textes inclus dans *La Pensée et le mouvant* (1934)

Nous avons téléchargé l'édition numérique de chacun de ces huit textes sur le site de l'Université du Québec à Chicoutimi dans la bibliothèque « Les classiques des sciences sociales¹⁵ » au format RTF (format pivot pour la majorité des logiciels de traitement de texte) ; nous avons ensuite extrait le contenu de ces documents dans des fichiers TXT (un ouvrage par fichier) en prenant le soin d'en retirer les marques éditoriales. Les notes de bas de page étant systématiquement disposées en fin de document sans possibilité de rattachement direct à leur lieu d'origine, nous avons choisi de faire l'impasse sur un travail de réintégration potentiellement chronophage et de supprimer le contenu de ces notes et les renvois chiffrés qui y sont faits dans le corps des textes¹⁶

L'étape de nettoyage passée, nous avons jugé utile de procéder à la lemmatisation et à l'annotation morphosyntaxique des textes : les lemmes nous permettent de réduire le nombre de formes lexicales uniques (c'est-à-dire par exemple de considérer les occurrences de "possible" et "possibles" comme manifestations d'un même phénomène), tandis que la partie du discours des formes lexicales nous renseigne sur leur rôle dans le discours et la pensée, du moins si l'on se réfère à la typologie bergsonienne : les adjectifs y représentent les « qualités », les substantifs les « formes ou essences » et les verbes les « actes »¹⁷.

15. Jean-Marie Tremblay, *Les Classiques des sciences sociales*, dir. Jean-Marie Tremblay, 1993, URL : <http://classiques.uqac.ca>.

16. Nous avons ainsi produit les huit fichiers disponibles en annexe numérique sur notre dépôt github dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "data/full_txt".

17. H. Bergson, *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., cf. p. 328.

Ayant obtenu par le passé des résultats insatisfaisants avec le modèle de français de Tree-Tagger (disponible comme extension de TXM et réalisant automatiquement l'annotation des sources lors de leur import), nous avons opté pour la bibliothèque Python spaCy¹⁸ et son modèle "fr_core_news_sm" (entraîné sur un large corpus de presse contemporain)¹⁹. Nous avons ensuite corrigé manuellement l'annotation morphosyntaxique des occurrences du lemme "possible"²⁰ pour obtenir l'évaluation détaillée dans les tableaux 4 et 5²¹ :

Identifiant du texte	Précision	Rappel	F-mesure
1888_EDIC	1.000	0.500	0.667
1896_MM	0.000	(non-défini)	(non-définie)
1900_R	(non-définie)	(non-défini)	(non-définie)
1907_EC	1.000	0.250	0.4000
1919_ES	0.000	0.000	(non-définie)
1922_DS	(non-définie)	0.000	(non-définie)
1932_2S	1.000	0.500	0.667
1934_PM	0.792	0.528	0.633
Total	0.743	0.426	0.542

TABLE 4 – Évaluation de la catégorisation des occurrences nominales du lemme "possible" (arrondis au millièrme)

Identifiant du texte	Précision	Rappel	F-mesure
1888_EDIC	0.973	1.000	0.986
1896_MM	1.000	0.976	0.988
1900_R	1.000	1.000	1.000
1907_EC	0.899	1.000	0.947
1919_ES	0.900	0.931	0.915
1922_DS	0.963	1.000	0.981
1932_2S	0.964	1.000	0.981
1934_PM	0.798	0.931	0.859
Total	0.920	0.979	0.950

TABLE 5 – Évaluation de la catégorisation des occurrences adjectivales du lemme "possible" (arrondis au millièrme)

Nous constatons logiquement que les performances du modèle sont bien meilleures dans le cas des formes adjectivales (avec une F-mesure atteignant l'excellent taux de 95%) que dans celui des formes nominales (avec une précision juste correcte de 74% et un score

18. Matthew Honnibal et Ines Montani, *spaCy 2 : Natural language understanding with Bloom embeddings, convolutional neural networks and incremental parsing*, 2017.

19. Nous avons ainsi produit les huit fichiers disponibles sur le dépôt mentionné ci-dessus au sein du répertoire "data/full_tsv" grâce au script `make_tsv.py`, situé dans le répertoire "misc-scripts".

20. Nous avons ainsi produit les huit fichiers disponible sur le dépôt mentionné ci-dessus au sein du répertoire "data/full_tsv_corr".

21. Cette évaluation a été réalisée grâce au script "evaluate_model.py" situé dans le répertoire "misc-scripts".

de rappel calamiteux inférieur à 50%), ces dernières étant certainement sous-représentées dans les données d'entraînement par rapport à notre corpus. Le texte présentant la plus grande mixité substantif/adjectif est *La Pensée et le mouvant*, avec un ratio de 1 pour 2 (soit une proportion de substantifs environ trois fois supérieure à la moyenne des autres textes); cette caractéristique impacte logiquement l'homogénéité de la classe adjectivale, le score de précision associé chutant de plus de 15% par rapport à la moyenne des autres textes. Le nombre relativement réduit des occurrences du lemme "possible" (487 au total) nous permet de travailler avec une annotation exacte pour cette notion cruciale (grâce à la correction manuelle que nous avons opérée), mais ces résultats décevants appellent la mise en place future d'un modèle spécifique aux textes philosophiques. Celui-ci devra être apte à gérer la diversité de parties du discours d'un même terme, accrue par de fréquentes substantivations inusuelles dans le langage courant, qui élèvent selon nous les notions concernées – parfois banales – au statut de concept.

Nous pouvons à présent aborder la construction de notre corpus TXM à proprement parler. La mise en place d'une édition synoptique requiert une structuration des sources au format XML pour délimiter les pages et les lier à l'url correspondante sur Gallica; nous avons ainsi commencé par créer un modèle XML vide, commun à tous les textes, destiné à recueillir leur encodage via l'éditeur oXygen. Pour chaque document, nous avons introduit manuellement des divisions (balises `<div/>`) associées aux chapitres (pour les six essais) ou aux différents textes (pour les deux recueils). Nous avons repris les fichiers TXT bruts mentionnés auparavant pour encapsuler tous les paragraphes, à l'aide d'expressions régulières, dans des balises `<p/>`, que nous avons intégrées aux divisions idoines. L'étape suivante a consisté à insérer manuellement, avant chaque premier mot de page, une balise `<pb/>`, nécessitant une revue systématique des fac-similés. Toutes les images issues d'un même ouvrage possèdent le même identifiant ARK, à un suffixe numérique ordinal près; nous avons donc rédigé un script Python ajoutant automatiquement aux balises `<pb/>` leur attribut `@facs` par incrémentation²². Par souci d'une structuration claire et aboutie, nous avons ensuite numéroté récursivement les paragraphes de chaque texte au moyen d'une transformation XSLT²³. A ce stade, les documents produits²⁴ sont aptes à rendre l'édition synoptique, mais ne contiennent pas l'annotation que nous avons réalisée plus haut. Pour inclure ces informations additionnelles à nos sources, nous avons affiné notre encodage pour isoler chaque *token* à l'intérieur des paragraphes²⁵: les signes de ponctuation sont distingués dans des balises `<pc/>`, tandis que les mots sont encapsulés dans des balises `<w/>` portant pour attributs `@lemma` et `@pos` les valeurs correspondantes dans

22. Script `add_pb.py`, disponible sur le dépôt "M2HN-thesis-scripts" dans le répertoire "xml-edition".

23. Feuille `num_p.xsl`, disponible dans le répertoire mentionné ci-dessus.

24. Fichiers XML disponibles dans le dépôt "bergson-synoptique" au sein du répertoire "raw/src".

25. Grâce au script `p2words.py`, disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "xml-edition".

nos fichiers TSV corrigés²⁶. Ces nouveaux documents²⁷ peuvent alors être importés dans TXM au moyen du module XTZ pour aboutir à l'édition synoptique désirée, celle-ci indiquant de surcroît pour chaque mot sa référence, à savoir l'identifiant du texte, le numéro du chapitre, du paragraphe et de la page dont il est extrait²⁸.

Cette édition synoptique peut être alors importée quasi-instantanément par tout utilisateur de TXM grâce au corpus binaire qui en résulte²⁹ ; si son contenu est encore susceptible d'être enrichi (réintégration des notes, inclusion des titres courants, bon formatage des expressions mathématiques...), elle constitue déjà selon nous un atout appréciable pour toute ambition d'étude globale de l'œuvre d'Henri Bergson, au-delà du cadre spécifique qui a motivé sa création.

1.3 Développement du module lexnet

Présentons maintenant le second outil que nous avons implémenté pour le présent travail : lexnet (abréviation de *lexical network*) est un module Python permettant de visualiser sous forme de graphes pondérés des cooccurrences de mots. Rappelons brièvement le processus suivi pour la construction de ces graphes³⁰ : l'utilisateur renseigne en entrée le fichier TSV contenant le texte annoté, la liste des mots-clés dont il souhaite construire l'union des réseaux lexicaux, la liste des parties du discours à conserver (pour ne prendre en compte que les mots porteurs de sens, par opposition aux mots-outils) et la taille choisie pour la fenêtre de cooccurrence. Tous les cooccurents des mots-clés vont alors constituer les individus et variables d'une matrice de cooccurrence (*ipso facto* carrée) contenant, pour chaque coefficient, le nombre d'occurrences du mot situé en colonne au sein de la fenêtre entourant le mot situé en ligne. Cette matrice est alors dupliquée en une nouvelle matrice de cooccurrence dite de significativité attribuant à chaque coefficient son indice de Lafon (basé sur une loi hypergéométrique)³¹ afin d'évaluer la surreprésentation (ou sous-représentation) du mot situé en colonne au sein des cooccurents du mot situé en ligne. Le graphe est enfin produit : ses nœuds sont les différents cooccurents des mots-clés, leur couleur indique leur partie du discours, leur diamètre est proportionnel à leur

26. Une fois ceux-ci partitionnés en paragraphes (dans les fichiers situés au sein du dernier dépôt mentionné, dans le répertoire "datafull_tsv_corr_split") à l'aide du script book2p.py, disponible dans le répertoire "misc-scripts".

27. Disponibles dans le dépôt "bergson-synoptique" au sein du répertoire "tag/src".

28. Cet attribut est construit à l'import lors de la phase de *post-tokenisation* grâce à la feuille txm-posttok-addRef.xsl, disponible dans le répertoire "tag/src/xsl/3-posttok" et dérivée des travaux d'Alexei Lavrentiev.

29. Disponible dans le répertoire "tag/bin".

30. Le code complet du module lexnet est disponible dans le dépôt du même nom. Les principales bibliothèques utilisées sont NetworkX pour la construction des graphes, Matplotlib pour leur visualisation, Pandas pour les structures tabulaires, SciPy pour les calculs statistiques, et Scikit-Learn pour la réduction dimensionnelle.

31. Pierre Lafon, « Sur la variabilité de la fréquence des formes dans un corpus », *Mots. Les langages du politique*, 1 (1980).

fréquence dans le texte. Le style d'une arête est fonction de l'ordre de la cooccurrence qu'elle représente (trait plein pour un ordre égal à 1, pointillés pour un ordre supérieur) et son épaisseur est proportionnelle à son poids, qui équivaut au minimum des deux coefficients correspondants dans la matrice de cooccurrence de significativité (l'indice de Lafon n'est pas commutatif, bien que les deux résultats obtenus soient souvent très proches).

A titre d'illustration, nous proposons de décrire l'exemple de la Fig. 3, réalisé³² à partir de la citation suivante :

Toute conscience est anticipation de l'avenir. Considérez la direction de votre esprit à n'importe quel moment : vous trouverez qu'il s'occupe de ce qui est, mais en vue surtout de ce qui va être. L'attention est une attente, et il n'y a pas de conscience sans une certaine attention à la vie. L'avenir est là ; il nous appelle, ou plutôt il nous tire à lui : cette traction ininterrompue, qui nous fait avancer sur la route du temps, est cause aussi que nous agissons continuellement. Toute action est un empiètement sur l'avenir.³³

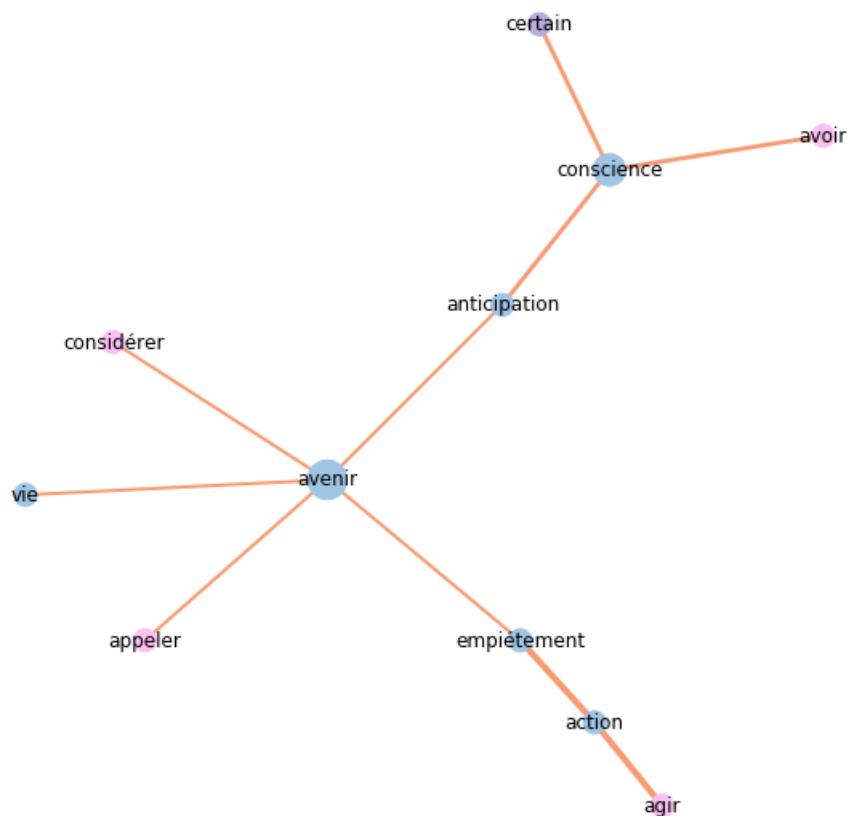


FIGURE 3 – Exemple de réseau lexical sur un extrait de *La Conscience et la vie* (mots-clés : conscience, avenir, action)

32. Script dummy-graph.py disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "misc-scripts".

33. H. Bergson, *L'Énergie spirituelle (3e édition)*, Félix Alcan, Paris, 1919, p. 6, *La Conscience et la vie*.

Comme dans le vif de nos analyses à venir (sauf mention contraire), les parties du discours conservées pour ce graphe sont les substantifs, adjectifs et verbes – conformément à la typologie bergsonienne précédemment citée – et respectivement associées aux couleurs bleue, mauve et rose. Les nœuds reliés par un arc sont des cooccurents du premier ordre selon une fenêtre de largeur 1 ; aucun cooccurent du second ordre n’a été recensé. Le mot "empiètement" est significativement relié au mot "action", qui n’apparaît que dans son contexte, par contraste avec le mot avenir, qui apparaît ailleurs à deux reprises. Le mot "anticipation" se trouve à l’intersection des réseaux lexicaux de "conscience" et "avenir", de même que le mot "empiètement" se trouve à l’intersection des réseaux lexicaux d’"avenir" et "action".

En suivant, à travers de tels graphes, l’évolution du contexte d’apparition des termes "possible" et "virtuel", et en étudiant leur interaction ponctuelle au fil de l’œuvre, nous espérons pouvoir approximer le sens qu’ils dénotent sous la plume d’Henri Bergson ; ces réseaux lexicaux sont pour nous semblables aux « lignes de faits » dont parle le philosophe, qu’il conviendra de « prolonger hypothétiquement »³⁴ jusqu’à leur convergence, qui nous permettra peut-être enfin de cerner le spectre sémantique diffus de ces deux notions à première vue insaisissables. Comme le souligne Mark Alfano, « l’analyse de réseaux est précieuse pour mettre en exergue et étudier les propriétés extrinsèques, relationnelles des objets au lieu de se focaliser sur des traits intrinsèques, atomistiques »³⁵ ; cette inclination assumée répond à nos attentes dans la mesure où elle s’inscrit en parfaite adéquation avec la hiérarchie introduite par Bergson entre modalités dynamique et statique, et martelée à maintes reprises dans l’*Essai sur les données immédiates de la conscience* et *Les Deux sources de la morale et de la religion* : si la conscience, habituée à raisonner dans l’espace, s’emploie à multiplier les vues figées sur son objet pour l’utiliser, celles-ci ne sont jamais que le symbole matériel inadéquat de la réalité concrète, qui s’accomplit dans un progrès dynamique³⁶ avec lequel notre pensée doit donc s’efforcer de coïncider. Nous croyons donc qu’une telle approche contribuera à nous replacer au cœur de l’expérience, « lieu où les concepts s’entrepénètrent »³⁷.

Nous sommes par ailleurs convaincus que les graphes produits par lexnet peuvent prétendre au statut d’image envisagé dans la section précédente en ce qu’ils constituent par nature un medium privilégié pour notre esprit : « aller et venir entre un réseau abstrait et sa représentation visuelle nous permet de nous prévaloir à la fois de nos capacités cognitives et de notre reconnaissance visuelle de motifs »³⁸. Ce caractère mixte est tou-

34. *Ibid.*, p. 4, *La Conscience et la vie*.

35. M. Alfano et Andrew Higgins, « Natural Language Processing and Network Visualization for Philosophers », dans *Methodological Advances in Experimental Philosophy*, dir. Eugen Fischer et Mark Curtis, Bloomsbury Academic, 2019 (*Advances in Experimental Philosophy*).

36. d’après H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition)..., pp. 7 & 143.

37. Id., *Mélanges*, Presses Universitaires de France, Paris, 1972 (Quadrige), p. 477.

38. M. Alfano et A. Higgins, « Natural Language Processing and Network Visualization for Philoso-

tefois porteur d'un inconvénient : lors de la visualisation, l'agencement des nœuds, quelle que soit la méthode sélectionnée, risque toujours de suggérer à l'œil des propriétés qui n'existent pas effectivement dans le réseau. Cet écueil, une nouvelle fois relevé par Mark Alfano, nous est apparu de façon patente lors de l'exploration de nos résultats. Les arcs en pointillés, notamment, génèrent d'agréables impressions de volume que nous serions tentés d'interpréter d'une manière ou d'une autre, mais qui ne traduisent aucune information issue des données traitées. De même, l'algorithme de dessin *force-based* "kamada-kawai"³⁹, sur lequel nous avons initialement jeté notre dévolu – en vertu des structures symétriques et parfaitement lisibles qu'il produit –, confère parfois à certains nœuds une grande excentricité, conduisant l'utilisateur à inférer à tort une répulsion entre ces termes éloignés et les plus centraux, quand leur seule présence dans le graphe est déjà révélatrice d'une affinité lexicale particulière.

Pour pallier ce surplus d'information, nous avons rajouté la possibilité de projeter les nœuds sur le plan à partir de leurs coordonnées dans la matrice de cooccurrence de significativité suivant la méthode de réduction dimensionnelle t-sne, résultant en une disposition plus compacte et moins régulière (ainsi moins esthétique à première vue), obligeant cependant à mener l'interprétation des graphes en fonction de leurs propriétés réelles : connexité, centralité, plus courts chemins... Nous avons par ailleurs établi un indicateur de choix au service de la problématique qui nous occupe, opérant comme une mesure de communauté sémantique : lexnet offre l'opportunité de calculer, pour tout graphe, le taux d'intersection entre les réseaux lexicaux des différents mots-clés (en tenant compte ou non de la pondération des cooccurrences). De plus, la fonction renvoyant l'indice de Lafon associé à toute paire de mots peut être appelée isolément dans le but d'identifier leurs zones d'interaction privilégiée tout au long du corpus (de façon analogue aux probabilités conditionnelles de présence mobilisées par Mark Alfano pour son analyse des notions de pulsion, instinct et vertu dans l'œuvre de Nietzsche⁴⁰). En définitive, les nombreuses aménités de cette technique de visualisation, telles que nous les avons détaillées, nous permettront sans doute d'accroître notre compréhension de la relation entre possible et virtuel, en dépit des inconvénients inhérents que nous lui avons reconnus.

Ayant retracé dans ce chapitre les lignes directrices de notre projet de recherche, qui vise à cerner le sens de ces deux notions en prenant pour clés de (re)lecture du corpus bergsonien les statistiques lexicales issues des outils numériques que nous avons conçus à cet effet, nous pouvons maintenant rentrer dans le vif du sujet et exposer le fruit de notre recherche philosophique et textométrique.

phers »...

39. Tomihisa Kamada et Satoru Kawai, « An Algorithm for Drawing General Undirected Graphs », *Information Processing Letters*, 31 (1989).

40. M. Alfano, « Digital Humanities for History of Philosophy : A Case Study on Nietzsche »...

Chapitre 2

Le possible comme outil intellectuel sans validité métaphysique propre

La notion de possible n'est pas la première qui vienne à l'esprit lorsqu'on s'interroge sur les concepts bergsoniens les plus fondamentaux ; elle ne figure jamais (du moins explicitement) dans les ouvrages introductifs communément trouvés en librairie¹, et se classe au 65^e rang des lemmes les plus fréquents dans notre corpus, derrière des substantifs plus cruciaux tels que "mouvement", "temps", "vie", "intelligence", "action", "souvenir"... Si l'on peut rapidement appréhender la forte connotation négative du possible à travers la critique qui en est livrée dans *Le Possible et le réel*, essai de 1930 paru quatre ans plus tard dans *La Pensée et le mouvant*, une étude approfondie de son régime d'apparition dans l'ensemble de l'œuvre met en lumière un panel de nuances à prendre en compte, que nous voulons restituer en trois mouvements.

Comme nous le verrons d'abord, une proportion considérable des occurrences relève d'un emploi assimilable au langage courant ; cette acception est pourtant récusée par Bergson une fois transposée au plan métaphysique, l'auteur s'inscrivant contre la tradition selon laquelle les possibles sont des états de capacité susceptibles d'être actualisés (jalonnée entre autres par Aristote² et Leibniz³) et constituant par là une première étape nécessaire vers le devenir ; Bergson semble alors restreindre la validité de cette notion au rôle d'outil intellectuel au service de l'action.

1. Nous pensons ici au *Vocabulaire de Bergson*, par Frédéric Worms, ou encore à *Apprendre à philosopher avec Bergson*, de Dimitri Tellier, tous deux aux éditions Ellipses.

2. « Le possible est dans la mesure où son actualisation est réalisable », Aristote, *Métaphysique*, trad. par Jules Tricot, Vrin, Paris, 1986 (Bibliothèque des Textes Philosophiques), §1047b, livre Θ.

3. « Il y a dans les choses possibles, c'est-à-dire dans la possibilité même ou dans l'essence un certain besoin d'existence, et pour ainsi dire, quelque prétention à l'existence. », Gottfried Wilhelm Leibniz, *De l'origine radicale des choses*, trad. par Pierre-Maurice Mervoyer, Librairie philosophique de Ladrangue, 1866, p. 547, tome II.

2.1 Un emploi pragmatique quotidien

Comme nous l'avons dit, Bergson refuse d'accorder au langage la faculté d'atteindre la dimension qualitative de l'expérience vécue du fait de son caractère discret ; il écrit ainsi : « La pensée la plus vivante se glacera dans la formule qui l'exprime⁴. » Bergson ne renonce pas pour autant à résoudre ce paradoxe, et semble parvenir à retourner la langue contre elle-même en s'efforçant de « parler artistiquement⁵ », selon l'expression d'Axel Cherniavsky, c'est-à-dire en « [écartant] les symboles pratiquement utiles, les généralités conventionnellement et socialement acceptées, enfin tout ce qui nous a masqué la réalité, pour nous mettre face à la réalité même⁶ ». Il apparaît néanmoins que Bergson recourt abondamment aux locutions les plus banales et figées impliquant la notion de possible, qu'il s'agisse d'un choix par convention ou de l'indépassabilité de nos habitudes discursives ; ces occurrences véhiculent l'acception quotidienne du possible, défini selon le Larousse comme ce « qui peut être fait, obtenu », ce « qui peut se produire, éventuel » ou encore ce « dont il est envisageable qu'il soit éventuellement tel »⁷.

Nous pouvons citer parmi ces formules toutes faites les motifs suivants, illustrés à chaque fois d'un exemple entre parenthèses :

- "être possible", 83 occurrences (« On sait qu'il est possible, d'évoquer chez un sujet hypnotisé, par simple suggestion, des visions hallucinatoires⁸. »)
- "aussi/autant ... que possible", 37 occurrences (« C'est en suivant d'aussi près que possible les données de la biologie que nous étions arrivés à la conception d'un élan vital et d'une évolution créatrice⁹. »)
- "le plus ... possible", 33 occurrences (« [Le système nerveux] a pour fonction de recevoir des excitations, de monter des appareils moteurs, et de présenter le plus grand nombre possible de ces appareils à une excitation donnée¹⁰. »)
- "rendre ... possible", 13 occurrences (« La matière provoque et rend possible l'effort¹¹. »)
- "devenir possible", 9 occurrences (« [Le langage] fait qu'une action commune devient possible¹². »)

4. H. Bergson, *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 128.

5. A. Cherniavsky, « L'expression de la durée »...

6. H. Bergson, *Le Rire* (6e édition), Presses Universitaires de France, Paris, 1991 (Quadrige), p. 120.

7. Larousse [en ligne], URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/possible/62878>, dernière consultation : 9 juin 2021.

8. Id., *Le Rire* (6e édition)..., p. 46.

9. Id., *Les Deux sources de la morale et de la religion*, Félix Alcan, Paris, 1932, p. 266.

10. Id., *Matière et mémoire* (3e édition), Presses Universitaires de France, Paris, 1990 (Quadrige), p. 27.

11. Id., *L'Énergie spirituelle* (3e édition)..., p. 23, *La Conscience et la vie*.

12. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 171 (reconnaissant au passage au langage une vertu utilitaire à travers la communication).

- "dans la mesure du possible", 2 occurrences (« Si nous faisons effort pour imiter cette attitude [par laquelle l'image s'établit], ou mieux pour nous y insérer, nous reverrons, dans la mesure du possible, ce que le philosophe a vu ¹³. »)
- "faire son possible", 1 occurrence (« Tout se passe comme si [la vie] faisait son possible pour s'affranchir [des lois générales de la matière] ¹⁴. »)

Les cinq premières locutions de cette liste représentent à elles seules plus d'un tiers des occurrences du lemme "possible" sur l'ensemble du corpus, réparties en des proportions variées entre les différents textes, comme le montre le diagramme en barres cumulées en Fig. 4 ¹⁵. *L'Évolution créatrice*, qui concentre la plus grande somme d'occurrences du lemme (123 en tout, soit environ 25% de leur nombre total), voit ici son importance amenuisée dans la thématisation proprement bergsonienne du possible, le pourcentage de locutions figées montant au-delà de 40. De façon plus parlante encore, *Les Deux sources de la morale et de la religion*, qui consacrent la préséance vitale du dynamique sur le statique, de l'ouvert sur le clos, recèlent plus de 60% de locutions figées parmi les occurrences de possible. Enfin *La Pensée et le mouvant* elle-même, qui contient l'essai consacré au possible mentionné plus haut, ne manque pas non plus d'y recourir de façon substantielle, avec un taux avoisinant les 30%. Sans pouvoir à ce stade interpréter plus finement les spécificités de chaque ouvrage en fonction de la part qu'y représente chaque motif, nous pouvons mesurer le poids considérable de ces tournures récurrentes qui, loin d'instaurer une nouvelle conceptualisation exclusive de cette notion, en véhiculent une acception statique et convenue, caractéristique d'un outil commode à mettre en œuvre dans le discours et applicable de la même manière à tous les objets ; nous avons bien affaire ici à des signes intelligents, car mobiles, par opposition aux signes instinctifs, adhérents ¹⁶.

C'est cette même tendance qu'illustrent la plupart des occurrences de possible comme adjectif qualificatif, mettant l'accent cette fois-ci, dans la définition courante de la possibilité, sur un principe de non-contradiction sous-jacent : est possible toute chose pensable sans induire de conflit avec la logique, les lois de la nature ou nos conditions matérielles d'existence ; cette dimension s'inscrit elle aussi en conformité avec les positions aristotélicienne ¹⁷ et leibnizienne ¹⁸. Exception faite des 26 occurrences du bigramme "action possible" (au singulier et au pluriel), sur lesquelles nous reviendrons plus tard, nous pouvons à nouveau lister différents motifs dans lesquels "possible" joue systématiquement

13. Id., *La Pensée et le mouvant*, Félix Alcan, Paris, 1934, p. 138, *L'Intuition philosophique*.

14. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 267.

15. Réalisé grâce au script cumbar.py, disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "misc-scripts", à partir des données issues de TXM disponibles dans le répertoire "data/data-txm".

16. *Ibid.*, cf. p. 159.

17. « Une chose est possible si, quand elle passe à l'acte dont elle est dite avoir la puissance, il n'en résulte aucune impossibilité. » Aristote, *Métaphysique*..., §1047a, livre Θ.

18. « Les choses possibles sont celles qui n'impliquent pas de contradiction. » G. W. Leibniz, *Mathematische Schriften*, dir. Carl Immanuel Gerhardt, Berlin, 1849, 574.

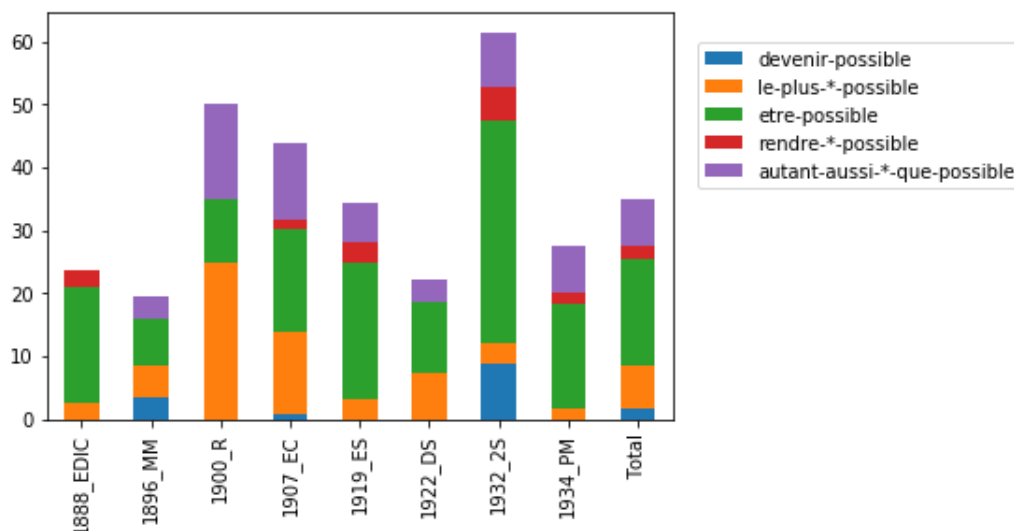


FIGURE 4 – Pourcentage de locutions figées majeures par texte du corpus

ce rôle :

- "vitesses possibles", 5 occurrences (« Le théoricien de la Relativité évoque, à côté de la vision qu'il a de son propre système, toutes les représentations attribuables à tous les physiciens qui apercevraient ce système en mouvement avec toutes les vitesses possibles¹⁹. »)
- "mouvement possible", 5 occurrences (« Pour comprendre [un mouvement difficile], il suffit d'en réaliser l'essentiel, juste assez pour le distinguer des autres mouvements possibles²⁰. »)
- "direction possible", 5 occurrences (« Nous apercevons bien des directions possibles, quoique nous n'en puissions suivre qu'une seule²¹. »)
- "arrêts possibles", 4 occurrences (« Je puis, tout le long [du mouvement dans l'espace], me représenter des arrêts possibles²². »)
- "contact possible", 4 occurrences (« On posait d'un côté une réalité extérieure multiple et divisée, de l'autre des sensations étrangères à l'étendue et sans contact possible avec elle²³. »)
- "attitudes possibles", 3 occurrences (« La connaissance, en tant qu'orientée vers la pratique, n'a qu'à énumérer les principales attitudes possibles de la chose vis-à-vis de nous, comme aussi nos meilleures attitudes possibles vis-à-vis d'elle²⁴. »)

19. H. Bergson, *Durée et simultanéité (7e édition)*, Presses Universitaires de France, Paris, 1968 (Bibliothèque de philosophie contemporaine), p. 124.

20. Id., *Matière et mémoire (3e édition)*..., p. 123.

21. Id., *Le Rire (6e édition)*..., p. 128.

22. Id., *La Pensée et le mouvant*..., p. 229, *Introduction à la métaphysique*.

23. Id., *Matière et mémoire (3e édition)*..., p. 261.

24. Id., *La Pensée et le mouvant*..., p. 232, *Introduction à la métaphysique*.

- "systèmes possibles", 3 occurrences (« Il demeurerait seulement entendu que les systèmes conservatifs ne sont pas les seuls systèmes possibles²⁵. »)

L'emploi de possible comme épithète postposé nous semble conférer aux nombreux noms communs qui le précèdent une certaine substance au sein même de l'abstraction qui les convoque ; à chaque fois, l'enjeu implicite est d'affirmer la légitimité de les poser en tant que tels, en tant que ce qu'ils sont censés être, pour les réifier effectivement et les placer à la disposition du raisonnement. Cette tendance que nous avons mise à jour participe d'une expression quotidienne, sans doute irréfléchie, dans la mesure où elle s'oppose radicalement aux thèses métaphysiques explicitement soutenues par Bergson au sujet du concept de possible, comme nous allons maintenant le voir ; elle atteste néanmoins le poids considérable d'une composante pragmatique dans le sens de la notion bergsonienne de possible.

2.2 Une fiction rétrospective sur le plan métaphysique

Dès l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, Bergson s'attache à réfuter la thèse de la préexistence idéale du possible, quoique sa conceptualisation ne soit pas directement visée par cet ouvrage (on y recense d'ailleurs une seule occurrence substantivée sur un total de 38). En s'interrogeant sur la liberté de nos actions, Bergson remarque que les deux partis envisageables, déterminisme et libre-arbitre, reposent sur un examen identiquement fallacieux du passé et de l'avenir. Soit avec les déterministes, représentés dans ce passage par le philosophe anglais John Stuart Mill, nous considérons que l'acte accompli est le seul qui découle nécessairement des antécédents donnés, soit avec les partisans du libre-arbitre, nous estimons que les mêmes antécédents peuvent aboutir à « plusieurs actes différents, également possibles²⁶ », mais quel que soit le nombre de ces actions ou volitions projetées, elles ne sauraient être autre chose que les *symboles* des tendances que nous distinguons dans le flux de la réalité à travers la succession de nos états mentaux, tous simples et qualitativement singuliers. Cette abstraction qui se pose comme le point de départ d'un raisonnement mécaniste est caractéristique du « sens commun qui aime les distinctions tranchées » ; pour son utilité pratique, l'intelligence néglige « l'activité du moi »²⁷ en la détachant de l'acte auquel elle aboutit à travers sa représentation en objets figés. Si nous rétablissons cette continuité indûment rompue, nous sommes contraints de reconnaître que l'alternative délaissée ne possède pas le même statut ontologique que l'acte accompli.

La vigueur de ce paralogisme tient en réalité à la posture que nous adoptons implicitement lorsque nous nous abandonnons à des réflexions de cet ordre : nous raisonnons

25. Id., *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition)... , p. 114.

26. *Ibid.*, p. 131.

27. *Ibid.*, pp. 132-133.

toujours en aval de l'acte accompli, ce qui nous permet d'opérer une spatialisation comode de l'activité psychique et nous ouvre la voie vers la prédiction, quand nous devrions nous contenter de comprendre comment cet acte s'accomplit, sans assimiler le temps à l'espace, ni la succession à la simultanéité. Bergson illustre cette thèse de la rétrospectivité du possible à l'aide de la fourche schématisée à la page 133 pour figurer géométriquement les directions qu'il serait possible de suivre à partir d'un même carrefour. Pour le sujet qui se trouve au carrefour, aucun chemin n'a d'existence, et ne peut donc pas être véritablement dit possible : l'expérience vécue s'arrête là. Que le sujet explore effectivement l'une de ces directions et arrive à destination, s'il décide de revenir sur ses pas, il ne s'agit plus du même carrefour, puisque de la durée a irréversiblement coulé : nous sommes condamné à spéculer à reculons une fois le chemin parcouru. Nous serons alors en mesure de décréter que celui-ci était le seul possible, ou un possible parmi d'autres, mais précisément parce qu'il « aura été tracé »²⁸.

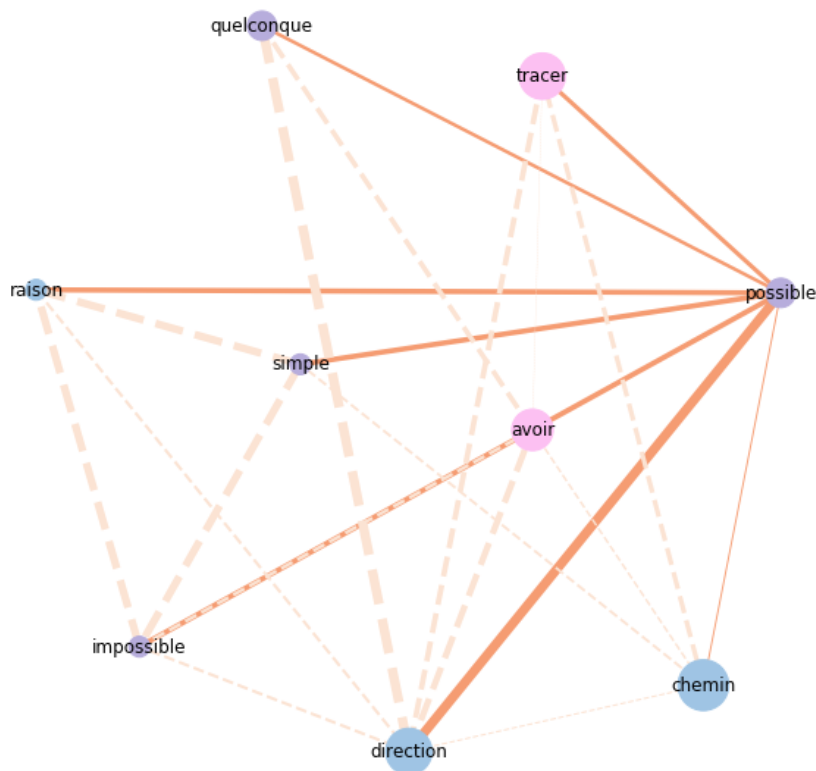


FIGURE 5 – Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtuel" dans le paragraphe 117 de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*

Examinons maintenant le graphe présenté en Fig. 5²⁹, image de l'union des réseaux

28. *Ibid.*, p. 137.

29. Les différents graphes présents dans le mémoire, sauf mention contraire, peuvent être générés à partir du script `graphs.py`, disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "misc-scripts".

lexicaux des lemmes "possible" et "virtuel" dans le paragraphe 117 de l'*Essai*, qui contient le développement de la thèse que nous venons d'exposer. Nous remarquons d'emblée l'absence du virtuel dans cette critique ferme de la notion de possible, cette dernière, en tant qu'adjectif, étant le nœud le plus central (du point de vue du degré pondéré) de ce réseau lexical, qui consiste donc en ses seuls cooccurrents. Son association la plus significative est opérée avec le terme de "direction", dont Bergson récuse l'existence concrète dans cette configuration : « en réalité il n'y a pas deux tendances, ni même deux directions, mais bien un moi qui vit et se développe par l'effet de ses hésitations mêmes, jusqu'à ce que l'action libre s'en détache à la manière d'un fruit trop mûr³⁰. ». Ainsi rapportée à l'objet d'une abstraction pure, l'idée de possible reste engagée dans une relation logique avec celle d'impossible, qui figure également parmi ses cooccurrents de premier ordre (contrairement à ce que pourrait suggérer la disposition des nœuds par projection t-sne, qui place le verbe "avoir" sur l'arc reliant ces deux notions) ; cette relation n'est cependant plus celle qui peut être posée mathématiquement entre sous-ensembles complémentaires, comme le sous-entend l'usage pragmatique, mais bien celle d'une équivalence³¹, conduisant à réduire la validité métaphysique du possible à celle de l'impossible, c'est-à-dire à néant.

Nous pouvons rapprocher cet extrait de plusieurs sections de *La Pensée et le mouvant*, à commencer par le premier paragraphe de l'*Introduction I*, et y visualiser les champs lexicaux des lemmes "possible" et "virtuel" d'après le graphe présenté en Fig. 6, qui signale un léger glissement du paradigme élaboré par Bergson entre ces deux textes séparés de plus de trente ans : dès les premières phrases, toujours en l'absence du virtuel, l'équivalence métaphysique entre possible et impossible est réaffirmée sous forme substantivée, mais contraste surtout avec l'introduction d'un tiers dont ces deux premiers termes sont exclus : le réel. Bergson entreprend ici de montrer l'incapacité des systèmes philosophiques à décrire le monde où nous vivons, seul objet d'une connaissance véritable, du fait de leur prétention totalisante : à force de généralisation et d'abstraction, ils désignent « non seulement l'ensemble du réel, mais encore l'ensemble du possible », aboutissant à un amalgame fatal entre « la totalité de l'existant » et « la totalité de l'inexistant »³².

L'opposition entre possible et réel semble en fait déjà présente en filigrane dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, malgré une apparente répulsion statistique entre les deux termes³³, comme le suggère cette exhortation extraite du développement que nous avons déjà abondamment commenté : « Il faut chercher la liberté dans une certaine nuance ou qualité de l'action même, et non dans un rapport de cet acte

30. *Ibid.*, p. 132.

31. « Avant que le chemin fût tracé, il n'y avait pas de direction possible ni impossible, par la raison fort simple qu'il ne pouvait encore être question de chemin. » *Ibid.*, p. 137.

32. Id., *Les Deux sources de la morale et de la religion...*, p. 281.

33. Dans l'*Essai*, la probabilité que le lemme "possible" apparaisse dans un paragraphe sachant que le lemme "virtuel" y est présent est inférieure à la probabilité que le mot "possible" apparaisse, et réciproquement.

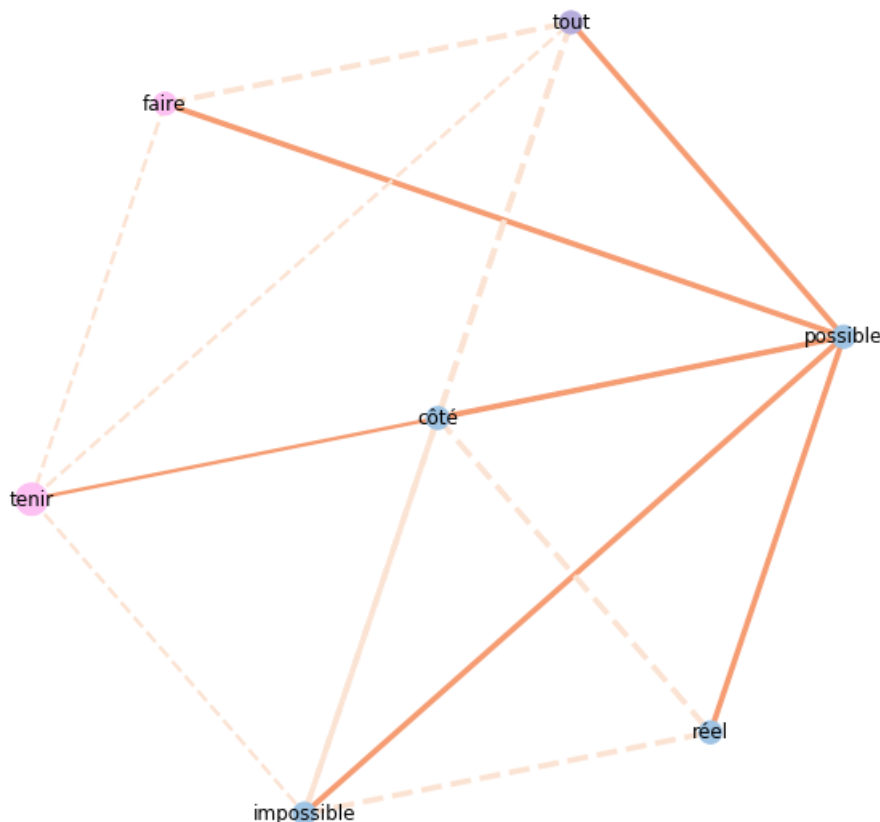


FIGURE 6 – Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtuel" dans le paragraphe 4 de *La Pensée et le mouvant*

avec ce qu'il n'est pas ou avec ce qu'il aurait pu être³⁴. » Il devait cependant importer à Bergson d'entériner par la suite cette différence radicale de nature, et plus encore de préciser le rapport logique, ontologique et chronologique entretenu par les deux termes.

Relevons notamment, dans *Le Possible et le réel*³⁵, une illustration célèbre de la critique bergsonienne du possible, à travers le rapport d'un entretien journalistique survenu au cours de la Première Guerre mondiale. A la question : « Comment concevez-vous [...] la grande œuvre dramatique de demain ? », Bergson répond : « Si je savais ce que sera la grande œuvre dramatique de demain, je la ferais ». En effet, une telle œuvre n'est pas encore possible, mais « l'aura été »³⁶ une fois réalisée. Cet emploi caractéristique du futur antérieur, comme un écho à celui de l'*Essai* que nous avons cité précédemment, insiste sur un aspect singulier du possible : l'intelligence l'identifie une fois l'événement en question accompli, et le rejette dans le passé pour réinterpréter le cours de l'histoire comme elle l'entend. Bergson attribue en ce sens à ce concept une portée rétrospective ; si, comme son interlocuteur le remarque, il serait absurde de soutenir que « le présent introduit quelque

34. Id., *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4e édition)... , p. 137.

35. Dans cet essai, soit dit au passage, la présence dans un paragraphe du lemme "possible" et celle du lemme "virtuel" sont proches de l'indépendance statistique.

36. Id., *La Pensée et le mouvant*... , p. 127, *Le Possible et le réel*.

chose dans le passé » et possède la faculté de modifier effectivement l'advenu, Bergson nous amène à comprendre comment le possible colore notre passé et contribue à nous y enchaîner en nous laissant miroiter de supposées opportunités manquées. Nous ne nous livrons pas là à un travail de révision assumé, mais seulement à un laisser-aller aux inclinations naturelles de notre faculté de connaître : « au fur et à mesure que la réalité se crée, imprévisible et neuve, son image se réfléchit derrière elle », « le possible [va] se loger lui-même [dans le passé] »³⁷, et nous installe face au mirage permanent dans lequel la conception d'une chose semble appeler sa réalisation future.

Bergson débusque ainsi le « mouvement rétrograde du vrai » qui constitue nombre de ces « faux problèmes » : dans une position analogue à la négation par rapport à l'affirmation, au Rien par rapport au Tout, au désordre par rapport à l'ordre, « le possible n'est que le réel avec, en plus, un acte de l'esprit qui en rejette l'image dans le passé une fois qu'il s'est produit. » En congédiant donc définitivement « l'idée que le possible est *moins* que le réel »³⁸, Bergson a pu laisser croire qu'il tentait de procéder à un renversement de la conception d'Aristote, qui postule (en sus des aspects déjà évoqués) la supériorité du réel sur le possible³⁹, comme l'a par exemple écrit Pierre-Alexandre Fradet ; nous soulignons qu'une telle interprétation est erronée, résultant d'un pernicieux glissement de sens : si le possible est plus que le réel pour Bergson, c'est précisément parce qu'il en est dérivé. Selon nous, le philosophe assume parfaitement son héritage aristotélicien sur ce point, focalisant bien plutôt sa critique sur le caractère préexistant du possible.

Une autre composante essentielle de la thématization bergsonienne de cette notion réside dans la réfutation de l'idée de choix : si les possibles n'existent pas en fait, on ne peut décider lequel d'entre eux se réalisera. Bergson insiste à ce sujet :

Nous avons tant de peine à distinguer entre la succession dans la durée vraie et la juxtaposition dans le temps spatial, entre une évolution et un déroulement, entre la nouveauté radicale et un réarrangement du préexistant, enfin entre la création et le simple choix, qu'on ne saurait éclairer cette distinction par trop de côtés à la fois⁴⁰.

L'emploi de l'épithète antéposé "simple", comme nous le reverrons, affecte une connotation péjorative à l'idée de choix, appréhension stérile du devenir, par opposition à la création chère à Bergson ; en reprenant les catégories déjà établies et familières à l'intelligence, l'idée de choix annexe toute perception de la nouveauté, et contribue à véhiculer

37. *Ibid.*, p. 128, *Le Possible et le réel*.

38. *Ibid.*, pp. 126-127.

39. « L'acte jouit d'une préséance sur le possible sous *quatre angles distincts* : la « notion », le « temps », la « substance » et l'« existence ». » Pierre-Alexandre Fradet, « Bergson, Heidegger et la question du possible : le renversement d'une conception classique », *Ithaque*, 8 (2011), d'après Léon Robin.

40. H. Bergson, *La Pensée et le mouvant...*, p. 20, *Introduction I*.

la conception erronée d'une équivalence des possibles, lesquels attendraient patiemment d'être élus pour se réaliser. Cette soi-disant équivalence est notamment visée par les 5 occurrences rapprochées du bigramme "également possible" entre les paragraphes 110 et 116 de l'*Essai* ; cette vue de l'esprit est conforme à ses habitudes pragmatiques et s'avère efficace pour schématiser *a posteriori* un processus de délibération, mais ne rend compte à aucun moment du déploiement progressif et ininterrompu de la réalité ; quand bien même deux alternatives se seraient effectivement présentées à la conscience de cette manière mécanique, comme notre raison voudrait nous le faire entendre, « si les deux parties étaient également possibles, comment a-t-on choisi ⁴¹ ? » Nous comprenons ainsi que l'appréhension statique du possible ici fustigée n'éclairait en rien la question du libre-arbitre : la liberté vécue ne saurait consister en un aval accordé au hasard entre différentes issues de même nature, ni même en un privilège existentiel accordé au possible portant le plus de perfection, comme l'aurait défendu Leibniz.

Appuyons cette thèse en retournant dans *Le Possible et le réel* pour approfondir l'attitude suivie par Bergson au sujet de la future grande œuvre dramatique, tournant en dérision son interlocuteur : « Je vis bien qu'il concevait l'œuvre future comme enfermée [...] dans je ne sais quelle armoire aux possibles ; je devais, en considération de mes relations déjà anciennes avec la philosophie, avoir obtenu d'elle la clef de l'armoire ⁴². » Au-delà du caractère absurde de la seconde affirmation attribuée au journaliste, cette citation recèle selon nous une image précieuse pour comprendre ce que le possible *n'est pas* : celle d'une "armoire". Selon Bergson, le possible ne doit surtout pas être envisagé comme un stock d'éventualités figées, disponible à portée de main, dans lequel on piocherait à loisir ; nous rapprochons cette idée de la notion de *Gestell* empruntée à Martin Heidegger (traductible entre autres comme "étagère"), désignant le dispositif d'outils intriqués caractéristique de la technique moderne, que l'homme ne peut utiliser sans compromettre du même coup sa propre nature. Sans aller jusqu'à prêter à Bergson la vision claire et assumée d'un si grand danger, nous sommes peut-être maintenant en mesure de saisir, à la faveur de cet éclairage, le sérieux de l'impératif formulé en guise de conclusion du *Possible et [du] réel* : « Gardons-nous de voir un simple jeu dans une spéculation sur les rapports du possible et du réel. Ce peut être une préparation à bien vivre ⁴³. »

Comme pour assurer la bonne compréhension de cette critique, Bergson stipule clairement l'inconsistance structurelle du possible en mettant en exergue son caractère illusoire. Relevons en particulier la force du nom "fantôme" : de même que « l'intelligence travaille sur le fantôme de la durée, mais non pas sur la durée même ⁴⁴ », le possible entendu non comme présupposant le réel, mais comme y accédant par l'addition d'« [on] ne

41. Id., *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition)... , p. 136.

42. Id., *La Pensée et le mouvant*..., p. 127, *Le Possible et le réel*.

43. *Ibid.*, p. 134, *Le Possible et le réel*.

44. Id., *Les Deux sources de la morale et de la religion*..., p. 34.

sait quelle transfusion de sang ou de vie », serait semblable à un « fantôme qui attend son heure »⁴⁵. Ces considérations rejoignent l'idée de "fiction", que Bergson attribue directement aux mathématiques à deux reprises dans *Durée et simultanéité*⁴⁶ pour souligner une profonde différence de nature entre les abstractions aboutissant à l'hypothèse des Temps multiples et le temps réel unique de l'expérience. Cette dimension chimérique du possible peut être retrouvée dans la démarche d'évaluation d'un jugement existentiel, affirmation ou négation, dans la section « L'existence et le néant » de *L'Évolution créatrice*. Bergson y démontre que le simple fait de questionner l'existence d'un objet, imaginé ou rencontré dans l'expérience, pose son existence en droit et aboutit à son admission en fait, l'idée de l'objet comme existant actuellement étant indiscernable de l'idée de l'objet établi comme possible par nécessité conceptuelle – ce glissement fallacieux a déjà été repéré par Kant dans sa réfutation de l'argument ontologique, d'ailleurs explicitement citée p. 308. Cette prouesse logique est pour nous l'occasion de comprendre que le possible, introduisant en apparence sa propre validité du seul fait de sa mobilisation dans le raisonnement, dans une poursuite effrénée de la systématisation, demeure radicalement exclu de la réalité, « existence constatée », et n'a de sens qu'en contraste avec elle comme « existence pensée »⁴⁷.

Nous avons donc établi, en l'absence de la notion de virtuel, les traits prégnants de la critique du possible chez Bergson : réfutation des idées de préexistence, choix et disponibilité ; mise à jour d'une nature illusoire et rétrospective. Ce minage strict ne s'arrête pourtant pas là, pouvant être étendu, au-delà du spectre métaphysique, jusqu'au terrain pragmatique (sur lequel l'auteur ne manque pourtant pas de recourir au possible à travers les habitudes héritées du langage). En effet, par 7 fois dans notre corpus à partir de *L'Énergie spirituelle*, le possible n'est plus impliqué dans un rapport avec le réel ou l'impossible, mais avec le probable, et c'est à ce dernier terme que le primat semble être accordé par le philosophe : « Nous étions tout à l'heure dans la région du probable ; nous voici dans celle du simple possible⁴⁸. ». Bergson dévalue ainsi le possible, comme le marque à nouveau l'emploi de l'épithète antéposé "simple" : quitte à spéculer, autant jeter son dévolu sur la construction mathématique du probable, qui possède l'avantage d'orienter concrètement l'action, plutôt que sur le possible, qui ne présente aucune garantie d'efficacité pratique (en sus de sa vacuité métaphysique). Devons-nous alors conclure à une révocation totale de la notion de possible dans la pensée bergsonienne ?

45. Id., *La Pensée et le mouvant...*, pp. 128-129.

46. Id., *Durée et simultanéité (7e édition)...*, pp. 26 & 175.

47. Id., *L'Évolution créatrice (3e édition)...*, p. 314.

48. Id., *L'Énergie spirituelle (3e édition)...*, p. 29.

2.3 Un outil de raisonnement en vue de l'action

En réalité, Bergson s'attache essentiellement à dénoncer une transposition inconsciente et induite de l'acception pragmatique de possible au plan métaphysique : comme nous l'avons vu, « « possibilité » signifie deux choses toutes différentes et [...], la plupart du temps, on oscille de l'une à l'autre, jouant involontairement sur le sens du mot ⁴⁹. » En effet, Bergson reconnaît bien l'intérêt pratique du possible, entendu comme principe de non-contradiction :

Hamlet était sans doute possible avant d'être réalisé, si l'on entend par là qu'il n'y avait pas d'obstacle insurmontable à sa réalisation. Dans ce sens particulier, on appelle possible ce qui n'est pas impossible : et il va de soi que cette non-impossibilité d'une chose est la condition de sa réalisation ⁵⁰.

Cet outil de raisonnement est donc commode pour satisfaire les catégories arrêtées de l'entendement en discriminant les différents partis envisagés selon un critère logique net ; il est alors tentant de reproduire cette performance indéniable dans le cadre plus large des idées métaphysiques, et c'est précisément à l'occasion de ce glissement que surgit l'erreur des philosophes selon Bergson :

Du sens tout négatif du terme « possible » vous passez subrepticement, inconsciemment, au sens positif. Possibilité signifiait tout à l'heure « absence d'empêchement » ; vous en faites maintenant une « préexistence sous forme d'idée », ce qui est tout autre chose. Au premier sens du mot, c'était un truisme de dire que la possibilité d'une chose précède sa réalité : vous entendiez simplement par là que les obstacles, ayant été surmontés, étaient surmontables. Mais, au second sens, c'est une absurdité, car il est clair qu'un esprit chez lequel le Hamlet de Shakespeare se fût dessiné sous forme de possible en eût par là créé la réalité : c'eût donc été, par définition, Shakespeare lui-même ⁵¹.

En distinguant ainsi un sens pragmatique acceptable d'un sens métaphysique erroné, Bergson pose une frontière claire dans son œuvre quant à l'utilisation appropriée de la notion de possible, séparant le bon grain de l'ivraie dans la conception aristotélicienne même : tout édifice conceptuel fondé sur le possible comme idéalement préexistant est condamné à la fausseté, tandis qu'il est légitime de recourir au possible dans les limites de sa définition négative pour les besoins du raisonnement. Au lieu de supprimer radicalement le possible et de se priver de ses aménités intellectuelles, Bergson veut donc « [remettre] le possible à sa place ⁵² », quitte à revoir à la baisse les ambitions démesurées des systèmes

49. Id., *La Pensée et le mouvant...*, p. 20, *Introduction I*.

50. *Ibid.*, p. 129, *Le Possible et le réel*.

51. *Ibid.*, pp. 129-130, *Le Possible et le réel*.

52. *Ibid.*, p. 132, *Le Possible et le réel*.

et à se « contenter du réel, matière et esprit ⁵³ », en restreignant la validité de cette notion au rôle d'outil discursif.

Cet emploi consacré dépasse d'ailleurs le spectre de sa mobilisation quotidienne à travers les locutions figées et épithètes postposés que nous avons déjà commentés plus tôt, ou en requiert du moins une réinterprétation ; il s'agit de mettre le possible au service de l'argumentation, et Bergson en fait précisément le pivot du retournement de l'opinion commune, en s'en servant pour raisonner dans le cas général comme ses adversaires pour mieux faire ressortir la vacuité de leur approche : leurs conclusions ne peuvent pas être valides dans l'expérience puisqu'elles ne le sont même pas dans le cas-limite du possible. Un premier exemple de cette technique rhétorique réside dans la récurrence du motif "tous les ... possibles" (25 occurrences dans le corpus), illustré entre autres dans la phrase : « Toutes les photographies d'une ville prises de tous les points de vue possibles auront beau se compléter indéfiniment les unes les autres, elles n'équivaudront point à cet exemplaire en relief qui est la ville où l'on se promène ⁵⁴. » C'est une fonction du même genre que remplit le recours fréquent à des termes exprimant l'idée de profusion, comme l'atteste le graphe présenté en Fig. 7 ⁵⁵, où nous pouvons repérer, entre autres cooccurents de l'adjectif "possible" (et toujours en l'absence du virtuel), les mots "mille", "multitude", "foule", "infinité"...

De façon analogue, Bergson va parfois jusqu'à loger le possible à la même enseigne que le réel pour mieux réfuter les thèses auxquelles il s'oppose, fût-ce celles d'Einstein : il est question, dans *Durée et simultanéité*, d'intervalles de temps contemporains conçus comme différents par les mathématiques ; Bergson remarque que ces intervalles ne peuvent être éprouvés comme différents par « aucun [...] observateur réel ou possible », et ne peuvent donc mesurer « aucune durée réelle ou possible » ⁵⁶, mettant en exergue le caractère fictif du temps conventionnel. Le philosophe parvient ainsi à réaffirmer la nécessité de la dissociation des notions de possible et de réel, puisque leur assimilation provisoire ne nous renseigne en rien sur l'expérience vécue. Il choisit aussi ponctuellement de réinvestir l'emploi du possible comme épithète postposée, non seulement pour suivre jusqu'au bout le raisonnement des thèses qu'il souhaite infirmer, mais plus encore pour imager sa propre pensée et la rendre intelligible, évoquant par exemple les « intermédiaires possibles ⁵⁷ » entre l'intelligence et l'intuition (dont nous, humains, n'incarbons qu'une combinaison particulière), ou décrivant au niveau psychologique « les nuances possibles [d'un] état d'âme ⁵⁸ ».

53. *Ibid.*, p. 82, *Introduction II*.

54. *Ibid.*, p. 204, *Introduction à la métaphysique*.

55. Dans un souci de clarté, les arcs n'impliquant pas le mot-clé "possible" ont été exclus de la visualisation.

56. *Id.*, *Durée et simultanéité (7e édition)*..., p. 130.

57. *Id.*, *L'Évolution créatrice (3e édition)*..., p. 290.

58. *Id.*, *Le Rire (6e édition)*..., p. 19.

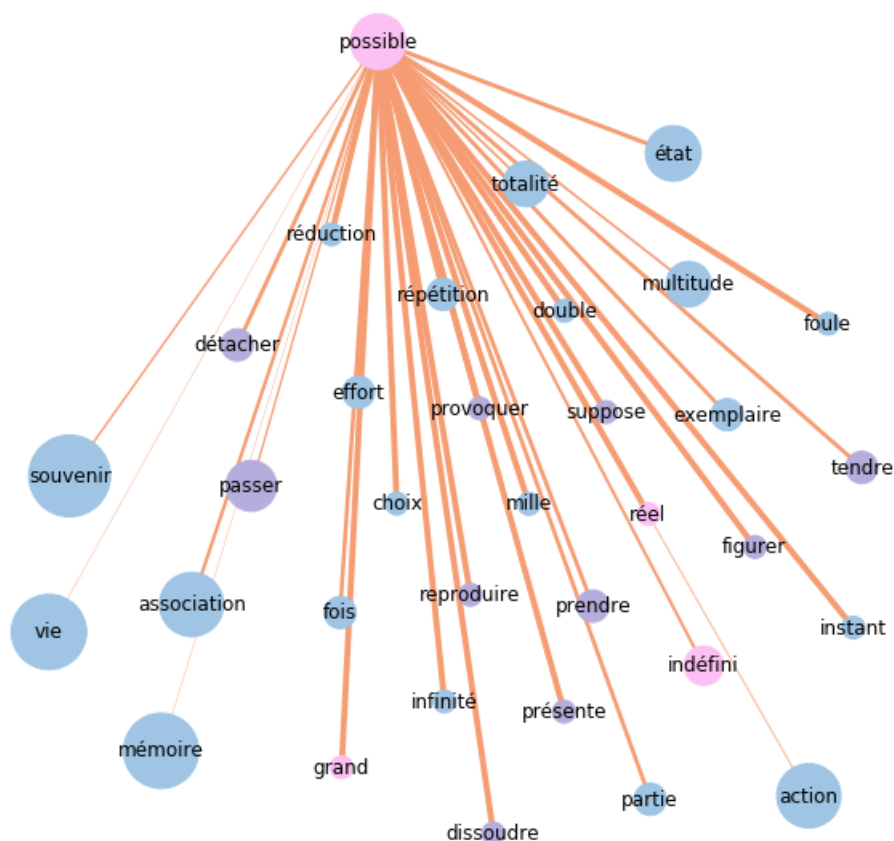


FIGURE 7 – Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtuel" dans les paragraphes 194 à 197 de *Matière et mémoire*

Bergson accorde par ailleurs au possible le statut de moment logique jalonnant l'évolution de son raisonnement ; ainsi une "possibilité" est "impliquée", "admise" (3 cooccurrences), "niée" (2 cooccurrences), ou encore "alléguée", "exclue", "démontrée"... (1 cooccurrence). C'est dans ce sens qu'abondent les 55 cooccurrences de la conjonction de subordination "si" sur l'ensemble du corpus (selon une fenêtre maximale de 10 mots) avec le lemme "possible", et notamment le motif "si [sujet + verbe être] possible", avec 7 apparitions. Cet indicateur de modalisation peut servir une nouvelle fois à infirmer de l'intérieur les théories adverses, comme dans *Durée et simultanéité* : « Si cette mesure du temps par le mouvement est possible, c'est surtout parce que nous sommes capables d'accomplir des mouvements nous-mêmes⁵⁹ » ; il peut également enrichir le chemin de pensée propre de l'auteur en exprimant l'humilité de son entreprise de connaissance, en suggérant des pistes de recherche sans pour autant affirmer leur existence : on retrouve ainsi dans *Le Rire* la volonté de « [remonter], si c'est possible, au point [...] d'où nous apparaîtra peut-être [...] le rapport général de l'art à la vie⁶⁰ », ou encore dans *L'Évolution créatrice*, la conviction que « le finalisme vrai devrait reconstituer, ou plutôt embrasser,

59. Id., *Durée et simultanéité* (7e édition)..., p. 48.

60. Id., *Le Rire* (6e édition)..., p. 17.

si possible, dans une vision simple⁶¹ », la réalité avec son relief et sa profondeur.

Notons que certaines de ces tournures (par exemple notre dernière citation de *Durée et simultanéité*) présentent le possible comme lui-même soumis à la concordance heureuse d'une multitude de facteurs, donc à la réalisation d'un événement contingent, minant par là définitivement la thèse de sa préexistence idéale. Nous pouvons retrouver ailleurs cette inversion de la conception traditionnelle, y compris dans le cadre pragmatique, à travers les locutions les plus figées. En effet, les motifs "devenir possible" et "rendre possible", qui participent pourtant *a priori* du sens commun, se distinguent d'un emploi tout à fait banal (attribuant la possibilité à un objet comme une qualité intrinsèque) en ce qu'elles dénotent le caractère événementiel du possible, qui apparaît alors synonyme – comme nous venons de l'établir au niveau discursif – d'un véritable progrès. C'est comme une mise en abyme de cette idée que nous lisons la genèse du possible retracée par Bergson pour décrire la dynamique de l'évolution des espèces : l'esprit humain acquiert progressivement des facultés de distinction et de réflexion, fait l'expérience du changement, et confondant « le passé qu'on se remémore et le passé qu'on s'imagine », c'est-à-dire en opérant déjà une déformation sur lui, « [s'élève] à la représentation du possible en général »⁶². Le possible devient ainsi un moment de l'évolution, caractéristique de la forme aboutie de l'intelligence qui est la nôtre : à la réalité unique et indivise de l'expérience qui s'accomplissait jusque là sans retour conscient s'est ajoutée une strate strictement conceptuelle, issue d'elle par une opération de l'entendement. À présent avertis par Bergson de sa double signification, il nous appartient d'assumer pleinement notre statut existentiel privilégié en faisant preuve de discernement.

En passant en revue les différents régimes de la notion de possible dans notre corpus, grâce aux facilités de traitement permises par les méthodes quantitatives, nous avons pu mieux comprendre le sens qu'il recouvre sous la plume de Bergson : il peut être entendu pragmatiquement, à juste titre, comme absence d'impossibilité, mais ne saurait être essentialisé comme préexistence idéale, et doit bien au contraire être tenu pour une fiction rétrospective sur le plan métaphysique. Bergson ne révoque pas en bloc cette notion, qui constitue d'ailleurs pour lui une certaine marque de progrès ; il borne plutôt son champ de validité à celle d'un outil discursif, ce qui lui permet d'en acquérir la maîtrise rhétorique, sans pour autant dépasser tout à fait un emploi creux de ce terme, car issu des habitudes langagières. Il maintient ainsi une remarquable cohérence entre fond et forme, mais un problème subsiste : si le possible n'est pas en mesure de nous renseigner sur la liberté et le changement, Bergson renonce-t-il pour autant à appréhender l'avenir, puisqu'il s'attache à penser le temps ?

61. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 56.

62. *Ibid.*, p. 318.

Chapitre 3

Le virtuel comme notion latente restaurant et dépassant le possible

Contrairement au possible, la notion de virtuel n'a pas fait l'objet d'une thématization explicite dans les textes d'Henri Bergson, où elle reste d'ailleurs très marginale, puisqu'elle ne figure qu'au 366^e rang des lemmes les plus fréquents¹. Elle apparaît néanmoins dans les travaux de Gilles Deleuze – fondés sur l'analyse minutieuse du corpus bergsonien – comme la solution idéale pour replacer l'explication du devenir dans le flux de la durée. Le philosophe de la *French Theory* écrit à ce sujet :

Le même auteur qui récusé le concept de *possibilité* – lui réservant seulement un usage par rapport à la matière et aux « systèmes clos », mais y voyant toujours la source de toutes sortes de faux problèmes – est aussi celui qui porte au plus haut point la notion de virtuel, et fonde sur elle toute une philosophie de la mémoire et de la vie².

De fait, nous allons voir dans un premier temps que certaines caractéristiques du virtuel peuvent être comprises en tant que réponses aux objections métaphysiques adressées par Bergson au possible. Le virtuel ne limite cependant pas son rôle à la seule appréhension de l'avenir, comme le suggère l'expression précédemment citée de « philosophie de la mémoire et de la vie » ; nous allons donc envisager par la suite l'élargissement de ces caractéristiques à d'autres phénomènes, au-delà du spectre du possible. Enfin, nous allons devoir considérer un certain nombre de conflits internes à cette notion qui ne saurait, pas plus que le possible, se prêter à une interprétation parfaitement unifiée, ce que souligne bien Matthias Vollet en la qualifiant de « grand équivoque dans l'économie des concepts de Bergson³ ».

1. Pour rappel, le possible occupe la 65^e place de ce classement.

2. Gilles Deleuze, *Le Bergsonisme*, Presses Universitaires de France, Paris, 1966 (Quadrige), p. 37.

3. Matthias Vollet, « La vitalisation de la tendance : de Leibniz à Bergson », dans *Annales bergsoniennes IV L'évolution créatrice 1907-2007 : Épistémologie et métaphysique*, dir. Anne Fagot-Largeault, Frédéric Worms et Jean-Luc Marion, Presses Universitaires de France, Paris, 2008 (Épiméthée).

3.1 Des caractéristiques répondant aux objections faites au possible

Une première distinction remarquable peut être effectuée entre possible et virtuel quant à leur degré d'intellectualisation dans l'œuvre de Bergson. Comme l'indique le double diagramme circulaire présenté en Fig. 8⁴, sur l'ensemble de notre corpus, la proportion d'occurrences substantivées est environ deux fois moins importante dans le cas du virtuel que dans celui du possible ; si nous nous fions à la typologie établie plus haut entre les parties du discours, nous pouvons en déduire que le possible est traité comme un concept, ce qui peut expliquer la critique qu'en fait Bergson, puisque ce dernier répugne généralement à fonder sa philosophie sur des objets de pensée figés. *A contrario*, le virtuel semble bénéficier d'un emploi plus relâché, relevant ainsi moins d'un *concept* que d'une *notion*, comme le corrobore la terminologie utilisée par Deleuze dans notre dernière citation.

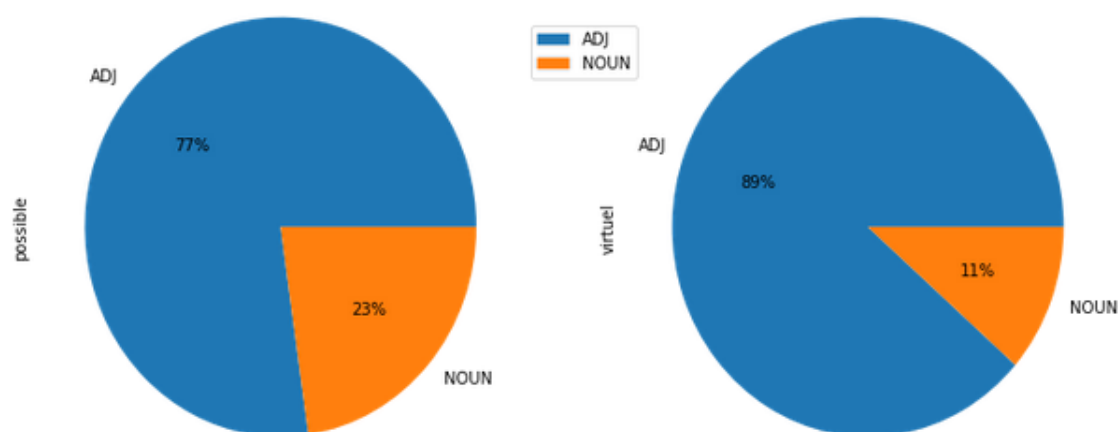


FIGURE 8 – Proportion d'adjectifs et de substantifs pour les occurrences des lemmes "possible" et "virtuel" sur l'ensemble du corpus

Avant de procéder à une étude plus rapprochée des occurrences de virtuel, nous pouvons déjà en pressentir l'orientation singulière à travers un autre fait statistique : on dénombre 36 apparitions de l'adverbe "virtuellement" entre les différents textes, tandis que le symétrique "possiblement" est totalement absent de l'œuvre bergsonienne. On entrevoit alors le virtuel comme un véritable mode d'être, sans doute propre à certains objets qu'il nous reste à circonscrire, par opposition au possible, qui ne saurait qualifier une quelconque existence, puisqu'il s'avère radicalement exclu de la réalité dans le paradigme

4. Ce diagramme a été réalisé grâce au script "pie-pos.py" disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "misc-scripts". Le comptage des occurrences a été réalisé sur notre édition synoptique annotée dans TXM.

bergsonien. Cette considération mérite cependant d'être approfondie en comparaison avec la fréquence d'occurrence de ces deux adverbes dans un corpus philosophique contemporain en langue française que nous avons constitué en vue d'autres travaux : sur 158 textes répartis entre 15 auteurs (dont Henri Bergson), "possiblement" n'apparaît qu'une seule fois, contre 140 occurrences pour "virtuellement". Le premier terme est donc nettement moins fréquent que le second en règle générale, ce qui relativise son absence du corpus bergsonien ; en revanche, "virtuellement" est sur-représenté dans les textes de Bergson, puisque ces derniers en concentrent plus de 25% des occurrences alors qu'ils ne représentent (en nombre) que 5% des documents de notre corpus de référence. Nous pouvons donc gager que cet emploi particulièrement récurrent met en exergue sa dimension singulière dans la pensée de l'auteur en l'ancrant fermement dans la réalité de l'expérience, comme nous allons à présent nous en assurer en retournant directement aux textes.

On remarque en premier lieu dans *Matière et Mémoire* que le virtuel est à même de désigner l'avenir immédiat de la conscience sans pour autant prétendre à une préexistence idéale, travers constitutif de l'invalidité métaphysique du possible : le virtuel est inclus dans le réel en ce qu'il prolonge ma perception en action par rapport à l'image privilégiée qu'est mon corps. Bergson déclare à ce propos : « Notre perception, qui mesure justement notre action virtuelle sur les choses, se limite ainsi aux objets qui influencent actuellement nos organes et préparent nos mouvements ⁵. » On comprend par là que le virtuel est une marge ménagée autour des stimuli reçus par la conscience pour lui permettre d'amorcer une pluralité de réactions pertinentes (qu'il convienne d'agir sur les choses ou de contrôler leur action sur nous), ce qui est précisément la fonction de la perception pour Bergson : orienter l'action pour garantir une adaptation optimale aux nécessités de la vie. Comme le résume Marc Parmentier, la perception n'est donc pas « une représentation des choses elles-mêmes mais de notre « action virtuelle » sur elles ⁶ ». Plus concrètement, ce rôle est assuré par les *mouvements* ou *ébranlements* cérébraux, qui « esquissent à tout moment les démarches virtuelles de mon corps. [...] La moelle transforme les excitations subies en mouvements exécutés ; le cerveau les prolonge en réactions simplement naissantes ⁷. » Au-delà de la réaffirmation de la réalité du virtuel par la mention de son concomitant physique, nous voulons souligner l'importance du lexique évocateur d'une *création en train de se faire*, manifesté ici à travers les termes "esquisser" et "naître", qui inscrit cette notion dans un entre-deux subtil seyant bien à la démarche de Bergson. Comme l'indique cette dernière citation, le virtuel se distingue (par différence de degré et non de nature) du mécanisme réflexe qui réalise l'action conséquente à un stimulus donné sans le truchement de la conscience, mais il s'oppose aussi radicalement à la configuration chimérique visée par le possible dans laquelle des alternatives équivalentes seraient clairement posées face

5. H. Bergson, *Matière et mémoire* (3e édition)..., p. 199.

6. M. Parmentier, « Virtualité et théorie de la perception chez Bergson »...

7. H. Bergson, *Matière et mémoire* (3e édition)..., p. 19.

au sujet, puisque le virtuel ne fait que suggérer la réaction à suivre sans la pousser à son terme.

Afin d'éclairer cette nuance et d'éviter toute confusion susceptible de reconduire les faux problèmes que Bergson s'attache à disséquer, Deleuze établit une dichotomie entre « deux types de multiplicité, celle de termes juxtaposés dans l'espace et celle d'états qui se fondent dans la durée »⁸ (cette dichotomie rejoint d'ailleurs celle de notre citation d'accroche en introduction). Par opposition à la multiplicité quantitative dans laquelle s'inscrit le possible, qui considère séparément différents partis figés en posant du même coup un univers abstrait, le virtuel relève d'une multiplicité qualitative ; il maintient certes l'idée d'une diversité de tendances, mais celles-ci sont originellement solidaires et confondues tout en demeurant incommensurables entre elles, puisqu'elles sont l'étoffe même de la durée en train de s'élaborer, donc de la vie psychologique : toute conscience est « [chargée] d'une multiplicité énorme de virtualités qui [s'entrepénètrent]⁹ », c'est-à-dire d'un « empiètement mutuel de mille et mille tendances qui ne seront pourtant « mille et mille » qu'une fois extériorisées les unes par rapport aux autres, c'est-à-dire spatialisées¹⁰ ».

De fait, l'action qui s'apprête à être accomplie sur un objet ne prend véritablement forme que de façon graduelle, à la faveur d'une subtile conversion discursive de l'espace en durée, caractéristique de l'ambition qualitative bergsonienne : « plus la distance décroît entre cet objet et notre corps, plus, en d'autres termes, le danger devient urgent ou la promesse immédiate, plus l'action virtuelle tend à se transformer en action réelle¹¹. » Comme dans le cas du possible, l'émergence d'une action particulière participe de la visée la plus naturelle à l'homme : la satisfaction pragmatique de ses besoins. En effet, Bergson n'hésite pas à présenter les centres cérébraux comme des instruments voués à choisir, parmi les virtualités, « celles qui devront s'actualiser¹² » : la conscience ne fait qu'« extraire du tout réel une partie virtuelle, choisir et dégager enfin ce qui l'intéresse¹³ ».

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le fait que le virtuel provienne également d'une opération sur le réel n'est pas paradoxal : à la différence du possible, il n'est pas constitué par la conscience comme une projection idéale, mais il se façonne seul dans une progression vécue ; de même, l'actualisation du virtuel ne consiste pas en une sélection d'items préétablis, mais en une sélection dynamique qui fabrique l'objet de son choix en même temps qu'elle le choisit. Deleuze fait à ce sujet une remarque extrêmement juste (que nous allons d'ailleurs illustrer plus précisément dans la section suivante à travers la dimension virtuelle de l'évolution comme phénomène vital) : « Si des formes ou des produits actuels peuvent se ressembler, ni les mouvements de production ne se ressemblent,

8. G. Deleuze, *Le Bergsonisme*..., p. 8.

9. H. Bergson, *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 197.

10. *Ibid.*, p. 280.

11. Id., *Matière et mémoire* (3e édition)..., p. 57.

12. Id., *L'Énergie spirituelle* (3e édition)..., p. 82, *La Conscience et la vie*.

13. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 279.

ni les produits ne ressemblent à la virtualité qu'ils incarnent ¹⁴. » Le passage du virtuel à l'actuel est opérée par une *différenciation* qualitative dans le flux de la durée, accomplie dans une poussée interne et préréflexive de la conscience, contribuant ainsi à une imprévisible création de nouveauté, par contraste avec le possible qui n'en donne que l'illusion, à la faveur d'une pétition de principe voulant aboutir au réel tout en le prenant pour point de départ.

Prenons une pause dans notre développement pour dresser un constat important sur la base des citations qui précèdent : le virtuel semble engagé, au même titre que le possible, dans une relation antagoniste avec le réel, alors qu'on retrouve fréquemment dans la littérature une idée empruntée à Deleuze qui la nie *a priori* : « Le virtuel ne s'oppose pas au réel, mais seulement à l'actuel. Le virtuel possède une pleine réalité, en tant que virtuel. Le virtuel doit même être défini comme une stricte partie de l'objet réel ¹⁵. » Nous ne pouvons qu'approuver les deux dernières phrases de cette citation, puisque nous venons de montrer que le virtuel est fort opportunément l'ensemble des aspects du réel qui intéressent l'utilité pratique de la conscience à travers la perception et qui commencent leur maturation vers une réaction concrète ; en revanche, il s'avère faux, ou du moins réducteur, de ne comprendre le virtuel qu'en dualité avec l'actuel. Comme l'indiquent les deux cartes de chaleur proposées en Fig. 9 ¹⁶, hormis dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* et *Le Rire*, les cooccurrences de l'adjectif "virtuel" avec l'adjectif "réel" sont encore plus significatives qu'avec l'adjectif "actuel", et ce quelle que soit la taille de fenêtre choisie.

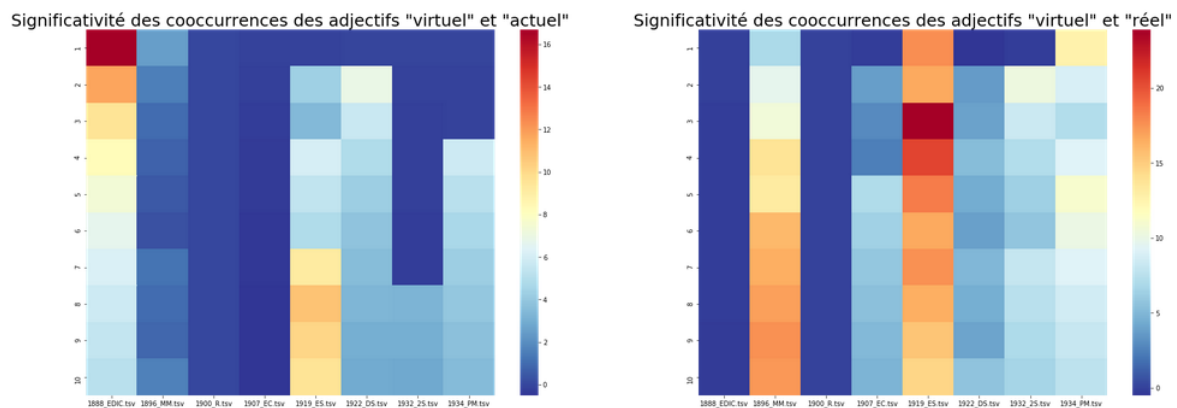


FIGURE 9 – Significativité des cooccurrences des paires d'adjectifs "virtuel"/"actuel" et "virtuel"/"réel" pour chaque texte du corpus et différentes tailles de fenêtre (1 à 10 *tokens*)

A notre stade, ce phénomène peut être expliqué par deux causes complémentaires,

14. G. Deleuze, *Le Bergsonisme...*, p. 110.

15. Id., *Différence et répétition*, Presses Universitaires de France, Paris, 1968 (Quadrige), p. 269.

16. Ces deux visualisations ont été réalisées à l'aide du script `two-heatmaps.py`, disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "misc-scripts".

qui correspondent au double emploi dissimulé de la notion de réel chez Bergson. Le réel désigne en premier lieu le tout de l'existant, dont se détache explicitement le virtuel en tant que portion sélectionnée, mais il ne s'agit pas là d'une véritable relation d'opposition : le virtuel doit être compris en fonction du réel, comme le possible, mais il en émerge de l'intérieur au lieu de le contrefaire de l'extérieur. En seconde instance, le réel semble être employé au contraire comme une section privilégiée du virtuel issue de sa différenciation : on fait ici référence à cette « action réelle » tirée de la masse indéterminée des « actions virtuelles », et celle-ci s'apparente bien à ce que Deleuze désigne par la notion d'actuel (on comprend d'ailleurs aisément qu'une plume aussi élégante que celle de Bergson ait pu regimber contre la redondance apparente d'une expression telle qu'une "action actuelle").

Ces considérations nous permettent donc d'expliquer la significativité supérieure des cooccurrences de "virtuel" et "réel" par rapport à "actuel" (puisque "réel" s'accapare ponctuellement la fonction assignée à "actuel" tout en conservant ailleurs son sens le plus large), et en même temps de renouveler notre assentiment à la formule deleuzienne en connaissance de cause, qui s'autorise à schématiser commodément la pensée de Bergson pour en évacuer la polysémie ambiguë du réel. Par souci de clarté, au risque d'une formalisation également excessive, nous pourrions résumer cette position singulière du virtuel de la façon suivante : « $\text{réel} \supset \text{virtuel} \supset \text{actuel}$ ». Un paradoxe subsisterait pourtant : en advenant, l'actuel vient grossir le tout du réel alors qu'il semble justement en dériver dans la relation que nous venons d'énoncer. C'est que de telles conceptions ensemblistes négligent la radicale nouveauté qui se crée continûment au gré de l'effort d'actualisation du virtuel, ce dernier se posant ainsi à la fois comme produit et générateur du réel sans pour autant commettre la même pétition de principe que le possible.

Afin de rendre plus tangible cette vertu dynamique du virtuel, que nous avons déjà évoquée du point de vue théorique de la différenciation, nous allons maintenant nous pencher sur son caractère subjectif, ou plus précisément *pro-subjectif*. Reprenons la définition des catégories de subjectif et d'objectif donnée par Bergson dans l'*Essai* : « Nous appelons subjectif ce qui paraît entièrement et adéquatement connu, objectif ce qui est connu d'une manière qu'une multitude toujours croissante d'impressions nouvelles pourra être substituée à l'idée que nous en avons actuellement ¹⁷. » Cette assertion, livrée dans le texte avec la force de l'évidence, et censée recouper une distinction entre esprit et matière, est problématique à première vue ; comme l'admet Deleuze lui-même, on voudrait intervertir les termes pour la comprendre. Cette « multitude toujours croissante d'impressions nouvelles » n'est-elle pas justement l'apanage du virtuel tel que nous l'avons considéré jusque là ? Comment concilier alors ce fait avec l'idée selon laquelle « la matière est absolument comme elle paraît être », excluant « toute virtualité, toute puissance cachée » ¹⁸ ? Nous avons affaire une fois encore à un flou terminologique dans l'écriture bergsonienne, que

17. H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition)... , p. 62.

18. Id., *Matière et mémoire* (3^e édition)... , p. 76.

Deleuze est parvenu à dissiper brillamment dans un développement que nous voudrions rapidement restituer.

Le subjectif, désignant par excellence la durée dans laquelle se déroule la vie psychologique, se manifeste dans un « processus indivisible par lequel [l'esprit] fixe son attention successivement sur les diverses parties d'un espace donné¹⁹ » ; à mesure qu'il démêle les aspects pluriels de l'objet de son attention, il voit l'objet changer qualitativement : « c'est le virtuel en tant qu'il s'actualise, en train de s'actualiser, inséparable du mouvement de son actualisation²⁰. » Le subjectif est donc continûment façonné par ces différenciations, et par conséquent connu adéquatement, puisque l'objet équivaut toujours à la saisie qu'on en a, à l'état psychique sans cesse renouvelé qu'il suscite. Dans la direction opposée, l'objectif, désignant par excellence l'espace et la matière brute qui s'y étend, est une ontologie abstraite synthétisant *a posteriori* et actuellement tous les aspects de l'objet : quels que soient alors ceux que l'on considère en particulier, l'objet ne change pas en soi ; on pourrait toujours embrasser des détails plus nombreux ou plus fins (et c'est sans doute ce que Bergson entend par « multitude toujours croissante d'impressions nouvelles »), sa divisibilité est sans fin, c'est-à-dire alors que l'objectif « contient toujours plus, et n'est donc pas connu adéquatement²¹ ». Si cette question de la connaissance adéquate mérite d'être traitée pour elle-même, elle ne touche que marginalement notre sujet ; nous pouvons tout de même conclure ici que le virtuel n'opère effectivement qu'à l'intérieur de la conscience et que c'est bien *pour* le sujet qu'il accomplit son œuvre créatrice, par opposition à une extériorité plutôt pensée que vécue dans laquelle on reconnaît facilement la perspective mécaniste adoptée par le possible.

Cette considération doit à présent nous amener à préciser une nouvelle spécificité du virtuel : nous avons vu comment et de quel point de vue l'actualisation du virtuel en nouveauté qualitative s'opère, mais de quelle instance procède-t-elle ? Une fois de plus, la réponse réside dans une posture intermédiaire : l'actualisation des virtualités ne se fait pas nécessairement ou automatiquement, mais elle ne relève pas non plus d'un choix subjectif au sens strict, comme ce qui précède pourrait le laisser imaginer. Puisque le virtuel est, comme nous l'avons dit, une « naissance » ou une « esquisse », nous devons affirmer la vérité de cette formule de Marc Parmentier : « L'action virtuelle n'est pas séparable d'un commencement d'actualisation²². » En revanche, toute virtualité ne prétend pas à l'actualisation, contrairement au possible leibnizien : Bergson envisage clairement que « l'action réelle passe et que l'action virtuelle demeure²³ », c'est-à-dire que les virtualités non-actualisées restent telles, potentiellement de façon définitive, comme si elles étaient à la fois intéressées par l'action à venir et désintéressées de leur propre sort. C'est à

19. Id., *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition)... , p. 63.

20. G. Deleuze, *Le Bergsonisme*... , p. 36.

21. *Ibid.*, p. 37.

22. M. Parmentier, « Virtualité et théorie de la perception chez Bergson »...

23. H. Bergson, *Matière et mémoire* (3^e édition)... , p. 36.

notre sens ce que Matthias Vollet entend, à raison, en déclarant que le virtuel « ne se meut pas lui-même » et requiert un « appel »²⁴. Le virtuel en voie d'actualisation est assimilable, dans le lexique bergsonien, à une « zone d'indétermination » (on compte au total 4 occurrences de ce trigramme dans le corpus), où la conscience exerce la « puissance de choix » (3 occurrences) qui lui est proportionnelle ; cette délibération, néanmoins, ne ressemble pas à la configuration idéale (illustrée par le symbole de la fourche de l'*Essai* commenté dans la première partie) où le sujet délibérerait entre des alternatives fixes en pleine connaissances de leurs tenants et aboutissants : comme nous l'avons dit, les différentes directions qui s'offrent à la conscience ne s'affirment qu'au cours du processus même qui les sélectionne. L'élection de la tendance actuellement suivie ne s'opère pas non plus de façon aléatoire, par quelque caprice incompréhensible de nos centres cérébraux, mais plutôt par une convergence immédiate, celle d'une certaine volonté préréflexive du sujet et du virtuel qui lui apparaît, vers l'action qui présentera le visage le plus favorable à la vie d'un point de vue qualitatif (et non pas selon le critère quantitatif, purement rationnel, du « meilleur possible » des partisans de Leibniz).

Non sans payer un tribut à la finesse d'analyse de Deleuze, nous avons donc éclairci les caractéristiques essentielles du virtuel chez Bergson : pluralité de tendances indifférenciées, il est une réalité latente qui prolonge la perception en action utile par un processus d'actualisation hétéronome qui s'achève en une création de qualité pour la conscience. Ces atouts lui permettent de toucher le devenir que visait le possible sans pour autant s'exposer aux mêmes critiques métaphysiques, puisque le virtuel replace précisément l'action en train de s'accomplir dans le cours de la durée. Nous pouvons à présent nous appuyer sur ces fondements pour comprendre comment Bergson élargit le spectre du virtuel à d'autres champs de la vie psychologique.

3.2 Des applications spécifiques excédant la seule appréhension de l'avenir

C'est dans *Matière et mémoire* que Bergson fournit au lecteur la définition à la fois la plus claire et la plus large du virtuel : cette notion désigne alors pour lui une « existence qui est propre aux choses de l'esprit²⁵ ». Et comme le suggère le titre de cet ouvrage, cette définition englobe notamment le souvenir comme phénomène de conservation et perpétuation psychologiques du passé.

Au cours de sa démonstration de la différence de nature entre perception et mémoire, thèse cruciale dans la mesure où elle contribue à dépasser et résoudre le conflit

24. M. Vollet, « La vitalisation de la tendance : de Leibniz à Bergson »...

25. H. Bergson, *Matière et mémoire* (3e édition)..., p. 272.

historique entre idéalisme et matérialisme, Bergson établit que ces deux manifestations de la conscience ne sauraient se distinguer par une simple variation d'intensité : par opposition au présent, siège de la perception qui vise d'emblée l'action « le passé est par essence ce qui n'agit plus²⁶ ». Ainsi, même lorsque Bergson affirme, en se livrant à l'examen d'une pathologie appelée « fausse reconnaissance » – assimilable dans le langage courant à l'impression de « déjà vu » –, que la formation du souvenir est contemporaine à celle de la perception²⁷, c'est toujours son caractère fondamentalement impuissant qui confère au souvenir sa couleur de passé. En revanche, et nous rejoignons ainsi les caractéristiques du virtuel précédemment dépeintes, « le passé tend à reconquérir son influence perdue en s'actualisant [par un progrès continu]²⁸ » ; en d'autres termes, si le virtuel est en soi ineffectif (et c'est d'ailleurs précisément ce qui constitue son antagonisme avec l'actuel), il est toujours source de qualité nouvelle pour le sujet en ce qu'il parvient, poussé à son terme, à orienter concrètement l'action ; il endosse le costume de l'avenir comme de l'advenu, indique des pistes à explorer aussi bien qu'il rappelle des informations utiles.

En tant que désintéressement de l'action, le souvenir pur, c'est-à-dire le souvenir considéré pour lui-même, procède d'un relâchement de l'attention à la vie, et incline vers l'état-limite du rêve, contrebalançant l'extrême inverse représenté par l'action impulsive. Il requiert donc « un acte *sui generis* par lequel nous nous détachons du présent pour nous replacer d'abord dans le passé en général²⁹ ». Deleuze, avec emphase, souligne qu'il s'agit là d'un « véritable saut » par lequel « on s'installe d'emblée dans le passé », c'est-à-dire dans une ontologie du « passé en général qui rend possibles tous les passés »³⁰, eux-mêmes « [coexistant] avec chaque présent³¹ ». Dans la continuité de cet état, notre conscience se dirige spontanément vers « une certaine région du passé » où nous pressentons la rencontre du souvenir plus ou moins vague que nous cherchons – notons que cette métaphore spatiale ne joue qu'un rôle d'image, puisque la mémoire est strictement irréductible, chez Bergson, à tout substrat cérébral : le cerveau n'est qu'un organe de sélection des souvenirs et non leur contenant matériel. Ce processus de contraction de la mémoire, que Bergson compare à la mise au point d'un appareil photographique³², constitue selon Deleuze le stade de l'« appel au souvenir », précédant son actualisation proprement dite dans une phase d'« évocation » ou, de façon équivalente, de « rappel de l'image »³³. Nous retrouvons alors les caractères du virtuel que nous connaissons bien maintenant : « Peu à peu, [notre souvenir] apparaît comme une nébulosité qui se condenserait³⁴ » et « [le passé] s'épanouit

26. *Ibid.*, p. 71.

27. Id., *L'Énergie spirituelle* (3e édition)..., cf. p. 138, *Le Souvenir du présent et la fausse reconnaissance*.

28. Id., *Matière et mémoire* (3e édition)..., p. 145.

29. *Ibid.*, p. 148.

30. G. Deleuze, *Le Bergsonisme*..., pp. 52-53.

31. *Ibid.*, p. 55.

32. H. Bergson, *Matière et mémoire* (3e édition)..., cf. p. 148.

33. G. Deleuze, *Le Bergsonisme*..., p. 59.

34. H. Bergson, *Matière et mémoire* (3e édition)..., p. 148.

en image présente, émergeant des ténèbres au grand jour³⁵ ». Le souvenir, charriant avec lui tout l'arrière-plan dont il se détache, ce dernier étant plus ou moins riche en détails en fonction de la latitude laissée par la conscience au travail de réminiscence, gagne donc le statut d'image au cours du processus de différenciation : il se montre de mieux en mieux défini et délaisse graduellement son apparence onirique pour s'acheminer vers la consistance de l'action. Une métaphore abondamment commentée par Deleuze illustre bien, dans cette configuration, le double mouvement de l'actualisation : par « translation », la mémoire se porte « au-devant de l'expérience », en même temps qu'elle « s'oriente vers la situation du moment pour lui présenter la face la plus utile » par « rotation »³⁶. Or, la « face la plus utile », toujours subordonnée à l'action chez Bergson, doit se manifester à travers une « [imitation] de la perception »³⁷, puisque cette faculté, comme nous l'avons établi, consiste précisément à amorcer l'action. Le graphe présenté en Fig. 10 récapitule dans une saisie intuitive les termes de cette transformation du passé impuissant en présent agissant, affirmant le rôle singulier du virtuel en l'absence totale de la notion de possible :

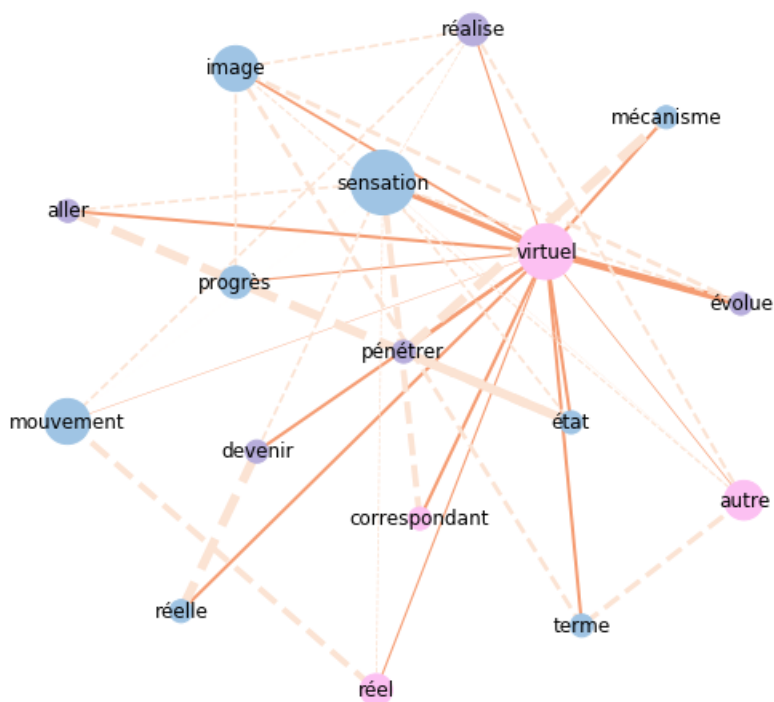


FIGURE 10 – Union des réseaux lexicaux de "virtuel" et "possible" dans le paragraphe 154 de *Matière et mémoire*

Comme nous le constatons à l'examen des cooccurrents les plus significatifs, le souvenir virtuel est indissociable de sa propre "évolution" aboutissant à l'expérience reproduite

35. *Ibid.*, p. 150.

36. *Ibid.*, p. 188.

37. *Ibid.*, p. 148.

des "sensations" correspondant au *présent passé* qu'il *re-présente*. Celles-ci vont alors préparer l'accomplissement des démarches ou réactions utiles dont elles sont le concomitant habituel, achevant la transition de l'image cristallisée par l'« appel au souvenir » au "mouvement" effectif. C'est donc dans cette mesure que Bergson affirme que « les centres où naissent les sensations peuvent être actionnés [...] par devant et par derrière³⁸ » : le premier canal est extérieur à la conscience, projetant pour elle une image de l'objet réel comme pluralité d'actions virtuelles, tandis que le second lui est intérieur, fournissant en complément les informations saillantes du souvenir, lui aussi virtuel. Le virtuel est donc constamment mobilisé dans le progrès de la perception, à la fois centrifuge et centripète, où « l'image-souvenir [renvoie] à l'image-perception³⁹ ».

De même qu'il caractérise l'avenir immédiat, le virtuel est donc à présent légitimement établi comme le mode d'existence du passé tout entier, susceptible d'être actualisé lui aussi en perception ; il s'avère de surcroît que la perception elle-même recèle des virtualités selon Bergson. En effet, si, comme nous l'avons dit, la perception se prolonge en action en décelant dans le réel les prises qu'il offre au corps (ou, réciproquement, l'emprise qu'il risque d'avoir sur le corps), c'est précisément parce qu'elle actualise certains traits originellement indistincts d'une perception virtuelle qui embrasse la totalité du réel, appelée par Bergson « perception pure⁴⁰ ». Celle-ci serait alors en coïncidence complète avec son objet, comme impersonnelle⁴¹, mais une telle perception complète ne se présente jamais effectivement à la conscience, puisqu'elle englobe une masse de données dans lesquelles sont noyées les quelques informations particulières qui sauront servir son intérêt pratique, et c'est bien sur ces dernières que la conscience doit se focaliser pour perpétuer son avancée : c'est dans ce sens que Bergson déclare que « nous percevons virtuellement beaucoup plus de choses que nous n'en percevons actuellement⁴² ».

L'écart entre l'objet et la perception que l'on en possède est donc rempli par la subjectivité, qui ancre dans le temps la « perception concrète et complexe, celle que gonflent [les] souvenirs et qui offre toujours une certaine épaisseur de durée⁴³ », tandis que la perception pure dont elle est l'actualisation demeure virtuelle et passive dans l'immédiateté de chaque présent. Une fois de plus, le virtuel considéré en soi réside dans une marge inutile, mais le mouvement subjectif qui l'actualise et lui donne son sens le révèle comme source de qualité nouvelle pour l'action. Ainsi, en constatant la symétrie de nos développements respectivement consacrés à la nature virtuelle de la mémoire et de la perception, nous sommes maintenant en pleine mesure d'affirmer avec Jean Beaufret

38. *Ibid.*, p. 145.

39. G. Deleuze, *Le Bergsonisme...*, p. 63.

40. H. Bergson, *Matière et mémoire (3e édition)...*, p. 31.

41. G. Deleuze, *Le Bergsonisme...*, d'après p. 15.

42. H. Bergson, *L'Énergie spirituelle (3e édition)...*, p. 83, *Fantômes de vivants et recherche psychique*.

43. Id., *Matière et mémoire (3e édition)...*, p. 31.

que « la mémoire, exactement comme la perception, n'est que l'enveloppement virtuel de l'horizon actuel par un horizon plus large ⁴⁴ ». En d'autres termes, mémoire et perception sont deux voies virtuelles, aux contours flous et dilatés, en elles-mêmes impuissantes et désintéressées de l'action, qui concourent pourtant d'emblée à leur actualisation dans une perception réelle pour le sujet prolongée en action utile, c'est-à-dire dans l'expérience vécue dont Bergson s'efforce de peindre le portrait tout au long de son œuvre.

Cependant, le champ de validité du virtuel n'est pas cantonné à la subjectivité, du moins pas à celle du sujet dont il a été question jusqu'à présent. Nous voulons parler ici de l'*élan vital*, défini clairement par Frédéric Worms comme l'« effort unique qui est à l'origine de tout le déploiement de la vie ⁴⁵ ». Bergson en retrace les diverses manifestations tout au long de *L'Évolution créatrice*, déclarant que « chacune d'elle présente le plus souvent à l'état rudimentaire, ou latent, ou virtuel, les caractères essentiels de la plupart des autres manifestations ⁴⁶ ». On repère bien dans cette formulation, à travers une équivalence apparente avec les adjectifs "rudimentaire" et "latent", la dimension marginale et indistincte du virtuel, dont l'actualisation est opérée progressivement par l'évolution, qui « n'a fait qu'écarter l'un de l'autre, pour les développer jusqu'au bout, des éléments qui se compénétraient à l'origine ⁴⁷ ». Précisons à ce sujet que la configuration à l'origine de l'ensemble de ces phénomènes vitaux est analogue à celle de la mémoire et de la perception : « la coexistence de tous les degrés, de tous les niveaux, est virtuelle, seulement virtuelle ⁴⁸ », dans la mesure où l'évolution s'accomplit toujours en vue d'une efficacité pratique ; on aperçoit ainsi plusieurs lignes d'actualisation qui rompent une coexistence ineffective en privilégiant des tendances divergentes, permettant au vivant d'exercer, à travers la matière, son essentielle « capacité de résoudre des problèmes ⁴⁹ ». A nouveau, une tendance pertinente est actualisée tandis que les autres demeurent à l'état virtuel.

Mais de quels phénomènes vitaux et de quelles tendances est-il question au juste ? Parmi les « directions de l'évolution » analysées par Bergson, nous pouvons d'abord faire référence à la dualité des règnes animal et végétal, que la biologie s'est révélée incapable de distinguer de manière parfaitement tranchée. En effet, toute classification aboutit à la constitution de groupes hétérogènes, et la raison de cet échec, selon Bergson, est précisément qu'un groupe ne peut être défini « par la possession de certains caractères, mais sa tendance à les accentuer ⁵⁰ ». On conviendra ainsi que les végétaux approfondissent la direction de l'inconscience, de l'insensibilité et de la fixité, tandis que les animaux explorent

44. Jean Beaufret, *Notes sur la philosophie en France au XIXe siècle*, Pocket, 1984 (Agora), p. 97, d'après la lettre de Bergson à Georges Lechalas (1897).

45. F. Worms, *Le vocabulaire de Bergson*, Ellipses, 2013 (Le vocabulaire de...), p. 34.

46. H. Bergson, *Les Deux sources de la morale et de la religion...*, p. 123, reprenant quasiment à l'identique une phrase de la p. 116 de *L'Évolution créatrice*.

47. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 199.

48. G. Deleuze, *Le Bergsonisme...*, p. 95.

49. *Ibid.*, p. 107.

50. H. Bergson, *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 116.

celle de la conscience, de la sensibilité et de la mobilité, mais on reconnaîtra également que les végétaux disposent d'une conscience virtuelle (ou « endormie ⁵¹ ») qui s'actualise (ou se réveille) ponctuellement, comme le montre l'exemple des mouvements des plantes grimpantes ou carnivores, de même que les animaux sont parfois gagnés par l'actualisation d'une torpeur virtuelle, comme dans le cas des crustacés rhizocéphales.

Considérons dans une perspective analogue la double série divergente des arthropodes et des vertébrés : « au bout de la première ligne, nous trouvons les instincts de l'insecte ; au bout de la seconde, l'intelligence humaine ⁵². » Bergson tient alors à rappeler qu'« il reste une frange d'instinct autour de l'intelligence, et que des lueurs d'intelligence subsistent au fond de l'instinct ⁵³ », mobilisant à cet effet le lexique évocateur du virtuel à travers les substantifs "frange" et "lueur". Nous pouvons citer en guise d'exemple d'« instinct virtuel » actualisé le totémisme, ayant pour fonction tacite de distinguer des clans au sein de la tribu pour y assurer l'exogamie et ainsi empêcher qu'elle ne dégénère : il s'agit d'une représentation imaginative latente fonctionnant comme l'instinct lorsque la seule intelligence ne pourvoit pas aux besoins vitaux ⁵⁴. De façon complémentaire, nous pouvons déceler l'actualisation d'une intelligence virtuelle dans certains comportements simiens, et tout particulièrement dans la fabrication et l'utilisation d'outils ⁵⁵.

Effectuons une remarque importante avant de conclure : le mouvement de l'évolution illustre la remarquable accommodation du vivant à ses conditions d'existence, aussi bien par l'approfondissement extrême d'une tendance particulière que par la conservation latente des avantages des autres tendances ; un tel succès n'est cependant pas synonyme d'achèvement. *L'homo sapiens sapiens* se trouve « au bout » de la ligne intelligente, mais ce bout n'est pas un terme, puisqu'il continue de se prolonger sans cesse dans une direction toujours virtuelle. C'est pourquoi Deleuze déclare crucialement à propos du schéma évolutif bergsonien : « Il y a de la finalité parce que la vie n'opère pas sans directions ; mais il n'y a pas de but, parce que ces directions ne préexistent pas toutes faites, et sont elles-mêmes créées au fur et à mesure de l'acte qui les parcourt ⁵⁶. » Matthias Vollet résume dans une formule plus condensée que l'élan vital procède d'un « finalisme sans fin ⁵⁷ » ; nous ajouterions pour notre part, au risque de surcharger le tableau déjà gorgé de couleurs du virtuel, que l'évolution est guidée chez Bergson par une téléologie virtuelle : le vivant se lance toujours au devant de lui-même en entrevoyant et en amorçant concrètement l'optimisation de ses rapports au monde, mais cette optimisation n'existe effectivement comme telle que dans la mesure où le vivant l'accomplit.

51. *Ibid.*, p. 122.

52. Id., *L'Énergie spirituelle* (3e édition)..., p. 20, *La Conscience et la vie*.

53. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 123.

54. Id., *Les Deux sources de la morale et de la religion*..., d'après p. 195.

55. Tomos Proffitt et al., « Wild monkeys flake stone tools », *Nature*, 539 (2016).

56. G. Deleuze, *Le Bergsonisme*..., p. 111.

57. M. Vollet, « La vitalisation de la tendance : de Leibniz à Bergson »...

Nous avons donc établi le rôle essentiel du virtuel dans le déroulement de la vie chez Bergson, à travers des phénomènes *a priori* aussi incommensurables que l'action à venir, la mémoire, la perception et l'évolution globale des organismes. Hélas, et c'est ce que nous reprochons humblement à la synthèse deleuzienne, presque trop belle pour être vraie, le virtuel présente de façon récessive dans notre corpus des aspects incompatibles avec ceux que nous venons de développer, et nous devons maintenant en rendre compte.

3.3 Des conflits internes relativisant la validité métaphysique du virtuel

Nous avons introduit dans ce mémoire la notion de virtuel en fonction de son rôle prégnant : elle opère sur le plan métaphysique, où elle semble racheter les erreurs commises par le possible, et voit ses propriétés qualitatives reconnues dans l'accomplissement de nombreux phénomènes vitaux. De nombreux passages de l'œuvre en attestent aussi néanmoins un emploi pragmatique ; si cette seconde dimension n'est dans l'absolu pas incompatible avec la première, le fait de recourir au virtuel à des fins quotidiennes et spéculatives conduit à retomber dans les travers bien identifiés du possible, contrevenant au caractère dynamique et insaisissable du virtuel, dont le manque de cohérence métaphysique apparaît alors problématique.

L'examen rapproché des occurrences de l'adverbe "virtuellement" révèle des glissements de sens ponctuels, alors que nous les avons initialement interprétées de manière univoque comme l'expression d'un mode d'existence singulier. Commençons par considérer cet extrait de *Durée et simultanéité* visant à expliquer le succès de l'abstraction scientifique : « Si nous avons pu remplacer la succession par une juxtaposition, le temps réel par un temps spatialisé, le devenant par le devenu, c'est parce que nous conservons en nous le devenir, la durée réelle : quand l'enfant lit actuellement le mot tout d'un coup, il l'épèle virtuellement lettre par lettre⁵⁸. » Nous retrouvons bien ici le dualisme usuel virtuel/actuel, qui nous inciterait à concevoir l'acte de lecture à venir à partir de virtualités, parmi lesquelles la saisie globale du mot, seule lecture utile pour l'enfant, serait actualisée, tandis que la lecture progressive des caractères resterait à l'état d'action virtuelle. Cependant, l'équivalence syntaxique des deux propositions dépendantes d'un même "quand" semble indiquer la simultanéité de deux actions effectivement accomplies, la première de façon consciente, la seconde de façon inconsciente, comme présupposition de la première (puisque'il faut bien assembler les lettres pour parvenir au mot) : l'aspect marginal du virtuel désignerait alors non plus une réalité indifférenciée, mais plutôt une réalité implicite du fait de sa nature élémentaire.

58. H. Bergson, *Durée et simultanéité* (7^e édition)... , p. 154.

De façon peut-être plus tangible, Bergson déclare aussi que la science, en substituant donc « le déroulé au déroulement », « confère virtuellement à l'espace une dimension additionnelle »⁵⁹ (à savoir le temps, pour rappel). On pourrait comprendre une nouvelle fois, d'après les cadres que nous avons établis dans les deux sections précédentes, que le temps comme quatrième dimension est une virtualité historiquement actualisée par Einstein, mais cette explication n'est pas satisfaisante pour autant : la différenciation du virtuel implique création de qualité, or Einstein n'a fait *que* rendre patent ce qui était latent par voie de déduction ; la science repose fondamentalement sur une conception induite du temps, comptant des intervalles au lieu de s'attacher à ce qui les remplit, et a toujours opéré son raisonnement à partir de ce postulat sans devoir attendre la formulation de la Relativité. Nous avons donc ici aussi affaire au virtuel comme action accomplie en filigrane, comme implication logique non-conscientisée.

Il en va de même lorsque Bergson écrit dix ans plus tard dans les *Deux sources* : « L'intelligence est faite pour agir mécaniquement sur la matière ; elle se représente donc mécaniquement les choses ; elle postule ainsi le mécanisme universel et conçoit virtuellement une science achevée qui permettrait de prévoir, au moment où l'acte est décoché, tout ce qu'il rencontrera avant d'atteindre le but⁶⁰. » Si l'intelligence restreint ses préoccupations conscientes à son action concrète de chaque instant, elle doit, pour garantir l'efficacité optimale de cette dernière, avoir déjà envisagé tous les cas de figure et prédit leurs conséquences ; en généralisant ainsi au maximum sa réflexion, elle pose à travers la science – sans nécessairement s'en rendre compte (et c'est bien en ce sens que nous entendons cet emploi particulier de "virtuellement") – un ensemble de lois idéalement applicables à toute la matière existante (ou même simplement pensée), un ensemble qui n'évolue pas qualitativement comme le réel que l'intelligence prétend décrire, mais s'accroît quantitativement par le travail autonome de la logique.

Nous avons maintenant bien cerné cette couleur pragmatique du virtuel en la caractérisant par les idées d'« inconscient » et d'« implicite » ; Bergson le fait lui-même à plusieurs reprises en parlant de « connaissance innée (virtuelle ou inconsciente, il est vrai)⁶¹ » ou de mathématique « virtuelle ou implicite⁶² ». En prêtant attention à ces termes précis, nous devons reconnaître que leur équivalence avec le virtuel s'inscrit en contradiction directe avec nos attentes métaphysiques : le virtuel devrait justement être le gage d'une conscience en train d'avancer librement vers son avenir immédiat, charriant les objets qui vont l'aider dans cette démarche en même temps qu'elle leur donne consistance, et non celui d'un mode opératoire si évident qu'on l'a déjà suivi tel quel sans y prêter attention. Cet écart entre deux acceptions pragmatique et métaphysique du virtuel

59. *Ibid.*, p. 59.

60. Id., *Les Deux sources de la morale et de la religion...*, p. 146.

61. Id., *L'Évolution créatrice (3e édition)...*, p. 163.

62. Id., *La Pensée et le mouvant...*, p. 45.

pourrait être résorbé en replaçant notre focale sur la subjectivité ; en effet, et nous l'avons déjà suggéré, si de tels aspects implicites (qu'il s'agisse d'un mot décomposé en lettres, d'un espace à quatre dimensions ou d'une science universelle en droit) n'impliquent pas de changement de nature en étant explicités, ils peuvent tout à fait conférer à leur objet une couleur radicalement nouvelle pour le sujet qui les actualise, celui-ci étant susceptible d'éprouver une véritable révélation à la prise de conscience de ces aspects. Le caractère problématique du virtuel est donc en grande partie imputable à un passage de la focale subjective à la focale objective, et bon nombre d'occurrences, comme nous allons le voir, se réduisent strictement à la seconde, galvaudant par là le virtuel en possible.

L'exemple le plus récurrent d'une telle assimilation négative du virtuel au possible est sans doute celui de vues figées prises sur le changement, à travers les bigrammes "arrêt virtuel", "station virtuelle" ou encore "immobilité virtuelle". Le diagramme en barres présenté en Fig. 11⁶³ récapitule l'ensemble des occurrences (au singulier et au pluriel) de "possible" et "virtuel" comme épithète postposée à l'un des trois substantifs susmentionnés, qui expriment tous la même idée de fixité. Nous constatons, aussi bien à l'échelle des textes individuels qu'à celle du corpus entier, que le virtuel est l'adjectif le plus abondamment utilisé dans ce cadre, qui relève pourtant des attributs caractéristiques du possible.

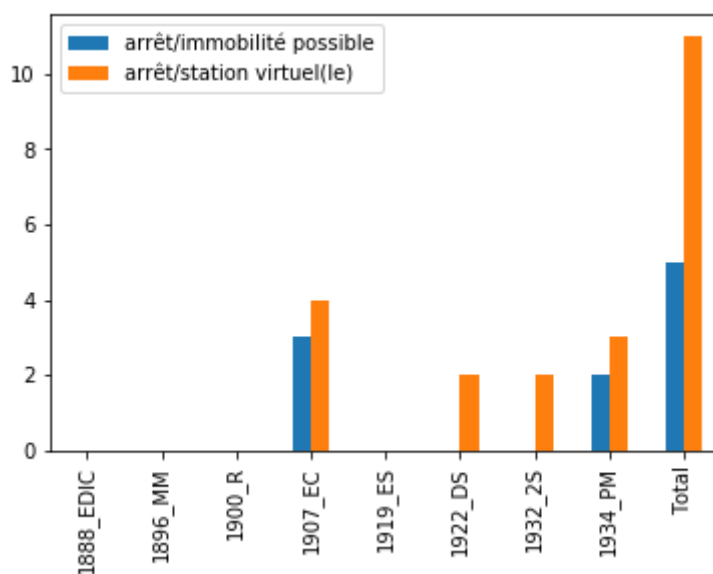


FIGURE 11 – Fréquence absolue des bigrammes exprimant l'idée d'immobilité à l'aide des adjectifs "possible" ou "virtuel" par texte du corpus

63. Réalisé grâce au script double-bar.py, disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "misc-scripts", à partir des données issues de TXM disponibles dans le répertoire "data/data-txm".

Citons un extrait de *Durée et simultanéité* à titre d'exemple : « ces simultanités [que nous comptons pour mesurer le temps] sont des instantanéités ; elles ne participent pas à la nature du temps réel ; elles sont de simples vues de l'esprit, qui jalonnent d'arrêts virtuels la durée consciente et le mouvement réel⁶⁴. » Nous nous apercevons ici que le fait d'employer le virtuel pour qualifier la stabilité recherchée par l'intelligence dans sa démarche de connaissance est proprement inconciliable avec une quelconque source de création pro-subjective, puisque le virtuel apparaît alors tout simplement exclu du réel, à l'instar du possible, et non comme une réalité latente. Dans cette configuration, il n'est plus question d'actualisation pour le virtuel : le mouvement est un geste simple et indivisible, et à aucun moment de son trajet le mobile n'est effectivement arrêté. Il ne pourrait l'être qu'en droit, une fois transposé *a posteriori* au champ de l'abstraction ; on retrouve alors dans le virtuel le caractère d'*illusion rétrospective* que Bergson a décrit et critiqué chez le possible. Quelques pages plus loin, en examinant la différence de mesure temporelle, pour une même expérience, entre deux horloges mobile et immobile, l'auteur insiste : « Toutes ces successions sont [...] virtuelles ; seule est réelle la simultanéité⁶⁵. » Ne se contentant pas de marquer une différence ontologique, il appuie encore davantage la nature fictive du virtuel dans ce cadre : dans le même paragraphe, pour caractériser la multiplicité des temps mathématiques par opposition à l'unicité de la durée vécue, on retrouve les expressions « purement fictive », « simplement pensé », « imaginé », et même « pur possible ». Le divorce métaphysique/pragmatique du virtuel est donc nettement consommé à travers cet emploi, émergeant dans *L'Évolution créatrice* et particulièrement prégnant dans *Durée et simultanéité*.

D'autres caractéristiques propres au possible peuvent également être reconnues marginalement dans le virtuel. Bergson écrit dans *L'Évolution créatrice* : « Vous ne pouvez vous donner [un espace homogène] sans introduire, du même coup, une géométrie virtuelle qui se dégradera, d'elle-même, en logique⁶⁶ », ou encore : « Notre perception morcelle la matière inerte en corps distincts, guidée par les intérêts de l'action, guidée par les réactions naissantes que notre corps dessine, c'est-à-dire par les genres virtuels qui aspirent à se constituer⁶⁷. » De même, dans la deuxième introduction de *La Pensée et le mouvant* : « La découverte porte sur ce qui existe déjà, actuellement ou virtuellement ; elle était donc déjà sûre de venir tôt ou tard⁶⁸. ». Nous retrouvons dans la première citation l'idée pragmatique d'implication logique cachée déjà discutée, dans la seconde le lexique évocateur du virtuel métaphysique à travers l'adjectif "naissant" et le verbe "dessiner", dans la troisième la confirmation de l'existence réelle du virtuel ; dans chacun de ces cas, nous sommes en même temps confrontés à la thèse problématique d'une actualisation nécessaire

64. Id., *Durée et simultanéité* (7e édition)... , p. 60.

65. *Ibid.*, p. 132.

66. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)... , p. 231.

67. *Ibid.*, p. 248.

68. Id., *La Pensée et le mouvant*... , p. 62.

du virtuel, ou du moins d'une prétention autonome à l'actualisation, marquée respectivement par les locutions verbales "se dégrader de soi-même", "aspirer à se constituer" et "venir tôt ou tard". Une nouvelle fois, cet aspect vient miner la validité métaphysique du virtuel dans la mesure où nous savons que Bergson ne souscrit pas à cette vision d'inspiration leibnizienne du devenir. Si l'actualisation s'accomplit dans les limites d'une inhibition cérébrale visant à privilégier la satisfaction des intérêts pratiques immédiats, elle ne saurait être réduite aux déroulements parallèles de l'ensemble des virtualités, ni même à une compétition entre virtualités : « Fermez la barrière, vous savez que personne ne traversera la voie : il ne suit pas de là que vous puissiez prédire qui la traversera quand vous ouvrirez⁶⁹. » Le virtuel devrait, d'après les deux sections précédentes, constituer le corollaire d'une création subjective libre, et non procéder d'une nécessité mécanique impersonnelle.

Nous touchons à nouveau par cette voie la thèse de la préexistence idéale, que Bergson attribue aussi très ponctuellement au virtuel, notion au contraire censée, selon Deleuze, relever d'une indétermination originelle permettant de replacer la progression de la vie psychologique dans la durée. Bergson déclare dans son *Introduction à la métaphysique* que la pensée kantienne « se réduit à l'égale possibilité de deux attitudes opposées de l'esprit devant tous les grands problèmes ; ses manifestations sont autant d'options arbitraires, toujours éphémères, entre deux solutions formulées virtuellement de toute éternité⁷⁰. » Si l'assimilation du possible et du virtuel à laquelle nous avons ici affaire est opérée dans un cadre rhétorique, elle n'en demeure pas moins contradictoire par rapport au sens exclusif que nous aurions voulu lui donner : du fait de l'expression radicale « de toute éternité », en négation manifeste de la durée chère à Bergson, nous ne pouvons retrouver trace dans cet extrait d'une éventuelle subjectivité pour laquelle l'actualisation de ces « solutions » résulterait en leur transformation qualitative.

Ces conflits internes indépassables – que Deleuze a laissés de côté dans son articulation déjà complexe des multiples aspects de la notion de virtuel – finissent par donner l'impression que Bergson, « d'un livre à l'autre, oublierait le sens qu'il a donné aux mots⁷¹ ». Afin de surmonter ce constat absurde, Aurélien Feneuil choisit de tenir pour exacts synonymes le possible et le virtuel, vidant alors le second terme de sa consistance propre et évacuant facilement son apparence positive⁷², pour aboutir à cette conclusion :

69. *Ibid.*, p. 130, *Le Possible et le réel*.

70. *Ibid.*, p. 252, *Introduction à la métaphysique*.

71. A. Feneuil, « No future - sur une fausse distinction entre le possible et le virtuel dans la philosophie de Bergson et ses implications »..., p. 10.

72. Pour les besoins de son argumentation, Feneuil prend pour référence la citation suivante du *Possible et du réel* (p. 129) : « Le possible [entendu comme non-impossible] n'est à aucun degré du virtuel, de l'idéalement préexistant » ; à la faveur de la structure logique floue de cette phrase, Feneuil postule une identité de part et d'autre de la virgule, assimilant alors le virtuel à l'idéalement préexistant, alors qu'on pourrait inversement soutenir la distributivité de la négation, dont la simple présence indique déjà une différence entre possible et virtuel.

« Quand le virtuel ou le possible semblent désigner l’avenir, ils désignent en fait l’habitude que nous avons de nous rapporter à l’avenir comme à du passé, pour prévoir notre action sur lui. » Selon Feneuil, la validité de l’interprétation deleuzienne du virtuel doit alors être restreinte aux seules théories de la mémoire et des tendances vitales divergentes ; dans ce paradigme, « le réel est *absolument* inanticipable, serait-ce même à l’aide du concept de virtuel », et donc « ce qui est à venir, c’est justement ce qui dans toute sa complexité, dans sa texture irréductible à ce qui est déjà là, *n’est pas* possible », thèse extrême que corrobore Jean-Luc Marion en concevant le « vrai possible » comme un événement, « c’est-à-dire ce qui advient incontestablement et publiquement dans l’effectivité sans pourtant la moindre image préalable, la moindre essence concevable d’avance, le moindre modèle visible et donc la moindre attente prévisible⁷³ ».

Si nos deux premières sections sur les caractéristiques métaphysiques du virtuel, largement influencées par Deleuze, nous ont permis de rendre compte du régime général suivi par cette notion dans l’œuvre de Bergson, nous avons dû prêter attention à ses conflits internes et entendre les critiques les plus fermes qui en résultent ; nous souscrivons d’ailleurs entièrement aux idées, citées dans ce cadre, de « texture irréductible à ce qui est déjà là » et d’« événement », qui ne font qu’appuyer l’idée de création essentielle au devenir et à la durée. Mais l’emploi pragmatique du possible et du virtuel, prégnant dans le premier cas et marginal dans le second, implique-t-il nécessairement que ces deux notions aient vocation à *anticiper* l’avenir, et soient par conséquent caduques dans la pensée bergsonienne ? L’approche adoptée par Feneuil, tentant de préserver à tout prix une intégrité nucléaire de la durée, semble méconnaître le travail de différenciation qualitative qu’elle opère continûment et aboutit finalement à son appauvrissement global. Si une porosité existe indéniablement entre le possible et le virtuel, elle n’est à notre sens pas exclusivement négative. Nous possédons en effet tout autant de raisons – sinon plus – de l’appréhender positivement, et d’entrevoir à travers leur association le moyen d’*esquisser* l’avenir, comme nous l’avons déjà envisagé avec le virtuel seul, de l’effleurer plutôt que le saisir à pleine main, et davantage encore de prendre conscience de la fabuleuse fécondité du devenir : telle est l’interprétation que nous allons maintenant défendre.

73. J.L. Marion, *Le virtuel et le possible*, discours prononcé pour l’Académie française à la séance publique annuelle des cinq Académies de l’Institut de France, 25 oct. 2011.

Chapitre 4

Coalescence du possible et du virtuel dans l'accomplissement créateur du devenir

Nous avons établi dans les deux premiers chapitres les caractéristiques prégnantes des notions de possible et de virtuel, aussi bien dans l'absolu qu'au moyen de comparaisons ; nous avons ainsi circonscrit en grande partie leur champ de validité dans le corpus bergsonien. Ces développements passés constituent d'ailleurs, selon nous, l'essentiel du présent travail de synthèse. Comme nous l'avons vu, les deux notions ne peuvent être toutefois radicalement distinguées, et leur association mérite de ce fait d'être traitée comme un phénomène propre, révélateur d'une certaine affinité. Dans cette optique, nous souhaitons proposer une interprétation particulière de la porosité existant entre ces deux termes, dans laquelle nous décelons la marque de l'esprit d'ouverture radieux animant toute la pensée bergsonienne. Cette lecture à l'inclination optimiste assumée pourrait être conçue comme le pendant de la lecture négative qui conduit Feneuil à frapper d'anathème le virtuel en même temps que le possible, dont nous avons déjà souligné les limites ; pas plus que cette dernière, notre interprétation ne saurait prétendre au statut de thèse péremptoire, si tant est que de telles certitudes puissent être jamais acquises en philosophie. La tâche que nous nous fixons est d'autant plus ardue qu'elle vise la dimension évocatrice (voire poétique) de ces deux notions, que nous avons déjà effleurée dans le cas du virtuel ; nous allons par là sans doute achever de nous convaincre, si c'est nécessaire, que « notre langage est mal fait pour rendre les subtilités de l'analyse psychologique ¹ ».

Quoi qu'il en soit, notre entreprise ne repose pas seulement sur des intuitions indicibles ; nous souhaitons au contraire exploiter un socle statistique concret attestant la proche parenté du possible et du virtuel. Reprenons tout d'abord notre distinction entre concept et notion en fonction des parties du discours substantive et adjective. Le

1. H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition)... , p. 10.

diagramme circulaire présenté en Fig. 12² représente la proportion occupée par chaque combinaison entre parties du discours pour l'ensemble des 62 coprésences (un même *token* pouvant être compté plusieurs fois) : nous nous apercevons rapidement que l'interaction en question porte majoritairement sur des notions diffuses et non des concepts arrêtés, les coprésences de type adjectif-adjectif constituant environ 3/4 du total. On comprend mieux, dans ce cadre, comment le possible est susceptible de délaïsser son caractère figé pour se fondre dans les contours évasifs du virtuel (on pourrait également faire valoir, en sens inverse, la réification marginale du virtuel subsantivé au contact du possible, mais ce phénomène est manifestement nettement moins fréquent)³.

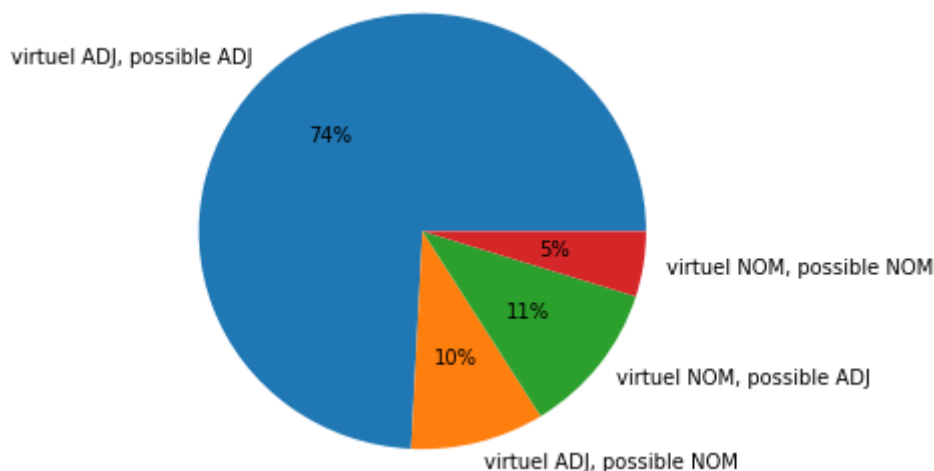


FIGURE 12 – Proportion des combinaisons de parties du discours pour l'ensemble des coprésences des lemmes "possible" et "virtuel" à l'échelle du paragraphe

Considérons maintenant plus en détail la répartition de ces quatre combinaisons entre les différents textes du corpus, comme présenté en Fig. 13 dans un diagramme en barres cumulées⁴. Nous nous apercevons que les deux ouvrages concentrant le plus de coprésences, à savoir les *Deux Sources* et *La Pensée et le mouvant*, reposent sur des combinaisons impliquant des substantifs, par opposition à *Matière et mémoire*, que nous avons initialement pressenti comme le lieu privilégié d'une interaction positive, et qui ne

2. Réalisé à l'aide du script "copres-pos-lemma.py", disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "misc-scripts", à l'aide des données issues de TXM présentes dans le fichier "copres-pos-lemma.csv" au sein du répertoire "datadata_txm".

3. Toute cette argumentation pourrait être tenue à raison pour biaisée, compte tenu de la supériorité numérique structurelle des occurrences adjectivales de "possible" sur les substantives, comme indiqué en Fig. 8 ; si le graphique ci-dessus a été choisi pour illustrer clairement notre propos, nous tenons à signaler au lecteur soucieux la réelle significativité du phénomène que nous décrivons. En effet, la probabilité qu'une occurrence de possible soit adjectivale sachant que l'adjectif "virtuel" est présent dans le même paragraphe est de 92%, contre 77% dans l'absolu (ce résultat a été obtenu grâce au script "bayes-pos.py" disponible dans le dépôt "M2HN-thesis-scripts" au sein du répertoire "misc-scripts").

4. Réalisé à l'aide du script susmentionné "copres-pos-lemma.py".

recèle précisément que des coprésences adjectivées. Cette piste nous incite également à accorder une attention particulière à *L'Évolution créatrice* et à *L'Énergie spirituelle*, où les coprésences apparaissent de même substantielles et *pures*. Ce graphique permet aussi dans une certaine mesure d'explicitier la structure des conflits internes du virtuel précédemment examinés, majoritairement logés dans *La Pensée et le mouvant*, où Bergson tente peut-être volontairement d'éroder les ambiguïtés pouvant parasiter sa critique du possible en y *sacrifiant* le virtuel.

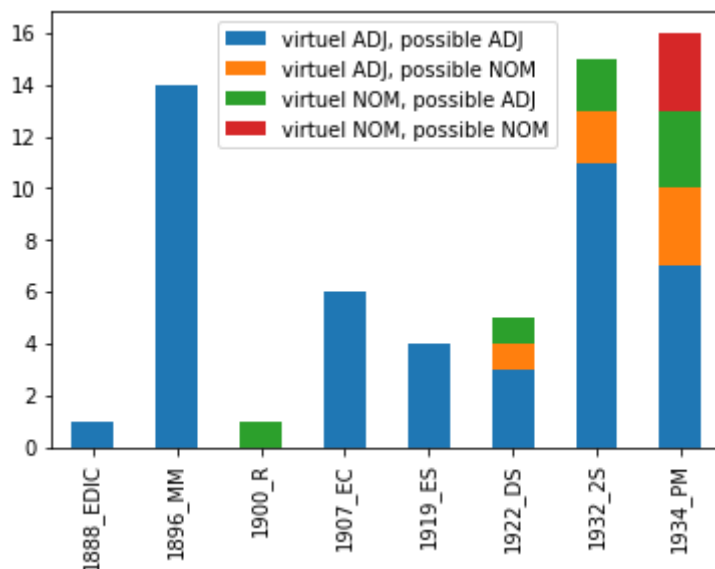


FIGURE 13 – Fréquence absolue des combinaisons de parties du discours pour les coprésences des lemmes "possible" et "virtuel" à l'échelle du paragraphe pour chacun des textes du corpus

Notre hypothèse se trouve en outre corroborée par l'examen des taux d'intersection des réseaux lexicaux des adjectifs "possible" et "virtuel" calculés pour chaque ouvrage et exposés en Fig. 14 – pour rappel, les barres bleues représentent le pourcentage de cooccurrents communs aux deux termes parmi l'union de leurs réseaux lexicaux. Exception faite de *Matière et mémoire*, où une interaction particulière semble désormais hors de question, possible et virtuel présentent une parenté sémantique manifeste dans *Durée et simultanéité*, où leur amalgame nous paraît principalement négatif (comme nous l'avons déjà développé dans la section précédente). En revanche, les deux lemmes n'étant pas cooccurrents du premier ordre dans cet ouvrage (ni dans *Le Rire*, *Les Deux Sources* et *La Pensée et le mouvant*), le taux d'intersection pondérée⁵ (en orange) y est nul, incitant à considérer les trois textes dépassant un ratio de 10% comme révélateurs d'une attraction

5. Correspondant à la somme des poids des arêtes communes aux deux réseaux lexicaux rapportée à la somme totale des poids de l'union des deux réseaux lexicaux.

sémantique encore plus profonde – celle-ci s’avère notamment polarisée par des termes tels qu’"action", "réel", "mouvement" ou encore "vision".

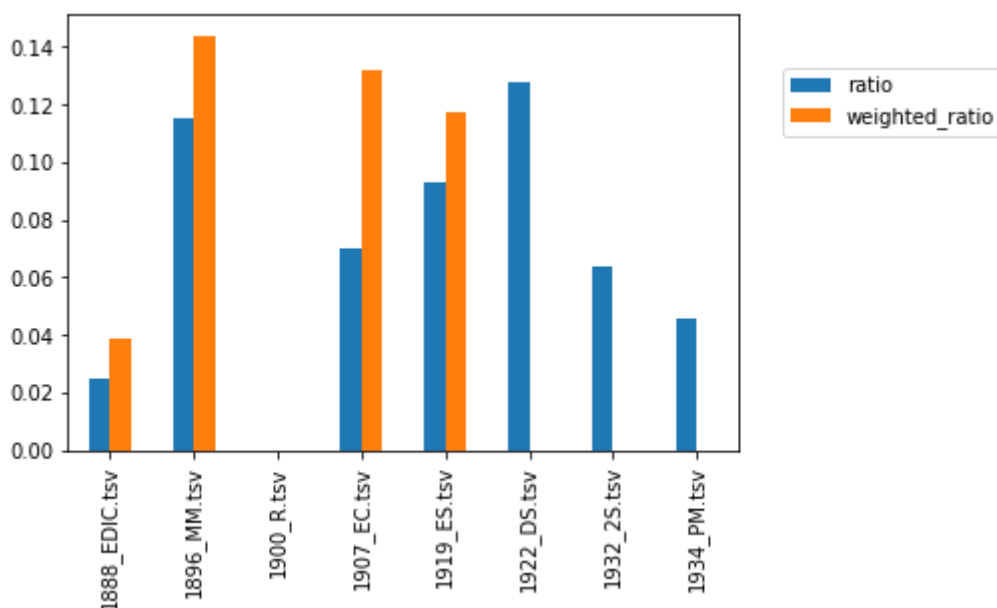


FIGURE 14 – Taux d’intersections absolue et pondérée entre les réseaux lexicaux des adjectifs "possible" et "virtuel" pour chacun des textes du corpus (cooccurents du premier ordre)

L’idée d’une convergence du possible et du virtuel vers l’"action" est tout à fait cruciale, quatre cooccurrences attestant un emploi du possible exactement assimilé à celui du virtuel : il est ainsi question des « actions virtuelles ou possibles de mon corps ⁶ », de la « lumière immanente à la zone d’actions possibles ou d’activité virtuelle qui entoure l’action effectivement accomplie ⁷ », ou encore d’« [esquisser] une ou plusieurs actions virtuelles, simplement possibles ⁸ ». L’équivalence est saisissante, reposant une fois encore sur les métaphores évocatrices habituellement associées au virtuel, à travers les termes "lumière", "zone" et "esquisse" ; notre intérêt n’est pourtant pas de retracer le régime du possible dans ce cadre, qui apparaîtrait largement redondant par rapport aux propriétés du virtuel que nous avons minutieusement inspectées dans la section 3.1.

Nous employons dans notre titre le terme assez inhabituel de "coalescence" à dessein, Bergson y recourant lui-même à trois reprises dans *Matière et mémoire* pour désigner la fusion proactive de la perception totale (ou virtuelle) et du souvenir dans la perception réelle, qui procède des deux sans y être pour autant identifiée. Nous espérons ainsi rendre compte d’une influence mutuelle, d’une *compénétration* du possible et du virtuel

6. Id., *Matière et mémoire* (3e édition)... , p. 16 ; voir aussi « action possible ou virtuelle », p. 58.

7. Id., *L’Évolution créatrice* (3e édition)... , p. 156.

8. Id., *L’Énergie spirituelle* (3e édition)... , p. 39.

qui s'enrichiraient l'un l'autre. Au lieu de distinguer à tout prix le possible du virtuel, ou à l'inverse de rechercher les conditions de leur assimilation stricte, nous voulons maintenant étudier les aspects qualitativement nouveaux issus de la coalescence de ces deux notions, tant dans leur association effective que dans les reflets réciproques que nous apercevons parfois. Nous allons à cet effet procéder en trois mouvements complémentaires, en envisageant successivement le couple possible/virtuel comme horizon de l'expérience libre, comme source performative de création et comme force tendant à l'anéantissement.

4.1 Le possible et le virtuel comme horizon de l'expérience libre

Nous pouvons métaphoriquement tenir le possible et le virtuel, à travers leur convergence, pour l'*horizon* de l'expérience (ou son *idéal-limite*), en ce qu'ils circonscrivent à plusieurs niveaux son domaine d'exercice sans jamais pouvoir être effectivement atteints ou cernés.

Commençons par la perception, déjà implicitement marquée par cette connotation du fait de sa qualification par l'adjectif "virtuelle", comme discuté en 3.2 ; le possible contribue à asseoir cette interprétation avec vigueur : « Nul psychologue, en effet, n'abordera l'étude de la perception extérieure sans poser la possibilité au moins d'un monde matériel, c'est-à-dire, au fond, la perception virtuelle de toutes choses. Dans cette masse matérielle simplement possible on isolera l'objet particulier que j'appelle mon corps⁹. » La perception, du moins celle qui concerne les stimuli extérieurs, est donc bornée par sa coïncidence théorique avec l'ensemble de la réalité matérielle, et l'écart entre cette pure représentation et la perception réelle est précisément rempli par la conjonction du possible et du virtuel, le premier faisant jouer son inclination *idéale*, que contrebalance le caractère volatil du second, comme la *limite* vers laquelle une fonction tend sans jamais pouvoir s'y confondre.

La perception réelle, comme nous l'avons déjà dit, consiste en une focalisation de la conscience sur les parties du monde matériel recelant pour elle une action virtuelle ; elle reste pourtant indissociable de sa marge virtuelle, le corps dans lequel la conscience est incarnée appartenant lui-même au monde matériel. De même, elle apparaît solidaire de l'autre canal qui l'alimente, à savoir la mémoire, elle-même virtuelle, qui lui fournit un complément d'informations issu de l'expérience passée à même d'affiner l'esquisse de certaines actions possibles. Pour reprendre une image précédemment employée, toute expérience humaine est donc bordée par *devant* et par *derrière* par l'horizon du possible et du virtuel, ce que Bergson résume admirablement dans l'*Introduction à la métaphysique* : « Il n'y a pas de sentiment, si simple soit-il, qui ne renferme virtuellement le passé et le

9. Id., *Matière et mémoire* (3e édition)..., p. 36.

présent de l'être qui l'éprouve, qui puisse s'en séparer un « état » autrement que par un effort d'abstraction ou d'analyse¹⁰. »

L'expérience n'a pas vocation contemplative, l'auteur traitant d'ailleurs le phénomène d'« inattention à la vie » comme pathologique¹¹ ; bien au contraire, la conscience est tout entière tournée vers l'action, et c'est précisément cette tendance pragmatique qui détermine la restriction de l'actualisation des virtualités au strict nécessaire dans le processus perceptif. Par conséquent, le bon fonctionnement de la perception, et par extension celui de son concomitant physiologique (le cerveau), consiste à « puiser, au milieu des choses qui l'entourent, la qualité et la quantité de mouvement nécessaires pour agir sur elle¹² ». Le graphe réalisé sur le paragraphe que nous venons de citer, présenté ci-dessous en Fig. 15, illustre bien la double qualification de l'action bergsonienne à travers les adjectifs "possible" et "virtuelle" :

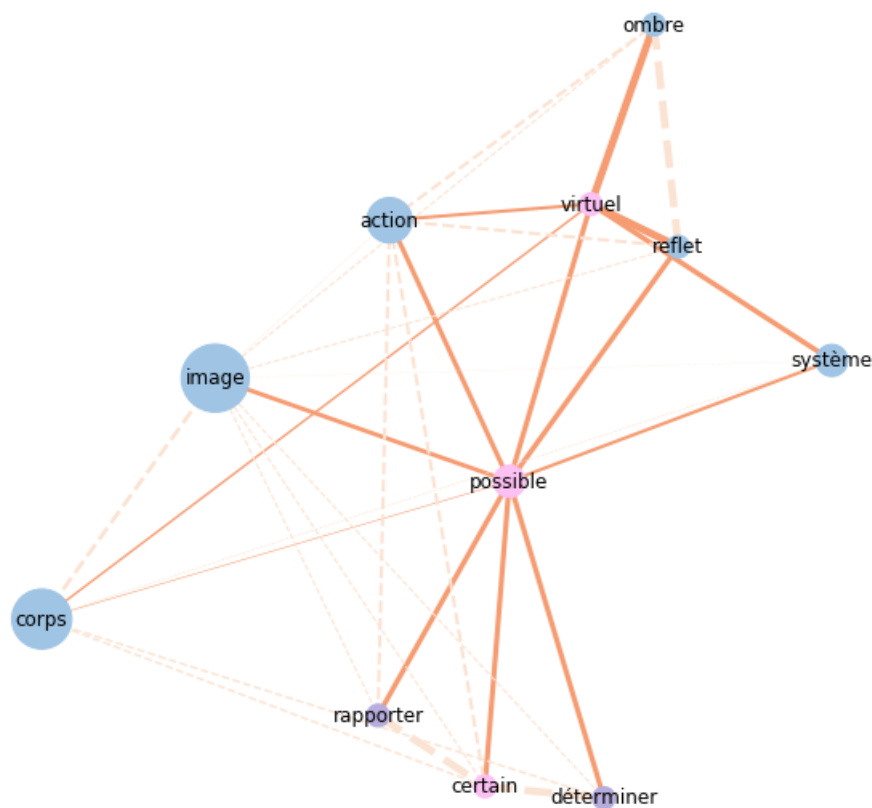


FIGURE 15 – Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtuel" dans le paragraphe 18 de *Matière et mémoire*

Si le possible se réfère toujours à des catégories dictées par l'entendement, comme le montre la présence des termes "certain", "déterminer" et "rapporter", il est orienté vers

10. Id., *La Pensée et le mouvant...*, p. 215, *Introduction à la métaphysique*.

11. Nous faisons ici référence à l'essai déjà mentionné *Le Souvenir du présent et la fausse reconnaissance* extrait de *L'Énergie spirituelle*.

12. Id., *Matière et mémoire (3e édition)...*, p. 16.

la même “action” à accomplir que le virtuel, qui s’ancre concrètement dans le “corps” et s’établit progressivement. Le virtuel est lui qualifié par des termes évanescents, “ombre” et “reflet”, qui suggèrent sa vocation à replacer le devenir dans la durée où se déroule la vie psychologique, par opposition au temps spatialisé des mathématiques. Nous rejoignons ainsi notre théorie d’un *idéal-limite* élaborée plus tôt, l’association des deux notions permettant de toucher plus concrètement l’action envisagée sans pour autant violer sa part de nouveauté radicale. La conscience se trouve donc complètement immergée dans l’océan du possible et du virtuel, non seulement à travers ses canaux afférents, mais aussi de manière déférente, du fait de ses objectifs et perspectives, c’est-à-dire par sa projection plus ou moins consciente et intelligente dans l’*à-venir*.

Si, comme nous venons de le montrer, la perception vise essentiellement à ébaucher des actions possibles ou virtuelles, il est tout à fait logique que sa performance optimale consiste en une multiplication de telles *genèses*, actualisant une part maximale de ses propres virtualités au service des besoins pratiques de la conscience en forçant les images environnantes à se « [réfléchir] sur elles-mêmes », comme le suggère cet extrait de *Matière et mémoire* : « Autant il y a pour mon corps de genres d’action possible, autant il y aura, pour les autres corps, de systèmes de réflexion différents, et chacun de ces systèmes correspondra à un de mes sens¹³. » Bien que les sens requièrent, selon Bergson, une certaine éducation pour permettre cette éclosion *massive* du possible et du virtuel, on peut deviner ici un impératif naturel d’exploration des opportunités qui font face à la conscience, favorisant par là l’élargissement de son champ d’action, et résonnant aussi bien avec des thèses philosophiques *a priori* éloignées de l’auteur qui nous occupe qu’avec ses propres habitudes discursives.

En ce qui concerne le premier de ces deux derniers points, citons tout d’abord les vers du poète grec Pindare, notamment employés par Albert Camus (entre autres figures littéraires de premier rang à travers les époques) pour l’épigraphe du *Mythe de Sisyphe* : « Ô mon âme, n’aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible¹⁴. » Dans un cadre tel que le nôtre, cette formule énigmatique peut être interprétée comme la manifestation d’une exigence de vitalité, portant non pas sur une accumulation quantitative d’expériences (celle que viseraient les mathématiques, comme le suggère la première proposition récusée, qui voudrait idéalement étendre le segment occupé par une vie à l’éternité entière), mais bien sur une expérience concentrant le plus de qualité, éprouvée et élaborée dans la durée à travers l’actualisation de virtualités et possibilités variées.

Ces considérations nous amènent à étudier à présent le cas de Georges Bataille, dont les réflexions sur le possible sauront éclairer les nôtres, quoique dans un sens différant certainement de ses intentions – son propos relevant moins, selon des termes proches des

13. *Ibid.*, pp. 47-48.

14. Pindare, *Oeuvres. Tome II. Pythiques*, trad. par Aimé Puech, Les Belles Lettres, Paris, 1922 (Collection des universités de France), 3^e Pythique, v. 61-62.

siens, du discours du philosophe que de l'idiolecte de l'homme ivre. Le chartiste illustre s'intéresse au possible « en un domaine qui [paraît] à l'intelligence étranger : *celui de l'expérience intérieure*¹⁵ ». L'ouvrage qui tire son titre de cette citation, originellement publié en 1943, ne concentre pas moins de 14 occurrences du quadrigramme "l'extrême du possible", que l'auteur définit lui-même comme « ce point où, malgré la position intelligible pour lui qu'il a dans l'être, un homme, s'étant dépouillé de leurre et de crainte, s'avance si loin qu'on ne puisse concevoir une possibilité d'aller plus loin¹⁶. » Cependant, le point en question n'est pas un objectif final, dans la mesure où « réellement je ne puis croire l'extrême atteint, car jamais je n'y demeure¹⁷ » ; il se borne au contraire à indiquer la direction empruntée par une nouvelle exigence de vitalité : « sans l'extrême, la vie n'est que longue tricherie, suite de défaites sans combat suivies de débandade impuissante, c'est la déchéance¹⁸. » Si le possible ne possède pas de forme concrète chez Bataille, il doit être l'objet d'un appétit croissant et pourtant inassouvissable, et donne accès à l'*extase* dans l'exacte mesure où un homme peut se trouver « mourant de ne pas mourir¹⁹ ». L'extrême du possible visé tire son sens du fait qu'il ne peut jamais être atteint, et sa quête se présente donc comme un *supplice*, d'une façon analogue à notre vision du possible et du virtuel bergsoniens comme *idéal-limite*.

En ce qu'elle ne trouve jamais son terme, cette épreuve engage l'homme à renoncer au domaine du projet ; s'il s'agit surtout pour Bataille de rejeter toute perspective de salut, cette volonté apparaît pleinement cohérente avec la critique que livre Bergson du *mauvais* possible métaphysique. Notons que selon le chartiste, l'extrême du possible n'est qu'un moment transitoire avant le saut dans le non-savoir (ou l'Impossible, ou la nuit, en fonction des thèmes abordés), où « une extase plus profonde²⁰ » est atteinte, celle-ci ne pouvant d'ailleurs pas être confondue avec le grand respect porté par Bergson aux mystiques religieux ; il n'en demeure pas moins que l'extrême du possible, qui « n'est pas moins vie que connaissance²¹ », semble tout à fait compatible avec l'expérience bergsonienne, et appelle à dresser un rapprochement entre les deux auteurs, qui privilégient chacun à leur manière une philosophie non-discursive – du moins inscrite dans un refus du discours rationnel classique. Ainsi de tels « états d'extase ou de ravissement » (déjà suscités par la quête de l'extrême du possible, comme nous l'avons déjà dit) ne peuvent être atteints « qu'en *dramatisant* l'existence en général »²², tendance suivie par Bergson à de nombreux égards, posant par exemple l'horizon du possible et du virtuel en termes de "menaces"

15. Georges Bataille, *L'Expérience intérieure*, Gallimard, Paris, 1954 (Tel), p. 20.

16. *Ibid.*, p. 52.

17. *Ibid.*, p. 55.

18. *Ibid.*, p. 52.

19. *Ibid.*, p. 140.

20. *Ibid.*, p. 144.

21. *Ibid.*, p. 52.

22. *Ibid.*, p. 22.

et de "promesses"²³, élaborant une multitude de métaphores neuves et évocatrices, et se laissant parfois gagner par de véritables envolées lyriques, à l'instar de la *chevauchée fantastique* qui conclut le troisième chapitre de *L'Évolution créatrice*.

A la lumière de ces enseignements sur le possible et le virtuel en tant qu'exigence de vitalité, revenons à présent sur un phénomène lexical que nous avons déjà partiellement étudié dans la section 1.1 : les locutions figées impliquant la notion de possible. Nous avons initialement estimé que ces formules toutes faites véhiculaient une acception quotidienne et creuse de la notion de possible, difficilement conciliable avec les vues critiques de Bergson sur cette question : puisqu'un esprit aussi fin et habile n'avait pu se priver d'y recourir, elles devaient logiquement marquer le caractère indépassable des habitudes langagières. Un nouveau retour au texte semble pourtant révéler une réalité plus subtile, tout particulièrement dans le cas des tournures du type "le plus ... possible" et "aussi/autant ... que possible", bon nombre d'entre elles revêtant un aspect évocateur similaire à celui que nous venons de dépeindre dans les paragraphes précédents. Ainsi, dans *Le Rire*, Bergson décrit la distraction immanente à Don Quichotte comme « le comique même, puisé aussi près que possible de sa source²⁴ », et explique que toute société, répondant à un impératif utilitaire, vise à éliminer la « raideur du corps, de l'esprit et du caractère » constitutive du comique « pour obtenir de ses membres la plus grande élasticité et la plus haute sociabilité possibles »²⁵. De façon analogue, dans *La Pensée et le mouvant*, afin d'illustrer vigoureusement l'exigence de simplicité caractéristique de l'intelligence, il écrit au sujet de cette dernière faculté : « Elle économise l'effort, et veut que la nature se soit arrangée de façon à ne réclamer de nous, pour être pensée, que la plus petite somme possible de travail²⁶. » Citons encore cet ouvrage, cette fois-ci dans l'*Introduction à la métaphysique* :

Quiconque s'est exercé avec succès à la composition littéraire sait bien que lorsque le sujet a été longuement étudié, tous les documents recueillis, toutes les notes prises, il faut, pour aborder le travail de composition lui-même, quelque chose de plus, un effort, souvent pénible, pour se placer tout d'un coup au cœur même du sujet et pour aller chercher aussi profondément que possible une impulsion à laquelle il n'y aura plus ensuite qu'à se laisser aller²⁷.

Nous nous apercevons à travers ces exemples que l'emploi de ces locutions *a priori* stériles produit l'effet inverse, en insinuant à travers le possible l'idée de limite que nous avons rattachée au virtuel ; loin d'attribuer des bornes concrètes à l'expérience (les expressions en question ne désignent aucun objet réel précis), Bergson invite le lecteur à

23. H. Bergson, *Matière et mémoire* (3e édition)... , cf. pp. 29, 57, 166-167.

24. Id., *Le Rire* (6e édition)... , p. 112.

25. *Ibid.*, p. 16.

26. Id., *La Pensée et le mouvant*... , p. 268, *Sur le pragmatisme de William James*.

27. *Ibid.*, p. 254, *Introduction à la métaphysique*.

élancer son imagination pour éprouver lui-même l'exigence de qualité extrême et *infinie* que l'on trouve à l'œuvre dans tout phénomène vital. De surcroît, son incroyable don d'inversion des tendances intellectuelles et de retournement des écueils langagiers contre eux-mêmes est une nouvelle fois attesté avec brio. Ces considérations ne portent pas toutefois sur un simple tour de force rhétorique, ou sur des considérations philosophiques d'importance marginale ; nous les tenons bien au contraire pour cruciales, comme doit nous en convaincre ce passage de *L'Évolution créatrice*, dans laquelle les locutions figées jouent d'ailleurs leur rôle évocateur avec le plus de force : l'*élan vital*, concept clé de la pensée bergsonienne s'il en est, « consiste, en somme, dans une exigence de création. Il ne peut créer absolument, parce qu'il rencontre devant lui la matière, c'est-à-dire le mouvement inverse du sien. Mais il se saisit de cette matière, qui est la nécessité même, et il tend à y introduire la plus grande somme possible d'indétermination et de liberté²⁸ ». L'horizon de l'expérience formé par le rapprochement du possible et du virtuel, sur lequel nous insistons dans ces pages, constitue donc de façon capitale l'horizon de la liberté, et c'est en en posant l'exploration comme un impératif tacite que Bergson exhorte l'homme à s'y *ouvrir*.

La liberté, concept central dans toute l'histoire de la philosophie, et marginalement abordé dans notre restitution de la critique bergsonienne du possible métaphysique traditionnel en 1.1, reçoit un éclairage tout nouveau en étant posée comme *coextensive* à la conscience par le truchement du possible et du virtuel. Bergson écrit dans *L'Évolution créatrice* :

Là où beaucoup d'actions également possibles se dessinent sans aucune action réelle (comme dans une délibération qui n'aboutit pas), la conscience est intense. Là où l'action réelle est la seule action possible (comme dans l'activité du genre somnambulique ou plus généralement automatique), la conscience devient nulle. [...] De ce point de vue, *on définirait la conscience de l'être vivant une différence arithmétique entre l'activité virtuelle et l'activité réelle. Elle mesure l'écart entre la représentation et l'action*²⁹.

Nous remarquons dans ce paragraphe la cohabitation des catégories usuelles "possible" et "réel" avec le verbe "dessiner", caractéristique du virtuel, lui-même présent dans l'énoncé mis en exergue en italique par l'auteur ; le possible introduit la faculté de "représentation" à même d'orienter la "délibération" de la conscience, mais celle-ci, préreflexive, ne s'opère plus sur des partis figés, mais bien sur une multitude croissante de virtualités en voie de différenciation. Grâce à la convergence de ces deux tendances, la conscience est en mesure de prendre la décision la plus avisée aux fins de l'action, c'est-à-dire la

28. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 273.

29. *Ibid.*, p. 157.

plus intelligente (puisque l'intelligence est bien l'apanage de la conscience éveillée, par opposition à l'instinct allant avec la conscience endormie), sans jamais sortir du flux de la durée, qui s'enrichit non pas quantitativement, par une accumulation de vues abstraites, mais qualitativement, par densification.

Bergson formule cette thèse à plusieurs reprises, et de façon particulièrement parlante dans l'extrait représenté sous forme de graphe en Fig. 16, qui nous indique une fois de plus que le possible et le virtuel (substantivé en "virtualité" dans le cas présent) cohabitent avec le "réel" et trouvent leur intersection dans l'"action". La "conscience", originellement "emprisonnée" dans l'action automatique caractéristique du règne animal, parvient chez l'homme à se "libérer" en exerçant sa puissance de "choix". Ainsi, la conscience ne doit pas être prise « pour un simple auxiliaire de l'action, pour une lumière que l'action allume, étincelle fugitive qui jaillirait du frottement de l'action réelle contre les actions possibles³⁰ » (relevons au passage cette élégante métaphore filée relevant de notre lexique évocateur typique) ; bien au contraire, la conscience met à profit les virtualités "entourant" le réel pour elle-même "déborder" son concomitant physique, c'est-à-dire émanciper son corps du joug de la nécessité : elle cesse de subir l'action et en devient maître.

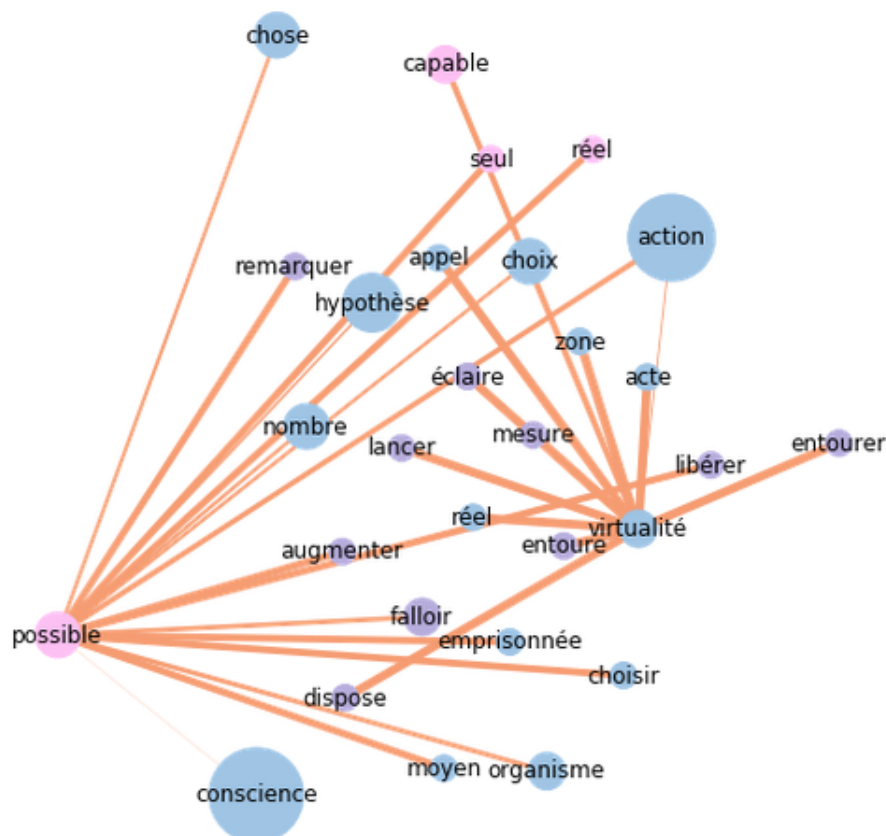


FIGURE 16 – Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtualité" dans le paragraphe 218 de *L'Évolution créatrice*

30. *Ibid.*, pp. 194-195.

L'idée d'un tel retournement peut être reconnue dans d'autres textes du corpus, à commencer par l'ultime paragraphe de *Matière et mémoire* :

Non seulement, par sa mémoire des expériences déjà anciennes, [la] conscience retient de mieux en mieux le passé pour l'organiser avec le présent dans une décision plus riche et plus neuve, mais vivant d'une vie plus intense, contractant, par sa mémoire de l'expérience immédiate, un nombre croissant de moments extérieurs dans sa durée présente, elle devient plus capable de créer des actes dont l'indétermination interne, devant se répartir sur une multiplicité aussi grande qu'on voudra des moments de la matière, passera d'autant plus facilement à travers les mailles de la nécessité³¹.

Nous comprenons ainsi que l'horizon virtuel qui encercle la conscience, comme nous l'avons vu avec la mémoire et la perception, est le fondement d'une telle conversion de la nécessité en liberté, qui s'accomplit dans l'exacte mesure où cet horizon est exploré grâce à une latitude de choix, répondant ainsi toujours au même idéal-limite d'« une vie plus intense », traduit ici par des expressions telles que "nombre croissant" et "multiplicité aussi grande qu'on voudra".

Du point de vue de l'évolution, Bergson récapitule la même idée dans *La Conscience et la vie* :

Les nécessités de l'existence sont là, qui font de la puissance de choisir un simple auxiliaire du besoin de vivre. Ainsi, de bas en haut de l'échelle de la vie, la liberté est rivée à une chaîne qu'elle réussit tout au plus à allonger. Avec l'homme seulement, un saut brusque s'accomplit ; la chaîne se brise. [...] La liberté, se ressaisissant tandis que la nécessité est aux prises avec elle-même, ramène alors la matière à l'état d'instrument³².

Cette métaphore filée de la chaîne image avec vigueur la révolution accomplie par l'homme, sa conscience ayant su s'éveiller suffisamment à l'environnement de possible et de virtuel qui la nourrit pour en assumer la culture ; ce renversement historique du rapport de dominance entre liberté et nécessité, perpétué depuis en chaque sujet, rappellerait presque la dialectique hégélienne, quoiqu'il ne symbolise évidemment qu'un certain stade du « finalisme sans fin » bergsonien.

Voilà donc les raisons pour lesquelles nous tenons la coalescence du possible et du virtuel pour l'*horizon de l'expérience libre* dans la durée ; son abondance lui donne ainsi les traits d'une authentique source de nouveauté qualitative, dont elle constitue à la fois le matériau, le produit et le mode opératoire. Sa richesse ne s'arrête pourtant pas là :

31. Id., *Matière et mémoire* (3e édition)... , p. 280.

32. Id., *L'Énergie spirituelle* (3e édition)... , p. 21, *La Conscience et la vie*.

elle est également parfois *occasion* autonome de création, comme l'analyse de sa vertu performative devrait nous en persuader.

4.2 Le possible et le virtuel comme source performative de création

Nous nous penchons maintenant sur un aspect marginal du possible et du virtuel qu'il convient toutefois de mentionner tant il en souligne le caractère créateur et imprévisible. Nous avons vu que cette vertu spécifique se manifestait essentiellement dans un surgissement de nouveauté *pour* le sujet à la faveur d'une différenciation dans la durée de tendances initialement enchevêtrées ; elle ne manque pourtant pas d'emprunter ponctuellement des voies détournées, que nous allons maintenant tenter de retracer.

Parfois, possibilité et virtualité se passent d'actualisation en tant que telle pour exercer leur rôle créateur, lequel procède alors de la suspension du mouvement qu'elles amorcent ; c'est cette relative autonomie du possible et du virtuel dans la production de qualité que nous entendons mettre en exergue avec l'idée de *performativité*. Dans les premières pages de l'*Essai*, Bergson tente de mettre à jour l'erreur consistant à appréhender tout sentiment en fonction d'une échelle d'intensité, au lieu d'y reconnaître le subtil mélange d'une multitude de sentiments divers. Si ces derniers sont bien susceptibles d'être distingués par une succession d'actualisations, Bergson insiste davantage sur la composante essentiellement virtuelle de l'émotion esthétique : « La vérité est que nous croyons démêler dans tout ce qui est très gracieux, en outre de la légèreté qui est signe de mobilité, l'indication d'un mouvement possible vers nous, d'une sympathie virtuelle ou même naissante. C'est cette sympathie mobile, toujours sur le point de se donner, qui est l'essence même de la grâce supérieure³³. » A travers la conjonction du possible et du virtuel, on comprend que c'est bien l'entretien soutenu d'une tension, moins prodigue que suggestive, qui donne corps à l'expérience individuelle de la grâce.

Dans le cadre de cet examen de la vie psychologique telle qu'elle s'accomplit, nous observons ainsi un déplacement de focale du pôle actualisant au pôle virtuel (les deux restant toujours indissociables), qui n'est pas sans rappeler l'idée pascalienne d'une prédominance de la « chasse » sur la « prise »³⁴. Si Pascal explique ce phénomène par le rôle crucial du *divertissement* qui cache à l'homme sa propre misère – thèse très éloignée du sujet qui nous occupe –, nous pouvons toutefois remobiliser étymologiquement ce concept, issu du latin *diverto*, qui signifie « se détourner de, se séparer de, s'en aller³⁵ »³⁶. En effet,

33. Id., *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition)... , p. 10.

34. Blaise Pascal, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2004 (Folio Classique), cf. Liasse 8, Fragment 126, pp. 118-123.

35. Félix Gaffiot, *Dictionnaire Latin-Français*, Hachette, Paris, 1934, p. 548.

36. Notons que Pascal emploie également le terme de divertissement en fonction de son étymologie,

« [si] la grâce préfère les courbes aux lignes brisées, c'est que la ligne courbe change de direction à tout moment, mais que chaque direction nouvelle était indiquée dans celle qui la précédait³⁷ ». Nous comprenons alors que la création ne réside pas seulement dans le suivi tangentiel d'une direction particulière par lequel ladite courbe trouve son terme, mais peut également se produire à travers le renouvellement perpétuel de tendances qui « se séparent » tout en se prolongeant ; nous rejoignons par là l'idéal *dynamique* auquel Bergson accorde tant d'importance.

Le possible et le virtuel exercent leur vertu créatrice performative en d'autres lieux du corpus, non plus en s'émancipant de leur actualisation finale, mais en s'actualisant dans une issue *a priori* détachée du mouvement amorcé et satisfaisant toujours à la même exigence de nouveauté. On relève entre autres dans *Le Rêve* l'exemple du songe induit par « l'idée d'un danger possible³⁸ » (en l'occurrence un tramway qui me frôle lorsque je me trouve sur un trottoir) ; le péril ne me frappe pas physiquement mais me touche psychologiquement en raison de son statut de possibilité (ou bien de virtualité, puisqu'il est directement extrait de l'expérience réelle), et prend consistance dans mes rêveries subséquentes. De même, dans *La Vie et l'œuvre de Ravaisson*, Bergson confère à ce type de risque, comme possibilité envisagée, une dimension proprement créatrice : craignant un « incendie possible³⁹ » du Louvre lors des bombardements de 1870, Félix Ravaisson déplace les pièces les plus précieuses du musée des antiques dont il est le conservateur ; il s'aperçoit alors que les cales joignant maladroitement les deux blocs de la *Vénus de Milo* faussent son attitude originelle. Il entreprend à la suite de cet événement, lui-même induit par un événement esquissé mais non advenu, de corriger cette imperfection, attribuant par là une qualité nouvelle – du moins *pour* les observateurs contemporains – à la célèbre sculpture. Ces possibilités ou virtualités voient leur portée créatrice renforcée par le fait même qu'elles se sont actualisées d'une manière radicalement différente de celle qu'elles semblaient annoncer, comme par *duplication* autonome de la tendance initiale sur un autre plan, sans pour autant sortir du flux de la durée puisqu'elles forment bien l'occasion d'une expérience singulièrement nouvelle pour le sujet qui les portait.

Nous pouvons rapprocher ce rare phénomène du motif étudié par Clément Rosset dans *Le Réel et son double* : si le philosophe français, lui-même influencé par Bergson, tient plutôt les anticipations erronées de ce genre (celle d'un accident de tramway, celle d'un incendie du Louvre) pour caractéristiques de la tendance humaine à se couper du réel en le scindant, il reconnaît bien l'aspect *surprenant* du réel, qui provient selon lui de la résorption effective d'une duplicité simplement pensée. Il écrit ainsi : « En s'accomplissant, l'événement prévu rend caduque la prévision d'un double possible. En venant à

bien que nous n'en voulions pas faire le même usage : pour lui, le divertissement est l'ensemble des comportements permettant à l'homme d'ignorer sa condition, c'est-à-dire de s'en *détourner*.

37. H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4^e édition)... , p. 9.

38. Id., *L'Énergie spirituelle* (3^e édition)... , p. 114, *Le Rêve*.

39. Id., *La Pensée et le mouvant*... , p. 314, *La Vie et l'œuvre de Ravaisson*.

l'existence, il élimine son double ; et c'est la disparition de ce pâle fantôme du réel qui surprend un moment la conscience lorsque s'accomplit l'événement », ou encore : « on prévoit la chose, sans pouvoir s'attendre pour autant à sa réalisation concrète, qui aura donc toujours de quoi étonner »⁴⁰. La vision de Rosset est évidemment négative, focalisée sur la déception occasionnée par l'évanouissement d'une chimère, celle-ci étant d'ailleurs largement assimilable au *mauvais* possible métaphysique récusé par Bergson. Dans une optique inversement optimiste (que nous adoptons ici), la mobilisation conjointe de la notion de virtuel, à travers les deux exemples que nous venons de commenter, permet de ne pas poser les événements envisagés comme des troncatures arrêtées du réel, et incite au contraire à s'émerveiller devant la qualité jaillissant au sein de la durée vécue du simple fait qu'on les ait envisagés ; tout se passe comme si le possible et le virtuel trouvaient eux-mêmes le moyen de générer de la nouveauté pour le sujet tout en se jouant de ses attentes, et la forme inattendue de leur actualisation contribue selon nous essentiellement à appuyer le caractère imprévisible de la création bergsonienne.

Enfin, le possible et le virtuel constituent une source performative d'une telle création en ce qu'ils la *synthétisent* pour mieux la répandre, quitte à commettre une entorse au principe d'unidirectionnalité constitutif du flux de durée bergsonien. De même que « la matérialité du langage crée [une multiplicité d'éléments individuels] » en différenciant « en strophes distinctes, en vers distincts, en mots distincts » un « sentiment poétique »⁴¹ simple qui les concentre à l'état virtuel, Léonard de Vinci peignant la Joconde adopte une « vision mentale simple » épousant « l'intention originelle, l'aspiration fondamentale de [Mona Lisa] »⁴², et la développe en traits, formes et couleurs : voilà le mouvement classique de l'actualisation du virtuel, par une différenciation en gerbe tournée vers l'à-venir, que nous avons déjà largement décrit. Pourtant, en un hapax saisissant, Bergson évoque le mouvement inverse afin de rapporter l'expérience de la contemplation dudit chef-d'œuvre : « ne nous semble-t-il pas que les lignes visibles de la figure remontent vers un centre virtuel, situé derrière la toile, où se découvrirait tout d'un coup, ramassé en un seul mot, le secret que nous n'aurons jamais fini de lire phrase par phrase dans l'énigmatique physionomie ? C'est là que le peintre s'est placé »⁴³.

Il apparaît ainsi que le virtuel se trouve à la fois en amont et en aval de la création artistique, dont il constitue en quelque sorte la quintessence irréductible à tout artifice spatial et matériel ; mais comment le spectateur pourrait-il éprouver l'état mental unique dont la création a découlé, n'étant pas le maître lui-même, et se trouvant dans un temps et un lieu radicalement différents ? Il semblerait que le simple fait de *penser* la source virtuelle de la création, et ainsi de la *possibiliser*, puisse constituer un pont dans la durée

40. Clément Rosset, *Le Réel et son double*, Gallimard, Paris, 1984 (Folio Essais), pp. 42-44.

41. H. Bergson, *L'Évolution créatrice* (3e édition)... , pp. 280-281.

42. Id., *La Pensée et le mouvant*..., d'après p. 284, *La vie et l'œuvre de Ravaillon*.

43. *Ibid.*, p. 294, *La Vie et l'œuvre de Ravaillon*.

bergsonienne, non pas réel – puisque la durée est subjective et irréversible – mais jouant réellement un rôle de transfert entre les protagonistes : si l'état éprouvé par le spectateur n'est bien sûr pas identique à celui de Léonard de Vinci devant sa toile, le premier parvient à mimer le second d'une certaine manière ; le spectateur ré-enroule intuitivement ce qu'il pressent déroulé et aboutit à une émotion artistique analogue quoique profondément neuve, chargée de virtualités elles-mêmes susceptibles d'être actualisées (par l'analyse subjective de la composition du tableau original comme par la composition personnelle d'une nouvelle Joconde).

Nous avons ainsi établi comment l'association du possible et du virtuel, en tant qu'horizon de l'expérience, pouvait assumer d'elle-même cette exigence de création maximale, toujours accomplie *pour* le sujet, sans nécessairement recourir à son attention proactive ou se plier aux cadres trop rigides d'un bergsonisme qu'on aurait érigé en système et par là vidé de sa vitalité essentielle. Il ne s'agit pas non plus pour nous d'hypostasier la coalescence de ces deux notions en une nouvelle entité figée, plus commode à manipuler, dépassant les objections faites à l'une et à l'autre, et miraculeusement omniprésente dans l'univers de pensée bergsonien ; bien au contraire, nous voyons en cette association un pôle de création réel mais diffus, insaisissable, et primordialement en altération continue, comme nous allons à présent en rendre compte.

4.3 Le possible et le virtuel comme tension vers l'anéantissement

Un corollaire de la vocation créatrice de l'association du possible et du virtuel peut être trouvé dans sa nature dynamique, en perpétuel décalage de soi à soi : comme nous l'avons vu dans la section 3.1, les tendances véritablement susceptibles d'actualisation ne sont ni statiques ni définitives, mais changent au fil même de leur actualisation du fait d'une fascinante *transsubstantiation* du psychologique au matériel. Elles semblent ainsi mourir à elles-mêmes en vue de l'accomplissement du devenir au sein duquel la conscience opère sa propre progression qualitative.

L'illustration la plus parlante d'un tel phénomène est sans doute celle du souvenir qui disparaît en regagnant son effectivité passée :

Mes sensations actuelles sont ce qui occupe des portions déterminées de la superficie de mon corps ; le souvenir pur, au contraire, n'intéresse aucune partie de mon corps. Sans doute il engendrera des sensations en se matérialisant ; mais à ce moment précis il cessera d'être souvenir pour passer à l'état de chose présente, actuellement vécue ; et je ne lui restituerai son caractère de souvenir qu'en me reportant à l'opération par laquelle je l'ai évoqué, virtuel, du fond de

mon passé. C'est justement parce que je l'aurai rendu actif qu'il sera devenu actuel, c'est-à-dire sensation capable de provoquer des mouvements ⁴⁴.

Le principe d'irréversibilité de la durée évoqué précédemment court toujours : le souvenir pur, en soi impuissant et logé dans le passé, est refondu par la délibération libre du sujet, dont il éclaire l'action à venir ; en intégrant ainsi de plus en plus distinctement la perception réelle, il devient agissant dans le présent, et n'est par conséquent plus jamais le même.

Les mots sont peut-être encore plus forts dans le cas de la perception : au sein de la réalité objective, « [la] représentation est bien là, mais toujours virtuelle, neutralisée, au moment où elle passerait à l'acte, par l'obligation de se continuer et de se perdre en autre chose ⁴⁵. » On prend ainsi conscience d'une composante essentielle de l'actualisation du virtuel : celui-ci *se perd* fatalement en venant servir les intérêts pragmatiques du sujet. On pourrait penser que cette disparition systématique des virtualités actualisées contrevient à l'exigence de création maximale que nous avons posée dans la section 4.1 en ce qu'elle restreint mécaniquement l'ensemble des virtualités à explorer ; elle en est en réalité la condition nécessaire. En effet, l'altération d'un objet dans la durée est le principe même du changement, et donc constitutif de la création dynamique dont nous avons dressé le portrait tout au long de ce mémoire : un tel *anéantissement* s'avère alors profondément fécond, par opposition à la stérilité qu'impliquerait une conservation atemporelle des possibles. Dans cette dernière configuration fictive, la conscience s'enliserait dans la contemplation et délaisserait par là son but immédiat, à savoir l'efficacité pratique de l'action. Ainsi, comme l'homme qui poursuit l'ambition chimérique d'expérimenter le néant déclare : « je ne me vois anéanti que si, par un acte positif, encore qu'involontaire et inconscient, je me suis déjà ressuscité moi-même ⁴⁶ », le virtuel, fondamentalement pré-réflexif, accomplit tacitement sa perpétuelle renaissance, tandis que l'idée de possible, convoquée par la simple verbalisation de ces intuitions psychologiques, contribue à l'ancrer de façon tangible dans un récit ; la conjonction des deux se noue en conférant à l'ensemble une couleur dramatique participant, entre autres impressions, du charme de la prose bergsonienne.

Nous avons évoqué jusqu'ici la disparition des virtualités prolongées par une actualisation ; qu'en est-il des virtualités qui demeurent en marge, débordant « les images utilement associées, dessinant autour d'elles une frange moins éclairée qui va se perdre dans une immense zone obscure ⁴⁷ » ? Deux options en apparence exclusives sont envisagées par Bergson à ce sujet. Dans *Le Rire*, l'auteur examine le rapport liant l'expérience

44. Id., *Matière et mémoire* (3e édition)..., pp. 154-155.

45. *Ibid.*, p. 33.

46. Id., *L'Évolution créatrice* (3e édition)..., p. 301.

47. *Ibid.*, p. 90.

vécue à l'imagination poétique à travers l'exemple récurrent de William Shakespeare, et questionne dans cette perspective la constitution de toute personnalité : « Notre caractère est l'effet d'un choix qui se renouvelle sans cesse. Il y a des points de bifurcation (au moins apparents) tout le long de notre route, et nous apercevons bien des directions possibles, quoique nous n'en puissions suivre qu'une seule⁴⁸. » Nous retrouvons là encore le mécanisme traditionnel de l'actualisation du virtuel, mais Bergson ajoute : « Revenir sur ses pas, suivre jusqu'au bout les directions entrevues, en cela paraît consister précisément l'imagination poétique⁴⁹. » Cette thèse, qui rappelle la posture performative propre à l'association de nos deux notions, soulignée en sus par une nouvelle dérogation à l'unidirectionnalité de la durée (que nous expliquerions de façon analogue par une possibilisation du virtuel), postule donc manifestement que les virtualités esquissées persistent jusqu'à leur actualisation, et s'inscrit en adéquation avec cette formule concise que nous avons déjà citée : « l'action réelle passe et [...] l'action virtuelle demeure⁵⁰. »

Cependant, comme nous l'avons vu dans le cas de la Joconde, les virtualités ainsi reprises ne sont pas qualitativement identiques à celles qui ont été délaissées, et une telle exploitation du passé semble elle-même présupposer des facultés extraordinaires, comme le suggère le développement qui suit dans le texte :

Si les personnages que crée le poète nous donnent l'impression de la vie, c'est qu'ils sont le poète lui-même, le poète multiplié, le poète s'approfondissant lui-même dans un effort d'observation intérieure si puissant qu'il saisit le virtuel dans le réel et reprend, pour en faire une œuvre complète, ce que la nature laissa en lui à l'état d'ébauche ou de simple projet⁵¹.

L'idée d'un "poète multiplié", doublée de la prise en charge d'un travail que la nature n'a pas achevé, confère incontestablement un aspect vif et galvanisant à cette interprétation de la création poétique, mais l'éloigne en même temps de la réalité commune à la majorité des individus, qui charrient avec eux l'ensemble de leur passé sans être capables pour autant de le manier ou de le réinvestir de la sorte. Cette considération incline donc davantage dans le sens d'un génie-limite, comme lorsque Bergson reconnaît aux mystiques un don surnaturel de « discernement prophétique du possible et de l'impossible⁵² » ; si ces figures singulières sont la caution d'un progrès authentiquement créateur en poussant à son paroxysme l'exigence de concentration qualitative, il semble bien, dans le cas général, que les virtualités non actualisées soient vouées à l'anéantissement, au même titre que leurs sœurs élues, la fécondité concomitante en moins : voilà la deuxième option défendue par Bergson.

48. Id., *Le Rire (6e édition)*..., p. 128.

49. *Ibid.*

50. Id., *Matière et mémoire (3e édition)*..., p. 36.

51. Id., *Le Rire (6e édition)*..., pp. 128-129.

52. Id., *Les Deux sources de la morale et de la religion*..., p. 244.

Le philosophe écrit de façon frappante dans les premières pages de l'*Essai* :

Ce qui fait de l'espérance un plaisir si intense, c'est que l'avenir, dont nous disposons à notre gré, nous apparaît en même temps sous une multitude de formes, également souriantes, également possibles. Même si la plus désirée d'entre elles se réalise, il faudra faire le sacrifice des autres et nous aurons beaucoup perdu. L'idée de l'avenir, grosse d'une infinité de possibles, est donc plus féconde que l'avenir lui-même, et c'est pourquoi l'on trouve plus de charme à l'espérance qu'à la possession, au rêve qu'à la réalité⁵³.

Il apparaît donc que le flux unidirectionnel de la durée et le processus de sélection constitutif de l'actualisation impliquent la disparition irréversible du possible et du virtuel restés en marge, la première notion étant explicitement présente dans ce passage avec ses attributs intellectuels classiques, et la seconde en filigrane à travers l'adjectif évocateur "souriant" et l'état de "rêve" qui le caractérise sous sa forme pure. Cette thèse, qui rappelle une nouvelle fois le primat pascalien de la chasse sur la prise, installe fermement la coalescence de ces deux termes comme l'horizon *fécond* de l'expérience réelle, celle-ci requérant en vue de l'efficacité de l'action le *sacrifice* des possibilités et virtualités sur l'autel du devenir, contrecoup d'une liberté humaine qui porte la conscience à son plus haut degré.

Afin d'achever cette réflexion sur les jeux de miroir du possible, du virtuel et du réel, nous voulons livrer notre interprétation, à la lumière de ce qui précède, d'une célèbre maxime heideggerienne : « Plus haut que l'effectivité se tient la *possibilité*⁵⁴. » Ne nous méprenons pas sur sa signification en plaquant sur elle la conception métaphysique précisément récusée par Bergson, comme nous l'avons vu dans notre deuxième chapitre : il ne s'agit pas de déclarer que le possible prime le réel au sens ou le premier, pure abstraction posée comme un absolu du seul fait de sa conception, serait temporellement dégradé dans le second, expérience fugace et incapable de se conformer à l'idée dont elle est censée concrétiser l'existence. Bien au contraire, le réel est sous cet angle primordial : l'expérience vécue est la donnée fondamentale de la conscience pour Bergson, et si l'on tient à la mettre à tout prix en relation avec une idée – comme nous y pousse l'intelligence humaine –, c'est à cette dernière d'en épouser au plus près les contours. Selon nous, la possibilité en question dans cette citation, d'autant plus cruciale que le terme est mis en italique par l'auteur, peut être comprise comme la conjonction du possible et du virtuel, à la fois projection idéale et attraction ineffable : cette possibilité-là est le généreux océan au sein duquel le réel (ou l'effectivité) puise sa consistance et se renouvelle ; il est par elle

53. Id., *Essai sur les données immédiates de la conscience* (4e édition)... , p. 7.

54. Martin Heidegger, *Être et Temps*, trad. par Emmanuel Martineau, Authentica, 1985, paragraphe 7, p. 49.

toujours placé au devant de lui-même – même *via* la mémoire, puisque la fin immédiate de la conscience est l'action – et assume grâce à elle sa portée créatrice.

Il nous paraît d'ailleurs pertinent de revenir sur l'anéantissement des possibilités et virtualités pour dresser un parallèle avec le concept heideggérien de mort, précisément défini selon Pierre Dulau comme « l'acte qui abolit le possible en même temps qu'[il] n'est [lui-même] expériment[é] que sous la forme du possible⁵⁵ ». Quoique l'enjeu pour Heidegger soit celui d'une fin globale du possible, par opposition aux possibilités locales que nous considérons, nous ne pouvons que relever la résonance de ce commentaire des paragraphes 48 à 51 d'*Être et Temps* avec notre propos :

Dans le champ indéterminé ouvert par cette anticipation, en fonction de cette limite, là seulement peut s'éprouver quelque chose comme un sentiment tragique de liberté [...]. Cette liberté, c'est d'abord le consentement et l'acceptation authentique de cette épreuve constante de la disparition, la lucidité d'un regard qui saisit la nécessité interne à l'apparaître, du disparaître⁵⁶.

Ainsi la conscience est toujours placée face à la possibilité de la fin du possible et du virtuel en ce qu'elle est vouée à l'action et non à la contemplation d'un possible métaphysique fantasmé, idéal et par là atemporel ; c'est le pôle virtuel de notre notion bicéphale qui, ancré dans la durée vécue, exige forcément sa disparition. Pour autant, elle saisit dans l'accomplissement de l'action que cette disparition est la condition même de toute création de nouveauté *pour* elle, et assume par là sa subjectivité ainsi que son rôle individuel dans le progrès vital en reprenant elle-même en charge ce mouvement d'auto-anéantissement créateur.

Par conséquent, selon nous, une double richesse peut être entrevue dans cette assertion bergsonienne, au sujet de la connaissance intelligente qui, portant sur des rapports, embrasse virtuellement tous les objets : « Un être intelligent porte en lui de quoi se dépasser lui-même⁵⁷. » D'une part, le virtuel est bien l'horizon qui borde la connaissance et offre à la conscience un ensemble d'objets possibles qu'elle n'a plus qu'à toucher pour s'élever qualitativement ; d'autre part, dans une configuration concrète, le choix d'un objet en particulier impliquant le renoncement à tous les autres est la condition d'un réel accroissement de la connaissance et pousse le sujet concerné à mourir à lui-même comme ignorant et à renaître en même temps comme savant.

De même, lorsque Bergson déclare que « la philosophie devrait être un effort pour dépasser la condition humaine⁵⁸ », nous pouvons l'interpréter de la seconde manière en considérant son cas personnel : doué d'un esprit polymathe, Bergson aurait sans doute

55. Pierre Dulau, *Heidegger pas à pas*, Ellipses, Paris, 2008 (Pas à Pas), p. 63.

56. *Ibid.*, pp. 63-64.

57. H. Bergson, *L'Évolution créatrice* (3e édition)... , p. 164.

58. Id., *La Pensée et le mouvant*..., p. 246, *Introduction à la métaphysique*.

pu s'épanouir à travers d'autres modes de pensée, d'autres courants philosophiques, voire mathématiques ; le choix coûteux d'une direction particulière – à savoir la communication d'une intuition des remplissements plutôt que d'une science des intervalles – était pourtant bien la condition d'une œuvre approfondie et proprement créatrice. Cette dernière, incitant ses lecteurs et auditeurs à changer de perspective sur une multitude de thèmes (et les faisant ainsi *changer* tout simplement), est encore pour certains la source d'une cascade de virtualités et d'actualités dont le présent mémoire constitue un modeste exemple.

Voici donc enfin établies l'ensemble des caractéristiques majeures que nous reconnaissons à la coalescence du possible et du virtuel dans le corpus bergsonien ; si une telle association est indéniable d'un point de vue statistique, nous avons choisi de privilégier, au sein des tendances antagonistes qui s'en dégagent, leur dimension la plus positive. Nous tenons à nuancer une dernière fois notre propos en soulignant que le chapitre que nous concluons présentement est conçu comme une *proposition* pratiquement personnelle ; afin de la partager de la façon la plus juste, nous n'avons pas hésité à développer des aspects marginaux du corpus, à dresser des ponts originaux entre philosophies éloignées – nous ne prétendons d'ailleurs aucunement généraliser dans l'absolu ces rapprochements –, et par là à nous affranchir quelque peu de la démarche quantitative qui servait notre raisonnement dans les sections précédentes. Nous croyons toutefois avoir montré en quoi le croisement des catégories de possible et de virtuel est à même d'éclairer le phénomène de création réalisé à chaque instant dans la durée chez Bergson : la conscience éprouve continûment la nouveauté au sein de l'horizon du possible et du virtuel, eux-mêmes inscrits dans un cercle vertueux de production qualitative avec l'actuel. Cette création, parfois opérée par des voies performatives qui en soulignent l'ingéniosité, requiert des virtualités et possibilités qu'elles disparaissent pour devenir autres (quoique leur persistance puisse être attestée dans certains cas), de la même manière que la conscience se dépasse elle-même dans un progrès qualitatif. Le possible rend à nos yeux le virtuel tangible tandis que le virtuel réintègre le possible à l'expérience réelle, aidant par là à percer les profondeurs de la vie psychologique ; si les subtilités de ces deux notions sont si ardues à décrire et à saisir, peut-être est-ce qu'elles tendent elles-mêmes vers un sens en perpétuel renouvellement qui leur permet de demeurer fécondes.

Conclusion

Bel et bien polymorphes dans le corpus majeur bergsonien, les notions de possible et de virtuel ne peuvent faire l'objet d'une conceptualisation univoque et définitive chez cet auteur, dont elles illustrent admirablement la finesse d'expression. Mobilisées en des sens variés, tantôt conciliables, tantôt contradictoires, elles semblent pourtant toujours véhiculer une signification adéquate, pour peu que le lecteur se laisse aller à suivre le mouvement de pensée fluide qui se propage au fil des chapitres de l'œuvre ; que le commentateur tente de les extraire de leur environnement naturel, de les considérer pour elles-mêmes et de fixer leur sens une bonne fois pour toutes : elles se dérobent à l'entendement.

Il en va exactement de même quant à l'appréhension de l'avenir dans la philosophie bergsonienne : le concept traditionnel de possible est métaphysiquement invalide parce qu'il enferme l'accomplissement créateur du devenir dans des objets fictifs isolés, dans une perspective mécaniste caractéristique des habitudes intellectuelles humaines. *A contrario*, le virtuel conserve toute sa pertinence dans la mesure où il atteint le devenir de l'intérieur, c'est-à-dire du point de vue de la conscience subjective dont la vie psychologique s'accomplit à chaque instant dans la durée. En ce sens, nos analyses recoupent une distinction schématique entre *bon* et *mauvais* possible, largement tributaire de Deleuze, dont nous avons à la fois souligné la force et les insuffisances. En effet, le concept de possible ne possède pas un sens exclusivement négatif, puisque Bergson lui reconnaît une efficacité pratique et y recourt lui-même abondamment ; de son côté, le virtuel touche aussi d'autres phénomènes vitaux, tels que la mémoire, la perception et l'évolution des espèces, et sa validité métaphysique se voit implicitement remise en question à travers certaines occurrences ponctuelles.

Ultimement, la distinction entre ces deux notions se résume selon nous à une différence de consistance, et doit par conséquent – pour reprendre les catégories chéries par l'auteur – être pensée comme une différence de degré et non une différence de nature. Bien qu'il soit également légitime de l'interpréter de façon négative, la conjonction de ces deux notions nous apparaît comme le meilleur moyen de comprendre la « création continue d'imprévisible nouveauté⁵⁹ » qui se trouve au cœur de la philosophie bergsonienne ; les deux termes se reflétant l'un dans l'autre, nous pouvons grâce à eux saisir de façon tangible le caractère dynamique du devenir, dont le *possible seul*, figé, serait en quelque

59. *Ibid.*, p. 115, *Le Possible et le réel*.

sorte la solidification, et le *virtuel seul*, indicible, la vaporisation.

À travers ces conclusions, nous espérons que notre mémoire, encore assez unique en son genre, aura montré du même coup les bénéfices potentiels des méthodes algorithmiques à la réflexion philosophique, et plus largement illustré l'intérêt des humanités numériques. Tout au long de notre entreprise, nous avons tenté de concilier au mieux la force des analyses quantitatives globales avec la subtilité locale des textes, sans pour autant plaquer invariablement la même méthodologie sur l'ensemble de nos problématiques ; notre dernier chapitre, par exemple, se prêtait moins à l'exploitation statistique ou graphique du corpus. Nous estimons que cet équilibre flexible entre les deux approches nous a efficacement permis d'approfondir et de synthétiser les travaux menés auparavant sur ce sujet, qui, bien que passionnants, ne pouvaient le traiter que de manière partielle ; en contrepartie, un telle démarche requiert des lecteurs une connaissance substantielle des deux champs disciplinaires. Au-delà de la valeur intrinsèque de notre propos, les deux outils numériques que nous avons développés *sur mesure* pourront profiter à tout projet de recherche portant sur l'œuvre bergsonienne, aussi bien du point de vue de l'accessibilité aux textes (avec notre édition synoptique du corpus) que de leur interprétation (avec notre module de visualisation de cooccurrences en graphes).

Bibliographie

- ALFANO (Mark), « Digital Humanities for History of Philosophy : A Case Study on Nietzsche », dans *Research Methods for the Digital Humanities*, dir. Lewis Levenberg, Tai Neilson et David Rheams, Palgrave Macmillan, 2018.
- ALFANO (Mark) et HIGGINS (Andrew), « Natural Language Processing and Network Visualization for Philosophers », dans *Methodological Advances in Experimental Philosophy*, dir. Eugen Fischer et Mark Curtis, Bloomsbury Academic, 2019 (Advances in Experimental Philosophy).
- ARISTOTE, *Métaphysique*, trad. par Jules Tricot, Vrin, Paris, 1986 (Bibliothèque des Textes Philosophiques).
- BATAILLE (Georges), *L'Expérience intérieure*, Gallimard, Paris, 1954 (Tel).
- BEAUFRET (Jean), *Notes sur la philosophie en France au XIXe siècle*, Pocket, 1984 (Agora).
- BERGSON (Henri), *L'Évolution créatrice (3e édition)*, Félix Alcan, Paris, 1907.
- *L'Énergie spirituelle (3e édition)*, Félix Alcan, Paris, 1919.
- *Les Deux sources de la morale et de la religion*, Félix Alcan, Paris, 1932.
- *La Pensée et le mouvant*, Félix Alcan, Paris, 1934.
- *Durée et simultanéité (7e édition)*, Presses Universitaires de France, Paris, 1968 (Bibliothèque de philosophie contemporaine).
- *Mélanges*, Presses Universitaires de France, Paris, 1972 (Quadrige).
- *Matière et mémoire (3e édition)*, Presses Universitaires de France, Paris, 1990 (Quadrige).
- *Essai sur les données immédiates de la conscience (4e édition)*, Presses Universitaires de France, Paris, 1991 (Quadrige).
- *Le Rire (6e édition)*, Presses Universitaires de France, Paris, 1991 (Quadrige).
- BETTI (Arianna) et AL., « History of Philosophy in Ones and Zeros », dans *Methodological Advances in Experimental Philosophy*, dir. Eugen Fischer et Mark Curtis, Bloomsbury Academic, 2019 (Advances in Experimental Philosophy).
- CHERNIAVSKY (Axel), « L'expression de la durée », dans *Annales bergsoniennes IV L'évolution créatrice 1907-2007 : Épistémologie et métaphysique*, dir. Anne Fagot-Largeault, Frédéric Worms et Jean-Luc Marion, Presses Universitaires de France, Paris, 2008 (Épiméthée).

- COSSUTTA (Frédéric), « Avant-propos », dans *Lire Bergson : "Le possible et le réel"*, dir. Frédéric Cossutta, Presses Universitaires de France, Paris, 1998 (Collège international de philosophie).
- DELEUZE (Gilles), *Le Bergsonisme*, Presses Universitaires de France, Paris, 1966 (Quadrige).
- *Différence et répétition*, Presses Universitaires de France, Paris, 1968 (Quadrige).
- DULAU (Pierre), *Heidegger pas à pas*, Ellipses, Paris, 2008 (Pas à Pas).
- FENEUIL (Anthony), « No future - sur une fausse distinction entre le possible et le virtuel dans la philosophie de Bergson et ses implications », *Revue philosophique de Louvain*, 117/1 (2019).
- FIRTH (John Rupert), « A synopsis of linguistic theory », dans *Studies in linguistic analysis*, Blackwell, Oxford, 1957 (Studies in linguistic analysis).
- FRADET (Pierre-Alexandre), « Bergson, Heidegger et la question du possible : le renversement d'une conception classique », *Ithaque*, 8 (2011).
- GAFFIOT (Félix), *Dictionnaire Latin-Français*, Hachette, Paris, 1934.
- HEIDEGGER (Martin), *Être et Temps*, trad. par Emmanuel Martineau, Authentica, 1985.
- HEIDEN (Serge), MAGUÉ (Jean-Philippe) et PINCEMIN (Bénédicte), *TXM : Une plateforme logicielle open-source pour la textométrie - conception et développement (JADT 2010)*, Rome, Italy.
- HONNIBAL (Matthew) et MONTANI (Ines), *spaCy 2 : Natural language understanding with Bloom embeddings, convolutional neural networks and incremental parsing*, 2017.
- KAMADA (Tomihisa) et KAWAI (Satoru), « An Algorithm for Drawing General Undirected Graphs », *Information Processing Letters*, 31 (1989).
- LAFON (Pierre), « Sur la variabilité de la fréquence des formes dans un corpus », *Mots. Les langages du politique*, 1 (1980).
- Larousse [en ligne]*, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/possible/62878>.
- LAURET (Pierre), « Bergson et le langage », *Cahiers philosophiques*, 103 (2005).
- LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm), *Mathematische Schriften*, dir. Carl Immanuel Gerhardt, Berlin, 1849.
- *De l'origine radicale des choses*, trad. par Pierre-Maurice Mervoyer, Librairie philosophique de Ladrange, 1866.
- LHOMME (Alain), « Formuler l'informulable : analyse d'un paradoxe pragmatique », dans *Lire Bergson : "Le possible et le réel"*, dir. Frédéric Cossutta, Presses Universitaires de France, Paris, 1998 (Collège international de philosophie).
- MAHMOOD (Hamza), *Intersecting Philosophy and Text Mining*, 2018, URL : <https://towardsdatascience.com/a-text-mining-approach-to-philosophy-fb757b7e1c1f>.

- MARION (Jean-Luc), *Le virtuel et le possible*, discours prononcé pour l'Académie française à la séance publique annuelle des cinq Académies de l'Institut de France, 25 oct. 2011.
- MICHEL (Jean-Baptiste) et AL., « Quantitative Analysis of Culture Using Millions of Digitized Books », *Science*, 331 (2011).
- PARMENTIER (Marc), « Virtualité et théorie de la perception chez Bergson », *Methodos*, 17 (2017).
- PASCAL (Blaise), *Pensées*, Gallimard, Paris, 2004 (Folio Classique).
- PINDARE, *Oeuvres. Tome II. Pythiques*, trad. par Aimé Puech, Les Belles Lettres, Paris, 1922 (Collection des universités de France).
- PROFFITT (Tomos) et AL., « Wild monkeys flake stone tools », *Nature*, 539 (2016).
- ROSSET (Clément), *Le Réel et son double*, Gallimard, Paris, 1984 (Folio Essais).
- TELLIER (Dimitri), *Apprendre à philosopher avec Bergson*, Ellipses, Paris, 2011.
- TREMBLAY (Jean-Marie), *Les Classiques des sciences sociales*, dir. Jean-Marie Tremblay, 1993, URL : <http://classiques.uqac.ca>.
- VOLLET (Matthias), « La vitalisation de la tendance : de Leibniz à Bergson », dans *Annales bergsoniennes IV L'évolution créatrice 1907-2007 : Épistémologie et métaphysique*, dir. Anne Fagot-Largeault, Frédéric Worms et Jean-Luc Marion, Presses Universitaires de France, Paris, 2008 (Épiméthée).
- WITTGENSTEIN (Ludwig), *Philosophical Investigations*, Basil Blackwell, Oxford, 1953.
- WORMS (Frédéric), *Le vocabulaire de Bergson*, Ellipses, 2013 (Le vocabulaire de...).

Glossaire

analyse de sentiment Méthode d'apprentissage automatique (supervisée ou non) visant à déterminer si une expression en langage naturel dénote un sentiment positif ou négatif. 8

annotation morphosyntaxique Association de chaque mot ou *token* d'un texte à la partie de discours correspondante (et éventuellement à ses caractéristiques de genre et nombre). 10

ARK *Archival Resource Key* est un système d'adresses web (ou URL) garantissant l'identification d'un document sur le long terme indépendamment de son emplacement. 12

computationnel Qui repose sur l'informatique en tant qu'outil et logique de pensée. 5

cooccurrence Est cooccurent d'un *token* A donné tout token B apparaissant à l'intérieur d'un ensemble de *tokens* également répartis autour d'une instance du *token* A. Cet ensemble, appelé « fenêtre de cooccurrence », possède une taille prédéfinie par l'utilisateur en nombre de mots. Il est également possible de définir cette fenêtre à partir d'une structure textuelle (par exemple l'entité paragraphe), auquel cas on parle plutôt de coprésence. 5

coprésence Voir « cooccurrence ». 54

culturomics Étude des tendances culturelles et comportements humains à travers l'analyse quantitative de corpus textuels de très grande taille. 6

data-driven L'approche méthodologique *data-driven* consiste à laisser parler les données d'elles-mêmes, c'est-à-dire à ne pas orienter les analyses en fonction d'une hypothèse de recherche préétablie, mais à faire émerger des tendances globales au moyen de requêtes génériques (notamment des calculs de fréquences). Cette approche s'avère particulièrement efficace lorsque les données étudiées sont volumineuses et exprimées en fonction de nombreuses variables (notamment chronologiques et spatiales). 6

F-mesure Moyenne harmonique des scores de précision et de rappel permettant de

synthétiser la performance d'un modèle de classification en une mesure unique.

11

graphe Objet conceptuel consistant en un ensemble de points (ou sommets, ou nœuds) reliés entre eux par des arêtes ; il figure typiquement un réseau. 82

graphes pondérés Graphes dont chacune des arêtes est caractérisée par une valeur numérique, appelée poids, qui quantifie la relation qu'elle symbolise. 5

indice de Lafon Indice utilisé pour mesurer la significativité d'une cooccurrence entre deux *tokens* ; l'un des deux *tokens* étant pris pour référence, cette opération n'est pas commutative. Cet indice équivaut à l'écart-réduit généré par la distribution hypergéométrique correspondante. La cooccurrence est considérée significative au-dessus d'un seuil arbitraire (généralement 2 ou 3), de même qu'on conclura à une répulsion entre les deux termes si la valeur de l'indice est inférieure à l'opposé du seuil utilisé. 13

lemmatisation Réduction des mots d'un texte à leur forme canonique par retrait des désinences. 10

loi hypergéométrique Loi de probabilité discrète, de paramètres n , p , N avec N entier naturel, n entier naturel inférieur à N et p une probabilité comprise entre 0 et 1. Elle décrit le tirage simultané de n boules (*i.e.* le nombre total de cooccurents du *token* de référence) dans une urne contenant N boules (*i.e.* le nombre total de *tokens* dans le texte) ; on compte parmi ces N boules Np boules « gagnantes » (*i.e.* la fréquence absolue, sur l'ensemble du texte, d'un cooccurrent particulier du *token* de référence). La variable aléatoire résultante prend pour valeur le nombre de boules « gagnantes » parmi les n boules tirées (*i.e.* la fréquence absolue du cooccurrent particulier parmi l'ensemble des cooccurents). 13

n-gram Séquence observable dans un texte de n *tokens* (en français n-gramme). 6

précision Proportion des individus correctement attribués à une classe au sein de l'ensemble des individus attribués à cette classe ; plus ce score se rapproche de 1, meilleure est la performance du modèle. 11

rappel Proportion des individus correctement attribués à une classe au sein de l'ensemble des individus appartenant réellement à cette classe ; plus ce score se rapproche de 1, meilleure est la performance du modèle. 12

t-sne Technique de réduction dimensionnelle visant *ipso-facto* à représenter un ensemble d'individus définis dans un espace de grande dimension sous la forme

d'un nuage de points en deux ou trois dimensions. Cette technique, non-linéaire et non-déterministe, préserve préférentiellement les courtes distances entre points (par opposition à l'Analyse en Composantes Principales, qui privilégie les grandes distances). 16

textométrie La textométrie est un champ d'études développé en France depuis les années 1980 ; vouée à l'analyse de corpus larges, elle étend les méthodes statistiques employées en lexicométrie et à l'ensemble des dimensions textuelles susceptibles d'être quantifiées (lexique, typographie, structure, mise en page...). 5

token Terme indexical désignant toute instance d'un type donné d'entité lexicale (mot, lemme, partie du discours...). 12

topic-modelling Méthode d'apprentissage automatique non-supervisée (en français modèle de sujet, ou modélisation thématique) visant à constituer n ensembles de *tokens* sémantiquement cohérents à partir de l'ensemble des *tokens* d'un corpus (la valeur n étant prédéfinie par l'utilisateur). 6

TSV *Tabulation-Separated Values*, format d'un fichier texte représentant des données tabulaires sous forme de Valeurs Séparées par des Tabulations (par opposition au format CSV où les valeurs sont séparées par des *Commas*, ou virgules). 13

TXT Format d'un fichier texte brut, c'est-à-dire d'un fichier pouvant être lu et édité avec un simple logiciel « bloc-notes ». 10

XML L'*eXtensible Markup Language* (en français Langage de Balisage Extensible) est un métalangage informatique, reposant sur l'usage de balises en arborescence encadrées par des chevrons, qui permet de caractériser le type d'information sémantique véhiculée par toute composante d'un document (notamment textuel, à travers le standard TEI, mais pas exclusivement). 12

XSLT L'*eXtensible Stylesheet Language Transformations* (en français Transformations de Langage de Feuille de style Extensible) est un langage informatique permettant de transformer le contenu d'un document XML (ou de le transformer vers un autre schéma ou format) par extraction des éléments qui le constituent. 12

écart-réduit Différence entre une observation particulière (fréquence observée) et la moyenne d'une distribution (fréquence théorique) rapportée à l'écart-type de cette distribution ; un écart réduit positif (respectivement négatif) signifie que l'observation est supérieure (respectivement inférieure) à la moyenne. 82

édition synoptique Édition d'un texte affichant côte-à-côte, pour chaque page, une image de fac-similé et la transcription numérique associée. 5

Table des figures

1	Diagramme de spécificités inter-textes pour les occurrences de "possible" et "virtuel" (réalisé avec le logiciel TXM)	2
2	Schéma du flux de travail suivi	8
3	Exemple de réseau lexical sur un extrait de <i>La Conscience et la vie</i> (mots-clés : conscience, avenir, action)	14
4	Pourcentage de locutions figées majeures par texte du corpus	20
5	Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtuel" dans le paragraphe 117 de l' <i>Essai sur les données immédiates de la conscience</i>	22
6	Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtuel" dans le paragraphe 4 de <i>La Pensée et le mouvant</i>	24
7	Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtuel" dans les paragraphes 194 à 197 de <i>Matière et mémoire</i>	30
8	Proportion d'adjectifs et de substantifs pour les occurrences des lemmes "possible" et "virtuel" sur l'ensemble du corpus	34
9	Significativité des cooccurrences des paires d'adjectifs "virtuel"/"actuel" et "virtuel"/"réel" pour chaque texte du corpus et différentes tailles de fenêtre (1 à 10 <i>tokens</i>)	37
10	Union des réseaux lexicaux de "virtuel" et "possible" dans le paragraphe 154 de <i>Matière et mémoire</i>	42
11	Fréquence absolue des bigrammes exprimant l'idée d'immobilité à l'aide des adjectifs "possible" ou "virtuel" par texte du corpus	48
12	Proportion des combinaisons de parties du discours pour l'ensemble des coprésences des lemmes "possible" et "virtuel" à l'échelle du paragraphe . .	54
13	Fréquence absolue des combinaisons de parties du discours pour les coprésences des lemmes "possible" et "virtuel" à l'échelle du paragraphe pour chacun des textes du corpus	55
14	Taux d'intersections absolue et pondérée entre les réseaux lexicaux des adjectifs "possible" et "virtuel" pour chacun des textes du corpus (cooccurrents du premier ordre)	56

15	Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtuel" dans le paragraphe 18 de <i>Matière et mémoire</i>	58
16	Union des réseaux lexicaux de "possible" et "virtualité" dans le paragraphe 218 de <i>L'Évolution créatrice</i>	63

Liste des tableaux

1	Récapitulatif des textes inclus dans le corpus	9
2	Récapitulatif des textes inclus dans <i>L'Énergie spirituelle</i> (1919)	10
3	Récapitulatif des textes inclus dans <i>La Pensée et le mouvant</i> (1934)	10
4	Évaluation de la catégorisation des occurrences nominales du lemme "possible" (arrondis au millième)	11
5	Évaluation de la catégorisation des occurrences adjectivales du lemme "possible" (arrondis au millième)	11

Table des matières

Résumé – Abstract	iii
Introduction	1
1 Considérations méthodologiques : principes et outils de recherche	5
1.1 Principes de recherche	5
1.2 Constitution du corpus TXM	9
1.3 Développement du module lexnet	13
2 Le possible comme outil intellectuel sans validité métaphysique propre	17
2.1 Un emploi pragmatique quotidien	18
2.2 Une fiction rétrospective sur le plan métaphysique	21
2.3 Un outil de raisonnement en vue de l'action	28
3 Le virtuel comme notion latente restaurant et dépassant le possible	33
3.1 Des caractéristiques répondant aux objections faites au possible	34
3.2 Des applications spécifiques excédant la seule appréhension de l'avenir . . .	40
3.3 Des conflits internes relativisant la validité métaphysique du virtuel	46
4 Coalescence du possible et du virtuel dans l'accomplissement créateur du devenir	53
4.1 Le possible et le virtuel comme horizon de l'expérience libre	57
4.2 Le possible et le virtuel comme source performative de création	65
4.3 Le possible et le virtuel comme tension vers l'anéantissement	68
Conclusion	75
Bibliographie	77
Glossaire	81
Table des figures	85
Liste des tableaux	87